

PALLI

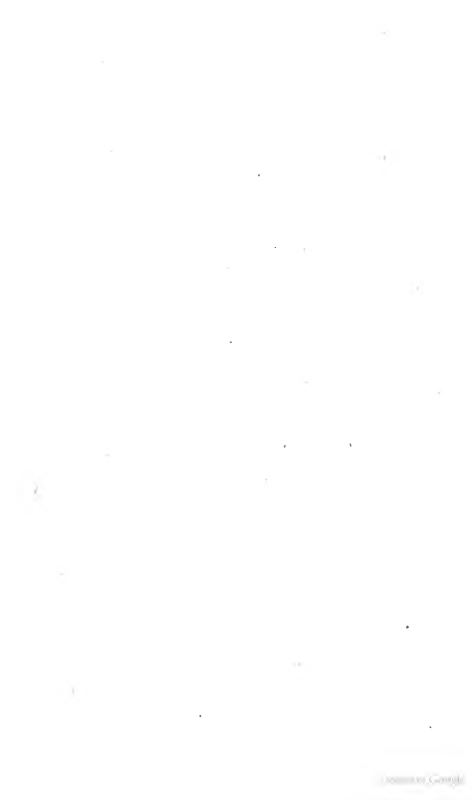
· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Grande Sala D. S.

26-I-30 1862

III 26 I 18(2



Œ U V R E S

P O S T H U M E S

D E

L'ABBÉ DE MABLY.

T O M E . S E C O N D .

23379

Œ U V R E S

P O S T H U M E S

D E

L'ABBÉ DE MABLY.

T O M E S E C O N D.



Sur l'imprimé à Paris.

A LAUSANNE,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1 7 9 8.

OLD ONE TWO

DE LA PAIX D'ALLEMAGNE.

J'EN suis fâché pour l'honneur de notre politique, mon cher Cléante, mais puisque vous voulez être instruit de nos bavardages, je suis obligé de vous dire que les bruits de la paix d'Allemagne augmentent tous les jours. On montre les lettres de notre ambassadeur à Vienne; toutes les difficultés paroissent aplanies, et nos ministres qui, malgré leur modestie, ne doutent point du succès de leur entreprise, se couronnent déjà d'olivier en attendant les lauriers que l'Angleterre nous prépare. On me prend pour un fou, parce que je suspends encore mon jugement. On m'interroge, moins pour savoir mes raisons, que pour rire de ma ridicule incrédulité; et je me borne à dire que cette paix dont nous sommes médiateurs, est si contraire aux intérêts et à la politique connue du roi de Prusse; que je ne la croirai que quand le traité sera ratifié dans les règles, que la cour de Vienne aura contremandé les préparatifs de guerre, et que le roi de Prusse, retiré à Postdam, aura repris son train ordinaire de vie.

Tome II.

A

Vous pensez bien que , malgré la promesse qu'Ariste m'avoit faite de ne me plus parler politique , il n'a pu s'empêcher de venir chez moi pour jouir de ma confusion et de ma défaite ; car il se souvenoit que j'avois pris la liberté de me moquer de de notre médiation , et il ne doutoit point , qu'entraîné par l'autorité de nos nouvellistes , je ne fusse fort embarrassé pour pallier mes premières erreurs. Vous voyez donc enfin , m'a-t-il dit , que la médiation de la France n'est pas d'un petit poids dans les affaires d'Europe , et cette paix qui succède à une guerre d'une campagne , est une preuve de la considération dont nous jouissons , malgré les inattentions , les négligences , les fautes , en un mot , que l'on peut reprocher à notre marine.

Mon cher Ariste , lui ai-je répondu , je ne sais point ce que prouveroit votre paix d'Allemagne ; mais permettez-moi de vous le dire , malgré tout ce que nos femmes et nos nouvellistes débitent d'après les lettres de Vienne et les discours échappés à nos ministres , j'ai le malheur de ne point croire à cette paix. Il me semble que toute la conduite et les mouvemens des Prussiens et des Autrichiens n'annoncent pas des dispositions extrêmement pacifiques. Si les préliminaires de la paix étoient en effet signés , s'il n'étoit plus question que d'arranger des bagatelles , ces puissances sont trop sensées , pour chercher à s'intimider ou à

s'irriter en faisant les préparatifs d'une seconde campagne. Que voulez-vous, mon cher Ariste, malgré tous mes efforts pour penser comme tout le monde, car rien n'est si doux, je ne puis résister à je ne sais quel pressentiment qui me persuade que le roi de Prusse ne violera pas son caractère, et que ne voulant se prêter à aucune prétention de la cour de Vienne, il la réduira à faire la guerre pour ne pas se déshonorer. Il ne faut pas se le dissimuler, après s'être emparé d'une partie de la Bavière avec tant de hauteur, il ne lui est plus permis de reculer, sans se faire accuser d'avoir été d'abord trop étourdi, et ensuite trop timide.

. Vous avez tort, m'a réparti Ariste, et il sera toujours beau de sacrifier une partie de ses intérêts au bien de l'humanité. Je connois, mon cher Ariste, les bontés extrêmes et vigilantes des princes pour leurs sujets, et de-là j'augure aisément quelle doit être leur générosité à l'égard des étrangers. Cependant il me reste quelque scrupule, et je craindrois que la maison d'Autriche ne se fît tort, en faisant à l'humanité des sacrifices trop entiers et trop prompts. Au contraire, me répliqua Ariste d'un ton sententieux, la saine politique l'ordonne, parce qu'une généreuse modération donne de grands avantages à une puissance sur ses ennemis, et lui attache plus étroitement ses alliés. Fort bien, mon cher

Ariste , mais il faut que cette modération ne puisse jamais être prise pour de la poltronerie , et qu'elle porte en effet avec soi tous les symptômes de la générosité et du désintéressement. Il est utile de ne pas abuser de ses succès pour perdre un ennemi vaincu ; après la victoire , la modération n'est jamais suspecte. Mais est-ce le cas où se trouve la cour de Vienne ? Le roi de Prusse a-t-il été repoussé ? Obligé de fuir dans sa Silésie , s'y est-il retranché jusqu'aux dents ? Ses ennemis , qui n'ont essuyé que de légères pertes , n'ont donc aucune raison pour mendier la paix. Que si vous me dites que les frayeurs de l'impératrice l'ont emporté dans les conseils sur le courage de l'empereur , j'en conviendrai ; et en conséquence du grand principe , que les plus courtes folies sont les meilleures , je crois que la cour de Vienne désire sincèrement la paix , mais cela ne suffit pas pour la faire. Le roi de Prusse a fait voir qu'il est encore en état de commander ses armées ; peut-être plus grand politique encore que grand capitaine , il a cent raisons , toutes plus fortes les unes que les autres , pour continuer la guerre , et profiter de la crainte qu'il inspire.

Vous dites quelquefois , mon cher Abbé , des choses si extraordinaires , me répliqua Ariste en badinant , qu'on croiroit que ce n'est que pour le plaisir de disputer et de soutenir des paradoxes , que vous n'êtes

pas de l'opinion générale. Non, mon cher Ariste, répondis-je, si vous saviez combien je laisse passer tous les jours d'absurdités sans dire un seul mot, vous ne m'accuseriez pas d'aimer la dispute. Mais on m'adresse quelquefois la parole, il faut bien répondre et ne pas mentir, et si je suis obligé de choquer l'opinion générale, c'est que j'ai peut-être un peu plus réfléchi que nos femmes et nos nouvellistes sur toutes ces matières du gouvernement. Vous pouvez vous donner cette louange, répartit Ariste, sans blesser les lois de la plus exacte modestie. Mais je vous prie, continua-t-il, que peut faire de mieux le roi de Prusse, que de conclure la paix dans ce moment ? Il est âgé, et à 67 ans, on a besoin de repos ; il a soutenu deux guerres laborieuses qui ont développé toutes les ressources de son courage et de son génie. En se rendant facile aux conditions de la paix, il triomphe véritablement de la maison d'Autriche, et joindra à la gloire de conquérant celle de pacificateur. A sa place, je me hâterois de signer la paix. Ah ! mon cher Ariste, en parlant comme Parménion, craignez que le roi de Prusse ne vous réponde comme Alexandre. A la bonne heure, reprit Ariste, mais que peut-il faire de mieux que de montrer beaucoup de modération et de désintéressement pour jeter un voile sur sa conduite passée, couvrir l'injustice de ses conquêtes et légitimer son

empire. En prenant les armes , il a déclaré formellement qu'il ne demandoit rien pour lui. Tout lui fait donc une loi de préférer la paix à la guerre , dès que la maison d'Autriche renonce à la plupart de ses prétentions sur la succession de Bavière. Que me répondrez-vous donc ?

Mille choses, mon cher Ariste ; premièrement , que toutes ces belles protestations de générosité par lesquelles on commence la guerre ne signifient rien , et que personne n'en est la dupe. Le roi de Prusse ne met en avant aucune prétention , mais après quelques batailles , gagnant son procès , soyez bien sûr qu'il ne se croira pas condamné aux dépens. En second lieu , pensez - vous que ce prince soit fort empressé de faire oublier l'injustice de ses conquêtes ? Il sait qu'à cet égard , il n'a pas besoin d'acheter d'indulgence des hommes : grâces à notre sottise , nous pardonnons tout à un conquérant heureux , et qui a montré de grands talens. Le roi de Prusse se trouve trop bien de ce qu'il a fait , pour songer à se corriger. L'ambition est la passion la plus durable , et quand un ambitieux met en avant des principes de justice et de désintéressement , il tend un piège et compte faire des dupes.

Mais abandonnons toutes ces généralités ; et pour me faire entendre , mon cher Ariste , permettez-moi de vous dire tout ce que je pense de la politique du roi de Prusse.

Occupé depuis le commencement de son règne, du soin d'agrandir ses domaines, et de former une grande puissance, il n'est pas possible que depuis la dernière paix, et sur-tout depuis le partage de la Pologne, il n'ait fait de profondes réflexions sur sa fortune. Tout lui a dû apprendre que le grand édifice qu'il a élevé par des guerres et des négociations conduites avec une égale habileté, n'étoit, pour ainsi dire, élevé que sur le sable. Ses acquisitions l'ont rendu odieux, et aux princes qu'il a dépouillés, et à ceux qui sont jaloux de ses succès. Toutes les parties de la puissance prussienne lui obéissent sans être unies entr'elles et former une masse solide. Après avoir acquis, il a dû se reprocher de n'avoir rien fait pour mettre en état ses successeurs de conserver l'empire qu'il leur laissoit.

Dans la chaleur ou l'ivresse de l'agrandissement, il n'a vu que lui et ses talens. Content de la gloire dont il se couvroit, l'avenir ne l'a point occupé; ou s'il a prévu que sa mort annoncerait la décadence de sa maison, il s'en est consolé en pensant qu'on diroit que ~~lui~~ seul étoit capable de soutenir et de consolider le grand ouvrage qu'il avoit fait. Mais après ce premier mouvement d'admiration pour lui-même, dont les conquérans ne sont jamais exempts, le roi de Prusse a certainement trop d'étendue et de pénétration dans l'esprit, pour

continuer à se flatter toujours. Il a ouvert les yeux et jugé que le règne extraordinaire et presque gothique de son père avoit préparé la grandeur du sien. Mon père, a-t-il dû se dire, m'a mis en état de vaincre, et partage par-là l'honneur de mes triomphes. On dira de moi que j'ai gagné des batailles, et envahi des provinces; mais on dira que je n'ai point songé à la sûreté de mon empire et de mes successeurs. S'ils conservent ma succession, je ne partagerai point leur gloire, parce que je paroïs m'être oublié moi-même depuis la dernière paix, et que, content de contenir mes ennemis par la terreur de mon nom, je n'ai pris aucune mesure pour les forcer à respecter encore la puissance prussienne, quand je ne serai plus. Content de tout pouvoir, et sûr du succès, j'ai tout ramené à moi. Je n'ai établi aucune loi, aucune forme constante de gouvernement, aucune règle fixe d'administration, le jour que je mourrai, tout le conseil et tous les ministres de Prusse mourront avec moi. J'ai d'habiles généraux, mais je n'ai point attaché leur fortune à celle de mon état, et si mon successeur n'a pas des talens supérieurs aux miens, il succombera sans doute, et par ma faute, sous les efforts des ennemis auxquels je le laisse exposé. Alors, que paroîtrai-je aux yeux d'un historien accoutumé à rechercher les causes des malheurs et des succès heureux? qu'il me jugera inférieur à mon père.

dans l'art de gouverner les hommes , et de former une grande et puissante monarchie.

N'en doutez point , mon cher Ariste , le roi de Prusse , avide de gloire , et qui seroit au désespoir de paroître médiocre dans une partie , a fait toutes ces réflexions , et bien d'autres encore plus profondes , qui échappent à mes foibles lumières. Mais je vous demande s'il n'a pas dû être extrêmement agité et inquiet , en se rappelant le passé , en voyant le présent , et en prévoyant l'avenir. Les années s'étoient accumulées , et il ne pouvoit plus s'en promettre assez pour faire des établissemens qui eussent le temps de se consolider. Tout lui manquoit pour ce grand ouvrage ; il n'avoit jamais songé à mettre en honneur la vertu et les bonnes mœurs. Ne pouvant compter sur personne , parce que son despotisme avoit intimidé ses sujets , et fait des mercenaires des compagnons mêmes et des instrumens de sa gloire , il lui étoit impossible de former une seule nation de ses anciens états et des nouvelles provinces qu'il avoit conquises ; il lui étoit impossible de réunir par un même intérêt des pays encore accoutumés à se regarder comme ennemis.

Dans des circonstances si malheureuses , quelle ressource restoit-il donc à la politique du roi de Prusse ? la seule sans doute praticable , c'étoit de mettre ses ennemis dans l'impuissance d'attaquer son succès.

seur , avant qu'il eût débrouillé le chaos dans lequel il se trouveroit , et substitué une espèce d'ordre , d'administration et de gouvernement à la volonté arbitraire du prince. La paix devoit donc lui déplaire , parce qu'elle donnoit le temps à la cour de Vienne de réparer ses forces , et d'entrer un jour avec plus d'avantage dans sa Silésie. La paix étoit un temps mort pour lui , et la guerre , qui affoiblit et épuise les autres états , lui étoit favorable , ayant l'art , comme le disoit Caton , de nourrir la guerre par la guerre , et de trouver dans une première campagne les moyens nécessaires pour en faire une seconde.

Dans cette position dangereuse , le roi de Prusse , qui n'est déjà que trop craint , n'osoit recommencer la guerre , mais la désiroit avec autant d'ardeur que nous désirons la paix , depuis que M. d'Estaing a trompé nos espérances. Il voyoit avec chagrin que l'impératrice-reine contînt l'ambition inconsidérée de son fils , et il auroit voulu diminuer la terreur de son nom. Si cette princesse fût morte , nous aurions vu ce rusé politique tenter toutes sortes de moyens pour s'insinuer dans la cour de Vienne , duper l'Empereur par des flatteries adroites , et réveiller dans son cœur les anciens sentimens de rivalité et de haine que la maison d'Autriche et la maison de Lorraine ont eus contre la France. Ce royaume , auroit-il dit , plus foible aujourd'hui qu'il n'a été autrefois re-

domtable, plie sous le poids de ses vices, dont il ne lui est plus possible de se corriger. Il est temps enfin de venger l'Empire et de recouvrer les domaines qu'il a perdus. L'Alsace vous offre une conquête aisée ; la Lorraine est l'ancien patrimoine de vos pères ; les trois Evêchés vous tendent les bras, et de quelle gloire ne seriez-vous pas couvert, si vous rendiez à l'Allemagne ce cercle de Bourgogne, qui n'est pour nous qu'un vain nom ? Je serai content si je puis contribuer à vos succès, et je ne demande qu'à vous servir contre une puissance qui se console de sa foiblesse, en se flattant d'être encore la puissance dominante de l'Europe et de l'asservir.

Si la cour de Vienne n'eût pas été sourde à ces insinuations qui lui auroient fait oublier la Silésie, pour porter toute son attention et sa politique de notre côté, les rois de Prusse auroient bientôt été en état de jouer le plus grand rôle dans l'Empire, et d'affermir leur fortune, en étant les médiateurs et les arbitres entre la France et la maison d'Autriche, auxquelles ils auroient vendu alternativement leur amitié et leur alliance. Si l'empereur avoit évité ce piège, nous aurions vu la cour de Berlin se hâter de faire la guerre, se plaindre de son ingratitude, et l'accuser de vouloir asservir l'Allemagne, pour étendre de-là sa domination sur le reste de l'Europe.

Mais la destinée qui veille à notre salut,

n'ayant pas permis que les choses prissent ce cours, n'est-il pas évident, mon cher Ariste, que le roi de Prusse, qui a certainement les vues et les projets que je viens de vous exposer, regarde la mort de l'électeur de Bavière, la sottise de l'électeur Palatin et l'invasion des Autrichiens, comme l'événement le plus heureux pour lui? Sûre de cette pécore de Czarine dont il se joue à son gré en caressant sa vanité, sera-t-il subitement intimidé par les préparatifs de guerre que fait la cour de Vienne? oubliera-t-il que l'Angleterre et la mer nous occupent entièrement, et que nous ne pouvons pas y suffire? Je crois que nous avons de grands talens pour l'éloquence, et cependant je ne me flatte pas que nous puissions tromper un prince qui, depuis le commencement de son règne, ne s'est pas encore écarté une fois des intérêts de son ambition.

A ces raisonnemens, mon cher Cléante, Ariste n'a d'autre réponse que de me dire que je me livre à mon imagination, et que je prête au roi de Prusse des raisonnemens à la fois trop profonds et trop subtils. Je me suis défendu, en disant que la politique que je suppose à ce prince, n'est qu'une suite naturelle et nécessaire de tout ce qu'il a fait depuis le commencement de son règne. Il a toujours eu des vues constantes, uniformes, et qui ont tendu au même but. Il faudroit pousser l'absurdité

jusqu'à dire qu'il s'est conduit jusqu'à présent au hasard en obéissant aux événemens, ou que son esprit, depuis quelques années, est prodigieusement baissé, si on ne vouloit pas convenir que les principes de politique que je lui prête sont véritablement les siens, et que nous nous flattons inutilement de voir renaître la paix en Allemagne.

Soit, a repris Ariste, mais si son esprit n'a pas baissé, si on remarque toujours la même vigueur dans son administration, me persuaderez-vous qu'il a conservé dans sa vieillesse tous les avantages de sa jeunesse? On a beau être un héros, les années apportent une certaine pesanteur dans nos organes que l'activité de l'âme ne peut vaincre. Le roi de Prusse seroit-il aujourd'hui en état de se porter par-tout comme dans la dernière guerre, et d'agir avec cette célérité qui est le plus grand talent d'un général, parce qu'elle surprend toujours l'ennemi et le confond? D'ailleurs, ne doit-il pas craindre de laisser son successeur avec une guerre terrible sur les bras, et qui porteroit infailliblement un coup mortel à sa puissance. A quelles espérances ne se livreroit pas la cour de Vienne en apprenant sa mort? Son courage se raffermiroit, et parce qu'elle ne douteroit plus de ses succès, elle en obtiendrait. Le nouveau roi de Prusse ne lui opposera que sa consternation, et n'ayant jamais essayé ses forces, il sera obligé de se trouver subitement et à la

fois roi et général. Jugez par-là de son embarras, et par son embarras des disgrâces qu'il doit éprouver.

Mon cher Ariste, ai-je répondu, sans doute que l'âge a fait sur le roi de Prusse l'impression qu'il fait sur les organes de tous les hommes. Je crois qu'il n'est plus en état de supporter les mêmes fatigues. Certainement on ne le verroit point aujourd'hui partir victorieux du champ de bataille de Rosbach pour aller battre, un mois après, les Autrichiens à Lissa. Mais faites attention que dans la dernière guerre, ayant pour ennemis la Russie, la cour de Vienne, l'Empire, nous et les Suédois, il falloit, si je puis parler ainsi, pour faire face par-tout, qu'il fît la guerre en poste. Il falloit que sa tête, grâce à sa forte organisation, fût assez tranquille au milieu des plus grands mouvemens, pour mener de front quatre guerres, ne pas confondre leurs intérêts et leurs manœuvres, et nuire à l'une en s'occupant trop de l'autre. Aujourd'hui il n'est question ni des mêmes fatigues, ni de la même contention d'esprit. Ayant pour alliés une partie des princes de l'Empire et la Russie, la guerre présente ne doit paroître qu'un jeu et une récréation au roi de Prusse.

Quoique cette guerre ne doive pas être longue, puisque la maison d'Autriche s'épuise pour la commencer, il peut fort bien se faire que le roi de Prusse meurt avant

que de l'avoir terminée. Mais je ne conviendrai point qu'il lui importe que son successeur monte sur le trône dans le calme de la paix. Qui me répondra que ce prince, ébloui par l'éclat de sa fortune, ne voudra pas commencer par être roi comme les autres ; c'est-à-dire, se livrer à la douce oisiveté des plaisirs, avant que de tâter les soins pénibles du gouvernement ? S'il est salué roi à la tête de ses soldats et en présence d'une armée ennemie, il ne sera pas exposé à une tentation à laquelle le roi de Prusse a failli lui-même à succomber, malgré l'ambition, le génie et les talens avec lesquels il étoit né. Je vous ai parlé, il n'y a qu'un moment, des inconvéniens auxquels le nouveau roi de Prusse seroit exposé en succédant paisiblement à son oncle au milieu des acclamations de Berlin : il ne trouveroit qu'un cahos à débrouiller. Il sera plus heureux en commençant à régner dans un camp. Il trouvera tout préparé pour faire la guerre. Les difficultés et la nécessité développeront en lui tous les talens qu'il peut avoir, et que le calme de la paix pourroit étouffer. Les esprits mis en mouvement seront en train d'agir, et ce qu'on vient d'exécuter servira de leçon pour ce qu'il faut faire. Enfin, mon cher Ariste, si le roi de Prusse meurt avant que d'avoir épuisé, ou du moins affoibli les forces de la maison d'Autriche, on ne sera point assez injuste pour lui reprocher les fautes de la destinée. Les his-

toriens le loueront d'avoir fait une guerre nécessaire à la fortune de sa maison. S'il faisoit, au contraire, la paix dans ce moment, on l'accusera de foiblesse et de timidité ; on le plaindra d'avoir trop vécu pour sa gloire, et d'avoir perdu une partie de son caractère et de son génie avant que de mourir. Si la tête du roi de Prusse n'est point altérée, aucune des réflexions que je viens de faire ne lui a échappé, et s'il les a faites, ne suis-je pas fondé à croire que, malgré notre médiation, il continuera la guerre, et qu'il ne se prête à d'inutiles négociations que pour ne pas soulever les esprits contre lui, et faire regarder ses ennemis comme les véritables auteurs de la guerre.

J'en suis fâché, mon cher Ariste, mais soit que nous réussissions ou non dans notre médiation, nous serons exposés aux reproches de tous les bons politiques. On sera justement étonné que, pour venger encore le mépris que le roi de Prusse avoit pour madame de Pompadour et les vers de l'abbé de Bernis, nous persévérions dans nos préjugés de la dernière guerre, et ne veuillions pas apercevoir que la cour de Berlin est notre alliée naturelle, et que nous avons besoin de ses forces pour contenir la maison d'Autriche dans ses limites, et l'empêcher de se déborder en-deçà du Rhin. Malgré la politique de M. le cardinal de Bernis, la cour de Vienne sera notre ennemie naturelle tant

que les passions humaines décideront de la politique des états. Qu'on me dise donc, je vous prie, par quelle folie nous voulons engager le roi de Prusse à trahir ses intérêts pour favoriser ceux de l'impératrice et de l'empereur. Si ce prince affoibli par l'âge, n'avoit plus la même ardeur et les mêmes espérances, ne devrions-nous pas lui présenter avec force toutes les raisons qui doivent l'inviter à continuer la guerre? Dans notre délabrement général nous sentons à merveille que nous avons besoin d'une longue paix; et par l'inconséquence la plus extraordinaire, nous travaillons à procurer à la maison d'Autriche les moyens de nous faire la guerre.

Monsieur l'Abbé, me dit alors Ariste, vous en parlez fort à votre aise; vous ne faites attention qu'au bien de l'état qu'on ne consultera pas, et vous oubliez ces intérêts particuliers et domestiques qui décideront de notre sort. Si la guerre continue en Allemagne, n'en doutez pas, cet incendie s'étendra jusqu'à vous. Sans respect pour les traités de Westphalie, nous obéirons au traité de Versailles, et nous nous épuiserons pour réparer les disgrâces de la cour de Vienne, et mettre notre duperie dans tout son jour. Ne voyez-vous pas que nos ministres sont écrasés du crédit de la reine? elle décidera nécessairement de la volonté du roi, qui n'a pas encore assez d'expérience pour être irrévocablement attaché à ses in-

térêts. Pour éviter la guerre de terre que je crains, et qui dans les circonstances présentes, seroit pour nous le comble du malheur, vous sentez donc que nos ministres sont obligés de faire la faute de pacifier l'Allemagne. Croyez-m'en, la politique de nos ministres est très-sage; entre deux mauvais partis ils choisissent le moins mauvais. Ne les accusez pas de n'être occupés que du moment présent, et de ne jamais porter leur vue sur l'avenir; si, par leur négligence à pacifier aujourd'hui l'Empire, nous nous trouvions bientôt associés à la querelle de la maison d'Autriche quelles plaintes, quelles railleries ne feriez-vous pas de notre conseil? Vous le blâmeriez de n'avoir rien prévu, et de n'avoir pas éteint dans sa naissance une guerre qui devoit nécessairement étendre ses ravages, et nous envelopper.

Mon cher Ariste, ai-je répondu, je ne crois pas avec votre permission, qu'au milieu même de tous les maux où nous précipiteroit une guerre de terre, j'osasse blâmer nos ministres de n'avoir pas désarmé le roi de Prusse. Il me semble que je me contenterois alors de leur reprocher d'avoir sottement sacrifié le traité de Munster à celui de M. le cardinal de Bernis, que nous serions trop heureux de faire oublier pour toujours. Je les blâmerois d'avoir trahi les intérêts de l'état pour plaire à la reine, ou ne pas l'irriter. Je dirois que c'est leur faute, si nous nous sommes mêlés de la guerre d'Allema-

gne , parce qu'il étoit aisé de résister aux fantaisies de la reine , en présentant avec énergie au roi ses véritables intérêts et les malheurs inévitables que lui annonçoient le mauvais état de ses finances et de ses troupes , et la situation de la mer et de l'Amérique. Je blâmerois nos ministres de tenir trop à leur place , et de nous sacrifier à leur ambition. Mais , si je ne me trompe , je me garderois bien de leur faire un crime de n'avoir pas étouffé dans sa naissance le feu de la guerre en Allemagne : et voici , mon cher Ariste , continuai - je , les raisons sur lesquelles je me fonde.

Si le roi de Prusse étoit aussi peu avisé que nous , et que notre médiation produisît l'effet que nous en attendons , quel en seroit le fruit ? le voici. Tandis que nous achèverions de nous ruiner , et , selon les apparences , de nous couvrir de honte , la cour de Vienne jouiroit de la paix , et quand elle n'en profiteroit pas pour réparer ses affaires , il est évident qu'elle seroit beaucoup plus en état que nous de faire la guerre. En voyant notre foiblesse , espérez - vous qu'elle aura pour nous les ménagemens que nous avons pour elle ? Nos disgrâces lui apprendront à mépriser notre alliance ; et Dieu veuille que son ambition n'en profite pas. N'aurons - nous pas alors raison de nous repentir de notre médiation actuelle , et combien ne nous reprocherons - nous pas d'avoir suspendu et arrêté une guerre qui ,

en affoiblissant les forces de la maison d'Autriche, l'auroit empêché de nous être redoutable.

Notre médiation ne peut établir qu'un calme passager et très-court dans l'Empire ; car le roi de Prusse et l'impératrice ne sont pas immortels , et la mort de l'un ou de l'autre sera le signal de la guerre. Si l'impératrice survit au prince dont le nom l'a fait trembler , je suis bien sûr après le partage de la Pologne , que sa morale trouvera les meilleures raisons du monde , pour vouloir , contre la foi des traités et des sermens , rentrer dans la Silésie , et laisser un libre cours à l'ambition de son fils. On ne manquera pas alors de réclamer notre fatal traité de Versailles ; et vous voyez donc que notre médiation actuelle n'est qu'un misérable platrage politique qui ne termine rien , et rejette seulement à un autre temps les embarras où nous nous trouvons ; mais avec cette différence que nous pouvons alléguer aujourd'hui les plus fortes raisons pour ne pas nous associer aux querelles de la cour de Vienne ; et qu'après avoir fait notre paix avec l'Angleterre , la reine n'aura pas moins de crédit , et que nos ministres courtisans jugeront qu'il est à propos de faire un effort pour dissimuler notre foiblesse : nous ferons donc alors la faute que nous ne voulons pas faire aujourd'hui. Vous voyez donc que nos ministres , sans rien prévoir , se conduisent au jour le jour , et que nous servirons

notre ennemi naturel aux dépens d'une puissance que nous devons conserver avec soin dans l'Empire.

Mais, si le roi de Prusse survit à l'impératrice, il me semble que notre situation ne sera pas meilleure, elle sera même plus fâcheuse; car ce prince ne manquera pas d'avoir la politique dont je viens de vous parler, il n'y a qu'un moment, et s'il réussit à détourner contre nous les efforts de l'ambition autrichienne, vous voyez que nous sommes condamnés à souffrir quelque démembrement. Quoique le roi de Prusse sente qu'il a besoin de nous comme nous avons besoin de lui, il ne manquera pas de nous traiter en ennemis, puisque nous ne voulons point ouvrir les yeux sur nos intérêts, et que cette leçon rigoureuse nous est nécessaire pour nous délivrer de nos erreurs et nous apprendre à connoître et nos amis et nos ennemis. Ce ne sera qu'après nous avoir laissé humilier, qu'il nous offrira une alliance dont nos préjugés ne nous éloigneront plus.

Je suppose actuellement que l'empereur ne se fie pas au roi de Prusse, et qu'il préfère la possession de la Silésie à l'Alsace et à la Lorraine. Alors tout est perdu pour nous, et la reine, inspirée par son frère, triomphera de la foible politique de nos ministres. Dieu sait comme nos têtes s'échaufferont! Dans notre délire politique, que dirons-nous? que ne dirons-nous pas? Le roi de Prusse est un monstre qui nous hait,

qui veut se venger de la dernière guerre ; c'est un boute-feu qu'il faut accabler , si on veut jouir de la paix en Europe. Pour ne le pas craindre , on croira qu'il est beaucoup plus vieux et plus infirme qu'il ne le sera ; et à force de se le répéter , on se persuade qu'il suffit d'une campagne pour ruiner de fond en comble la puissance prussienne. Notre plus grand avantage dans cette guerre , ce seroit de voir échouer l'entreprise à laquelle nous nous serions associés. Soyez sûr que si l'empereur se trouvoit le maître de l'empire par ses succès , il auroit peu de reconnaissance pour des dupes comme nous , et nous feroit bientôt repentir , d'avoir , contre toute raison , été fidèlement attachés à la politique de M. le cardinal de Bernis.

En voilà assez , mon cher Ariste , croyez-moi , ne nous occupons plus de politique , puisque ce n'est plus aujourd'hui qu'une misérable intrigue. Malgré tout ce qu'on dit de la paix d'Allemagne , je n'y crois point , parce que j'ai la plus haute idée du génie , des lumières et du courage du roi de Prusse. S'il me trompe , je m'écrierai *quantum mutatus ab illo Hectore !* je me serois trompé , parce que je le croyois encore tel qu'il a été , quand il a établi les fondemens , de la fortune de sa maison.

P. S. Puisqu'il me reste encore un moment , il est juste , après vous avoir parlé de l'Allemagne , de vous dire un mot , de nos

folies. Vous êtes instruit de tout ce qu'on nous a marqué sur l'affaire de Sainte-Lucie et la conduite du comte d'Estaing ; et Paris en est si irrité , qu'ayant méprisé notre ministre , parce qu'il n'osoit pas déclarer la guerre aux Anglais , nous le méprisons actuellement pour avoir commencé une guerre que nous avons demandée à grands cris avec tous nos ports commerçans , bien persuadés que le moment étoit venu de ruiner le commerce de l'Angleterre , et de renouveler même l'entreprise heureuse de Guillaume le conquérant.

Toutes nos espérances sont ruinées , notre commerce a fait des pertes immenses , et nous nous attendons à une paix qui nous enlèvera la plupart de nos colonies. On accuse M. de Maurepas et M. de Sartine de tout le mal. Je ne veux pas justifier leur conduite , elle est trop extraordinaire ; cependant les gens qui les connoissent , devoient s'attendre à tout ce que nous voyons. Mais quand on ne pourroit leur reprocher aucune inconsideration , aucune timidité , aucune folle confiance ; pouvions-nous dans l'état malheureux de nos finances , et avec des marins tels que les nôtres , nous attendre à ne pas éprouver des revers ? Les personnes les moins déraisonnables que je rencontre , et elles sont rares , soutiennent que cette guerre étoit nécessaire , parce qu'elles se souvinrent de l'avoir dit , et qu'elles ne veulent pas se contredire. Elles prétendent qu'en

agissant avec vigueur pendant notre première campagne, nous aurions pu intercepter les forces des Anglais, faire souffrir à leur commerce les pertes que le nôtre a faites, et les contraindre à nous demander humblement la paix.

Ai-je tort, mon cher Cléante, quand je réponds à cela que si nous avions profité des circonstances pour empêcher les Anglais de rassembler leurs forces dispersées sur toutes les mers, nous aurions fait une campagne brillante, mais que cette campagne n'auroit point décidé du sort de la guerre ? L'Angleterre a trop de haine contre nous et trop d'ambition contre les insurgens, pour que ces deux passions ne lui eussent pas fourni des ressources contre les coups de la fortune. Recouvrant dans sa colère son premier esprit, elle doit retrouver sa supériorité. Dès que le ministère anglais ne peut sans se perdre, se déshonorer par une paix honteuse, il me semble que tous nos succès doivent bientôt s'évanouir, pourquoi ? c'est que les Anglais peuvent faire des sacrifices, parce qu'ils ont encore une patrie, et que nous qui n'en avons point, nous sommes incapables de sacrifier notre fortune et nos plaisirs à l'état, c'est-à-dire, à une puissance qui nous opprime ; en supposant notre ministère et celui de Londres parfaitement égaux par les talens, celui-ci doit être aidé et soutenu par le génie national, et l'autre doit être rabaisé et avili par l'intérêt frivole

vole que nous prenons à la chose publique. Vous voyez nécessairement quelles doivent être les suites de ces deux esprits si différens. Après ces réflexions, comparez les forces maritimes de l'Angleterre et les nôtres, comparez nos marins qui n'ont que du courage, et dont la capacité se borne à défendre un vaisseau, à ces marins Anglais qui connoissent si bien la mer, et qui sont en état de commander les escadres les plus nombreuses.

Il n'y a plus que deux événemens qui puissent intéresser un homme raisonnable. Quel sera le sort de l'Isle de France après la prise de Pondichéry, et comment M. d'Estaing se tirera-t-il de la situation malheureuse où il se trouve? Après avoir commencé la guerre, peut-être serons-nous réduits après deux campagnes à demander la paix, c'est-à-dire, à avouer notre foiblesse et notre honte, malheur plus grand que celui de perdre la Martinique, la Guadeloupe et le commerce des Indes Orientales. Nous n'aurons donc que ce que mérite notre imprudence; mais mon cher Cléante, ne plaindrez-vous pas ces pauvres insurgens que notre alliance et notre protection ont engourdis? ils se sont reposés sur nous de leur liberté et de leur salut. Nous les avons empêchés de chercher et de trouver en eux-mêmes les ressources dont ils avoient besoin. Si nous ne laissons pas les Anglais, si nous ne les fatiguons pas, s'ils font la paix avec nous en maîtres, et

avant que d'éprouver les maux les plus extrêmes de la guerre, leur triomphe qui enflera nécessairement leur courage, leur fera poursuivre avec plus d'opiniâtreté leur entreprise contre les insurgens. Qui me répondra alors que ces hommes si peu dignes d'être libres ne seront pas les victimes et les dupes de quelque terreur panique? En voyant succomber la puissance qui les protégeoit, oseront-ils espérer un sort plus heureux? connoîtront-ils l'avantage qu'ils ont chez eux sur les Anglois? Adieu, mon cher Cléante, je ne veux pas m'abandonner à ces tristes réflexions, et penser que la liberté qui fuit de l'Europe, ne trouvera pas un asyle en Amérique. J'ajouterai encore un mot, je viens d'apprendre que la dette nationale de ces nouveaux républicains monte à douze cents millions de notre monnoie. Pauvre république, corrompue et ruinée avant que d'être formée.

DE LA MORT

DE

L'IMPÉRATRICE-REINE.

IL y a quatre jours, mon cher Cléante, que nous reçûmes la malheureuse nouvelle de la mort de l'Impératrice-reine. Je ne me suis point hâté de vous l'apprendre, car je vous connois assez pour savoir que vous êtes moins curieux de ces grands événemens, que d'être instruit de la manière dont nous les recevons. Dans votre solitude vous vous êtes accoutumé à mépriser les caprices de la fortune; c'est le devoir, dites-vous, des particuliers qui ne peuvent rien, puisque ceux qui gouvernent le monde, n'ont pas l'art de vous en préserver. Vous aimez à suivre les progrès de notre génie, soit en bien, soit en mal; et en vous rendant compte de ce que je vois et de ce que j'entends, vous allez vous confirmer dans la bonne opinion que vous avez de Paris.

Presque tout le monde trouve que l'impératrice auroit dû mourir ou plutôt ou plus tard; les habits d'hiver sont achetés, voilà une double dépense, et peut-être que les maris, souvent âvares et plus souvent ruinés.

par leurs folies , ne voudront pas y avoir égard. Cependant il faut être comme tout le monde , et cette infortunée fantaisie du deuil infecte même la plus petite bourgeoisie. Je puis vous répondre que rien ne seroit plus ennuyeux que tous ces propos , s'ils ne servoient à vous peindre parfaitement notre caractère , nos mœurs et notre frivolité. Par exemple , le crêpe , qui ne valoit que cent sols , est monté à un louis. On ne trouvera point assez de drap noir pour draper. Comment faire si on n'envoie pas aux Gobelins tous les draps *puces* et *prunes de monsieur* pour y prendre une nouvelle couleur ? Quand le deuil de respect , que nous avons déjà pris , fera-t-il place au grand deuil ? Il est ensuite question des grandes entrées , et puis des révérences , et puis de la tristesse de Versailles pendant le carnaval , et puis quand tout cela est dit , on recommence. Rencontrez-vous quelques personnes de la haute-robe ? Attendez - vous à les trouver bien fâchées de draper ; cependant elles s'occupent avec tant d'empressement et de soin de cette misère , qu'elles seroient , je crois , au désespoir , si en les dispensant de ce deuil si coûteux , on les privoit du plaisir de se voir sur la même ligne que les gens titrés.

Au milieu de tout ce bavardage , à peine entendez-vous une ou deux voix qui louent les derniers momens de l'impératrice. En effet , mon cher Cléante , elle a vu appro-

cher la mort avec le plus grand courage. Elle a rempli avec la plus grande présence d'esprit tous ses devoirs de mère, d'amie, et même de reine. Ce silence, par hasard, ne prouveroit-il point que tous ces beaux sentimens de sensibilité et de générosité dont nous nous piquons ordinairement, ne sont que des lieux communs qu'on débite de sang-froid, et pour obéir à la mode, mais qu'on oublie quand on est remué par son avarice ou sa vanité.

Ce ne fut qu'hier seulement, que dans une grande société, je m'aperçus qu'on mêloit un peu de politique à la mort de l'impératrice. Cet événement, dit quelqu'un, n'aura-t-il aucune influence dans nos affaires ? Que trop, répondit un homme grave, qui se croit le premier homme d'état de l'Europe. Le mal est fait, continua-t-il, car vous savez que le commerce est le nerf d'un état ; et tandis que les Anglais nous pillent sur mer, et ferment nos ports marchands, la mort de l'impératrice porte le coup le plus affreux à nos manufactures : c'étoit la seule branche de commerce qui nous restoit, et la voilà perdue. Je vis le moment où nous allions essuyer une froide et longue dissertation ; lorsqu'un militaire, que je ne connois pas, demanda si la mort de l'impératrice ne causeroit point une guerre. Eh ! fi donc, s'écrièrent à-la-fois quatre ou cinq femmes. Pourquoi voulez-vous que nous fassions la guerre ? Vivons en paix. Cette mau-

dite guerre d'Amérique ne nous suffit-elle pas? Il ne faut pas même songer à une pareille folie. Vous avez bien raison, reprit mon militaire, certainement nous ne commencerons pas la guerre; et quoique j'eusse des raisons pour la désirer, je suis trop bon citoyen pour ne pas préférer la paix. Mais peut-être, Mesdames, que tout le monde ne pensera pas comme vous. L'Allemagne est un terrible pays, il est vraisemblable qu'on s'y battra, et peut-être, par honneur, serons-nous obligés à nous mêler de ces différends.

Je me préparais à sortir pour me dérober à l'ennui de cette sotte conversation, lorsque le marquis de . . . qui avoit gardé le silence, s'approcha de moi. Vous l'avez connu autrefois chez une de nos amies, il étoit assez raisonnable, il l'est moins depuis qu'un peu d'ambition le fait aspirer au ministère, et qu'il veut en paroître digne. Eh bien, me dit-il, que pensez-vous de cette ridicule politique qui ne tient à aucun principe, et dont j'ai les oreilles rebattues depuis deux jours? Mais ce n'est pas la peine d'en parler, et je suis bien plus curieux de savoir ce que vous pensez des suites qu'aura la mort de l'impératrice. Si vous n'avez pas affaire, passons, je vous prie, dans le cabinet voisin, où nous pourrions parler raison à notre aise. Je me levai pour le suivre, et quand nous fûmes seuls, nous venons d'entendre, me dit-il, bien des sottises,

mais heureusement nous en voilà quittes. Je crois bien, poursuit-il, que nous n'aurons point de guerre sur terre, plusieurs raisons, qu'il seroit trop long de vous détailler, me le persuadent; cependant il y a des moments où elle ne me paroît pas impossible. On peut quelquefois ne pas s'entendre, mettre de l'humeur dans les négociations, et ne pas bien saisir ses vrais intérêts. Vous qui connoissez si bien ceux de l'Europe, faites-moi le plaisir de me dire ce que vous pensez. Puisque vous le voulez, monsieur le Marquis, je ne vous cacherai point, répondis-je, que je regarde la guerre comme inévitable.

Vous me surprenez. Quoi; vous pensez, monsieur l'Abbé, que l'Empereur nous fera la guerre! Mais il faut une raison, il faut du moins un prétexte, et depuis le traité de Versailles nous avons secondé dans l'Empire toutes les vues de la maison d'Autriche. Mettez-vous à la place de l'empereur, et voyons si vous prendriez les armes contre nous. Non, sans doute, répartis-je, je resterois sûrement en paix, je ne chercherois querelle à personne; je m'appliquerois à rendre mes sujets heureux; je réparerois ce que la négligence et le temps introduisent d'abus dans un gouvernement monarchique. Gouvernant des peuples différens, jaloux les uns des autres, et qui ne peuvent être ramenés par un intérêt commun à regarder l'Autriche comme leur patrie; je voudrois que l'amour qu'ils auroient pour moi les réunît,

et leur tint lieu de cet amour de la patrie qui réunit toutes les volontés des citoyens. En même-temps que je ne négligerois rien pour inspirer une confiance entière à mes voisins et à mes alliés , je voudrois me faire craindre , car je n'ignore pas que la politique de l'Europe n'est depuis long-temps qu'un vrai brigandage. Cependant je n'ordonnerois pas de nouvelles levées de soldats , au contraire , je ferois des réformes ; mais par des récompenses et des châtimens , distribués avec justice , je parviendrois à me former une petite armée , qui en battoit de grandes. Comme je crois que c'est là la vraie politique et mon véritable intérêt , je m'y conformerois , et ne vous donnerois aucune inquiétude.

Voilà qui est fort bon , monsieur l'Abbé ; et je pense exactement comme vous. Pourquoi donc regardez-vous la guerre comme certaine ? Pourquoi l'empereur ne feroit-il pas ce que vous feriez ? Il a passé l'âge bouillant des passions , à quarante ans.... Ma foi , répartis-je avec vivacité , c'est que si j'étois empereur , je n'oserois pas répondre de moi. Il ne m'en coûte rien pour être raisonnable dans ma condition privée. Mais croyez-vous qu'un prince né sur le trône , entouré dès l'enfance de flatteurs qui lui répètent sans cesse que nous lui appartenons , que nous sommes faits pour lui , et que notre devoir est de nous immoler à ses fantaisies , soit bien préparé à remon-

ter jusqu'aux principes de ma politique ? Avec les mots de gloire , de triomphe , de conquête , on bouleverse la tête des bourgeois de Paris , comment celle des princes résiteroit-elle à ces douces paroles ? L'empereur n'a pas oublié que sa mère , attaquée , poursuivie au milieu de ses états , et le portant dans ses bras , le mit sous la protection des Hongrois. La haine du nom français a été le premier sentiment qu'il ait éprouvé. Il sait la rivalité qu'il y a eu entre nous et la maison d'Autriche dont il hérite. Il n'ignore pas avec quelle dureté despotique nous avons traité ses pères dans leur duché de Lorraine , où ils ne conservoient qu'une vaine souveraineté. On nous l'a dit , ce prince nous hait , et je le crois sans peine. Il a passé , j'en conviens , l'âge bouillant des passions ; mais n'ayant jamais pu les satisfaire et les user , il les conserve toutes entières ; et la contrainte où sa mère l'a tenu , ne sert qu'à les rendre plus vives. Ses sujets , qui nous haïssent , approuvent son ressentiment. Songez , je vous prie , qu'on ne lui avoit abandonné que l'administration et le gouvernement des troupes , c'étoit l'inviter à aimer la guerre et être ambitieux , et il se nourrissoit de ses projets et de ses espérances. Je ne vous parle pas en l'air , monsieur le Marquis , personne n'ignore sa conduite dans l'affaire de la succession Bavaroise ; tout le monde sait qu'il n'a consenti que malgré lui , à la paix de

Teschen, et depuis il n'a pu dissimuler son humeur contre ceux qui l'ont conclue. Tout cela n'est point d'un bon augure, et à moins d'un miracle, je ne puis croire à la paix.

À vous parler franchement, je n'ai point foi à la politique de la raison; elle a presque toujours été étrangère chez les hommes. Mais je crois fermement à la politique des passions, parce que je la vois régner dans le monde, depuis que l'histoire nous instruit de ce qui s'y passe. J'entends dire depuis long-temps, et de tout côté, que le conseil de Vienne a une routine de lenteur et de délibération favorable à la paix; mais je réponds que si l'ambition et la guerre sont les passions favorites de l'empereur, ses ministres les seconderont aussi fidèlement, que ceux de sa mère servoient sa circonspection et sa timidité; je ne dis pas sa justice, car le partage de la Pologne me porte à croire que cette princesse ne résistoit point au plaisir de s'emparer du bien d'autrui, quand elle pouvoit le faire impunément.

J'ai beau chercher, je ne découvre point quel pourroit être le motif, la raison, l'intérêt qui suspendroit en ce moment l'activité d'autant plus impatiente de l'empereur, qu'elle a été pendant long-temps plus gênée et plus contrainte. Il me resteroit quelque lueur d'espérance, si l'impératrice fût morte dans d'autres conjonctures. Si la paix ré-

gnoît dans toute l'Europe, si elle avoit succédé à une guerre laborieuse et infructueuse, je croirois que l'empereur pourroit craindre d'offenser l'opinion publique et de se rendre odieux. Pour ne pas soulever les esprits, il faudroit secrètement jeter des germes de divisions, et par une conduite équivoque se préparer, en un mot, des prétextes de guerre. Dans l'espérance d'éclater avec plus de succès, l'empereur pourroit retenir son ambition. Cependant il se noueroit des négociations qui prolongeroient la paix pendant quelque temps, et la fortune, en se mêlant de nos affaires, les arrangeroit peut-être mieux que tous nos politiques. Mais, je vous prie, monsieur le Marquis, songez à cette malheureuse guerre d'Amérique, qui sans succès et sans désastres trop marqués, irrite également l'Angleterre, la France et l'Espagne, et donne un faux air de courage aux puissances qui ont signé la neutralité armée. Quand tout respire la guerre, comment se flatter que l'ambitieux empereur aimera seul la paix.

J'en conviens, me répondit le Marquis, et je ne nie pas que l'empereur ne se hâte de faire la guerre; mais j'espère, et avec raison je crois, que ce ne sera pas contre nous. Croyez, monsieur l'Abbé, qu'il tournera ses forces contre le roi de Prusse qu'il est accoutumé à haïr. L'injure de la Silésie n'est pas oubliée, ou plutôt, cette espèce de guerre qui s'est élevée au sujet

de la Bavière , n'a servi qu'à l'envenimer. Le roi de Prusse , en se prêtant trop aisément à la paix de Teschen , a fait connoître qu'il a vieilli et qu'il se défie de sa fortune. Dans ce moment il ne peut avoir aucun allié , et peut-être même n'est-il pas sûr de la Russie. Vous voyez donc que l'ambition de l'empereur doit se tourner du côté de la Silésie , et ne pas s'occuper de nous.

Monsieur le Marquis , cela pourroit être , si l'empereur ne consultoit que ses passions ; mais soyez sûr qu'il va encore être remué par celles des Anglais. Si le ministère de Londres n'est pas de la dernière imbécillité , il doit dès ce moment négocier à Vienne avec la plus grande chaleur. Mylord Stormond n'est , dit-on , qu'un homme fort médiocre , et je le crois ; mais en nourrissant la haine que l'empereur a contre nous , il a mérité son amitié , et cette amitié , selon les apparences , doit nous être très-funeste. Tout le monde connoît les anciennes liaisons de la cour de Vienne et de la cour de Londres , et combien leur alliance leur est utile. Par leur union nous sommes toujours menacés de deux guerres à la fois , l'une sur mer , l'autre sur terre ; obligés par conséquent de diviser nos forces , nous ne sommes redoutables ni à l'Angleterre , ni à la maison d'Autriche , et ne faisons ainsi que des guerres inutiles et ruineuses. Quoique mylord Stormond ne soit

pas fort habile , quel parti ne tirera-t-il pas de cet argument , et avec quel plaisir l'empereur ne se laissera-t-il pas persuader ?

Dès que ses passions seront ainsi mises en mouvement , l'Angleterre aura cent raisons , toutes plus fortes les unes que les autres , pour armer la cour de Vienne contre nous. Gardez - vous , dira - t - elle à l'empereur , de vous rendre suspect à l'Empire , en y allumant la guerre. Ce n'est point par les armes , mais par le repos et les douceurs de la paix que vous devez l'asservir. Charles-Quint laissa à sa maison un plan d'agrandissement qui , loin de pouvoir réussir , n'a servi qu'à diminuer peu à peu ses forces , et lui faire perdre enfin sa qualité de puissance dominante. Que la nouvelle maison d'Autriche ait une ambition plus raisonnable , qu'elle se serve des forces de l'Allemagne contre les étrangers , et quand ceux-ci seront humiliés , soyez sûrs que les Allemands seront plus dociles.

On représentera à l'empereur que le roi de Prusse jouit de toute sa réputation. Vous me direz qu'il est bien vieux ; je vous répondrai que nous sommes bien jeunes. Il seroit fâcheux de commencer son règne par une guerre qui ne réussiroit pas , ou du moins qui seroit assez difficile pour épuiser les forces Autrichiennes. On fera valoir la longue expérience du roi de Prusse , les talens du prince Henri , et ceux de vingt autres généraux ; tandis qu'on ne parlera

que de notre épuisement , du désordre qui règne dans notre milice , de la médiocrité de nos talens militaires , et pour tout dire , en un mot , de cet esprit d'intrigue et de cabale qui règne parmi nous et nous dégrade ; vous en savez quelque chose , monsieur le Marquis. Une guerre heureuse contre la France , livreroit l'Italie à l'empereur. Je ne fais que vous indiquer les principales raisons que l'Angleterte aura l'art de faire valoir. Voyant donc que l'empereur est pressé par son ambition de faire la guerre , et sollicité par les Anglais de la porter contre nous , je crains qu'il ne puisse résister à cette double impulsion.

Voilà des probabilités , me dit alors le Marquis , mais j'ai des objections très-graves à vous opposer ; vous conviendrez , je crois , monsieur l'Abbé , que les finances de la cour de Vienne ne sont pas dans un état fort brillant. Les finances cependant sont le nerf de la guerre , et nos amis à Vienne ne manqueront pas de représenter à l'empereur qu'une campagne en Alsace sera infiniment plus chère que dans le cœur de l'Allemagne. S'il veut entrer chez nous , d'où tirera-t-il ses subsistances ? Quand elles viennent de loin , et coûtent beaucoup , une armée souffre ; et une armée qui souffre agit mal et se détruit. En portant au contraire la guerre contre le roi de Prusse , l'empereur aura derrière lui la Bohême et la Moravie , pays très-fertiles. Pour lever

cette difficulté , il faudroit que les Anglais pussent donner à la cour de Vienne des subsides très-abondans. Mais vous connoissez leur situation aussi-bien que moi ; épuisés par la guerre qu'ils font depuis plusieurs années contre les insurgens et contre nous , ils n'aideront point inutilement l'empereur , et dès-lors j'ose vous répondre que tous les argumens spécieux que vous mettez dans la bouche de l'ambassadeur de Londres à Vienne , ne produiront pas un grand effet.

Je vous prie sur-tout, continua le Marquis , de bien peser le raisonnement que je vais faire. Si l'empereur se déclare contre le roi de Prusse , il y a cent à parier contre un que nous ne nous mêlerons point de cette guerre , les Anglais nous serviront d'excuse ; et , comme nous avons déjà fait , nous nous contenterons d'interposer notre médiation et nos bons offices. En supposant , au contraire , que l'empereur nous attaque , il y a mille à parier contre un que le roi de Prusse , qui sait , entre nous , que nous sommes ses alliés naturels , viendra à notre secours. Il y est obligé , s'il ne veut pas se perdre de réputation , et laisser accroître à nos dépens un ennemi qui retomberoit sur lui avec tout le poids de ses succès et de ses conquêtes. Rien ne me paroît plus évident ; et je conclus de cette vérité que si l'empereur veut se livrer à son ambition avec quelque espèce de prudence , il doit nous laisser en repos et n'attaquer que le roi de Prusse.

Fort bien , monsieur le Marquis , mais permettez moi d'examiner en détail et avec attention tout votre raisonnement. Si vous le voulez absolument , je vous passe que l'empereur fera la guerre à moins de frais en Allemagne qu'en la portant sur nos frontières. Cependant je pourrois vous contester cette proposition. Car ces détails d'argent et de subsistances n'arrêtent guère un prince qui est porté à la guerre par quelque passion violente ; l'envie qu'il a de commencer son entreprise lui en cache les difficultés , et je ne sais quelle espérance lui promet d'en triompher. D'ailleurs , à bien examiner les choses , je ne crois pas qu'il fût plus aisé de vivre aux dépens du roi de Prusse qu'aux nôtres. On ne remporte point de victoire complète contre les Prussiens ; ils sont redoutables dans leurs défaites mêmes , parce que les généraux sont habiles et les soldats très-disciplinés. Cette Silésie que désire l'empereur , est pleine de places qui empêcheront les ennemis de s'étendre , et forceront toujours les Autrichiens à tirer de chez eux , et à grands frais , la plupart des choses dont ils auroient besoin. Si on entroit une fois chez nous , si on nous battoit en rase campagne , êtes-vous bien intimement persuadé , monsieur le Marquis , que nos généraux gèneroient nos ennemis , et que la guerre ne nourriroit point la guerre ?

Mais je consens généreusement à tout ce

qui vous plaira ; et quelle que soit la situation de l'Angleterre , j'ose vous dire qu'elle pourvoira aux besoins de l'empereur , s'il se déclare contre nous. Vous avez beau m'exagérer l'épuisement des Anglais , qui cependant empruntent dans ce moment dix-sept millions sterling pour la campagne prochaine , et qui les trouveront ; plus leurs dépenses sont énormes sur mer , plus ils doivent prodiguer les subsides à la cour de Vienne ; et cette générosité sera véritablement très - économique. Je vous en prie , ayez la patience de m'entendre. Dès que nous serons obligés de penser à la sûreté de nos frontières , qui sont bien plus précieuses pour nous que nos possessions d'Amérique , il faudra négliger notre marine , M. de Castries jettera les hauts cris , on le laissera crier ; et notre armée de terre , fût-elle inutile , on ne s'occupera que d'elle , parce que tous les gens de la cour y seront , et nous aurons le chagrin de voir peut-être pourrir dans nos ports des vaisseaux qui nous ont tant coûté. Dès lors vous sentez , monsieur le Marquis , que les Anglais ne feront que la moitié des efforts qu'ils ont fait dans les dernières campagnes ; et ces efforts suffiront pour nous enlever quelques-unes de nos îles , et réduire la république Américaine , que notre alliance a perdue. Nous l'avons jettée dans une sécurité stupide ; les insurgens , sûrs de notre protection , ont cru qu'ils n'avoient plus rien à

faire. Quand un peuple , accoutumé au joug veut le secouer , il faut bien se garder , si on veut le favoriser , de venir trop promptement à son secours. Il faut lui laisser le temps de se secouer , d'imaginer des ressources , de trouver un courage digne de son entreprise , et de prendre , en un mot , un nouveau génie.

Mais je reviens à votre argument , monsieur le Marquis. Malgré l'envie que j'ai de penser comme vous , je ne puis croire que le roi de Prusse , effrayé des menaces que nous fera l'empereur , ni de ses premiers avantages , se hâte de prendre les armes pour nous. Ce prince jusqu'ici n'a que trop prouvé qu'il n'est point la dupe de la politique routinière de l'Europe. Croyez-vous qu'il juge , comme un arpenteur , de la puissance d'un état , par l'étendue et le nombre de ses provinces , et non par les qualités et les talens des hommes qui les habitent et les gouvernent ? Il ne craindra point que la maison d'Autriche , agrandie en deçà du Rhin , retombe sur la Silésie. Au contraire , il s'en félicitera ; car , que peut-il arriver de plus heureux pour lui que de voir renaître la rivalité qui a régné si long-temps entre nous et la maison d'Autriche ?

En supposant , ce qu'à Dieu ne plaise , que nous perdions une province ou deux , il jugera que la cour de Vienne portera toute sa politique et son attention de notre

côté. Le voilà donc tranquille sur le sort de sa chère Silésie ; alors il irritera notre vengeance ; nous ferons des traités , car nous nous garderons bien de boudier et de rejeter un allié si puissant dans l'Empire. Vous voyez ce qui résulte de cette position. Le roi de Prusse mettra ses successeurs en état de jouer le plus grand rôle dans les affaires de l'Europe. S'ils se bornent sagement à celui de défenseurs ou protecteurs de l'équilibre , ils le feront plus sûrement et à moins de frais que les Anglais ne l'ont fait depuis le règne de Guillaume III. S'ils veulent , au contraire , profiter de la rivalité dont je parle , pour faire des conquêtes , ils prendront la politique de la maison de Savoie , vendront leur alliance au plus offrant , et par cette conduite , parviendront à être pour quelque temps la puissance dominante de l'Europe.

Monsieur l'Abbé , me répliqua alors le Marquis , vous arrangez tout cela à votre fantaisie ; mais qui vous répond que les puissances de l'Europe raisonneront comme vous les faites raisonner ? Moi les faire raisonner ! Point du tout , monsieur le Marquis , je ne fais que suivre l'impulsion que leur donneront leurs passions. Si je vous avois parlé des règles de prudence et de justice qu'une saine politique prescrit aux états ; si j'avois prétendu que dans les circonstances présentes ils s'y conformeroient , vous auriez grandement raison de vous mo-

quer de moi et de mes raisonnemens. Mais, Dieu merci, je ne suis point tombé dans ce délire. Qu'ai-je fait? J'ai dit que les passions, infiniment plus impérieuses et plus puissantes que la raison, imaginent et conduisent tout ce qui s'exécute en Europe. Quand vous serez ministre, car votre tour viendra, vous m'en direz des nouvelles, monsieur le Marquis; et permettez-moi de vous dire dès ce moment, que pour réussir dans vos entreprises, vous ne pourrez trop vous défier de vos passions, ni trop compter sur celles des autres.

Mais revenons. J'ai supposé que l'empereur est ambitieux; j'ai dit qu'ayant été contraint par sa mère, et n'ayant encore éprouvé aucun inconvénient de la part de son ambition, il s'y livrera tout entier. J'ai encore supposé que les Anglais, qui nous haïssent bien cordialement, solliciteront l'alliance de l'Empereur, et l'obtiendront, parce que rien n'est plus favorable aux intérêts de son ambition. Voilà ce que j'ai dit. Oui, répliqua le Marquis, mais n'avez-vous dit que cela? Vous arrangez les passions à votre fantaisie, et vous les rendez plus ou moins actives, suivant que vous en avez besoin pour défendre et soutenir votre opinion. Tandis que vous voulez que l'empereur cède à l'impulsion de son ambition, pourquoi voulez-vous que le roi de Prusse résiste à la sienne? Lui qui a tant gagné à s'emparer du bien d'autrui, pourquoi pré-

tendez-vous qu'il ne sera point alarmé des conquêtes que l'empereur pourroit faire sur nous ? Convenez , monsieur l'Abbé , que vous avez plus songé à vous égayer par des paradoxes , qu'à me dire tout bonnement ce que vous pensez.

Point du tout , monsieur le Marquis , quoique ce que je dis ne tire point à conséquence , je ne me permettrai jamais de badiner sur des matières si graves et si importantes. Je mets , il est vrai , plus de conduite et de système dans l'ambition du roi de Prusse que dans celle de l'empereur ; et voici pourquoi. Si ce prince aujourd'hui étoit encore tel qu'à son avènement au trône , j'aurois certainement tort de supposer qu'il restât tranquille spectateur de la guerre dont nous parlons ; l'ardeur de son génie l'emporteroit malgré lui ; mais actuellement son ambition vieille , et mûrie par 40 ans de guerres difficiles , ou de profondes réflexions , doit être toute différente de celle de l'empereur , qui a toujours été irritée et retenue , et qui n'est libre que depuis un instant. Si je ne me trompe , je suis autorisé à supposer au roi de Prusse la politique que je viens de vous exposer , parce qu'elle est une conséquence naturelle et nécessaire de la conduite qu'il a tenue dans toute l'affaire de la succession Bavaroise. Il est toujours ambitieux , car l'ambition ne meurt point , mais il l'est en vieillard ; et l'empereur doit l'être en jeune homme , quoi-

qu'il ne soit plus jeune. Les gens de guerre admirent les talens militaires de Frédéric ; pour moi , je trouve que dans ses plans d'agrandissement et de négociations , il ne saisit pas moins habilement ses avantages qu'à la tête de ses armées. l'empereur aura son tour , et quand les embarras , les fatigues et les disgraces de la guerre lui auront appris à se défier de ses passions , je raisonnerai autrement sur son compte.

Non , monsieur le Marquis , quoique le roi de Prusse sache combien il lui importe d'avoir fait des conquêtes , il ne se persuadera jamais que celles que l'empereur feroit sur nous , le rendissent plus formidable dans l'empire. Il ne s'agit pas d'envahir des provinces pour se rendre puissant. Il y a des conquêtes qu'une ambition habile et raisonnée ne se permettra point ; c'est quand elles ne se prêtent pas à un secours mutuel , et , au contraire , suscitent contre le conquérant plus d'ennemis , qu'elles ne lui fournissent de moyens de les repousser et de les vaincre. Ne croyez pas , je vous prie , que l'ambition du roi de Prusse se soit conduite au hasard en s'emparant de tout ce qui se présentoit à lui. Il a mis de l'ordre et de la méthode dans son ambition. N'ayant que des états séparés les uns des autres , qui ne se défendoient point , qui ne se protégeoient point mutuellement , voyez avec quel art il fortifie ses anciennes provinces par celles qu'il acquiert. La Si-

lésie joint et couvre la marche de Brandebourg ; et les pays qu'il a pris aux Polonais , servent de lien entre la Prusse , la Poméranie et la Silésie. De toutes ces provinces , il ne forme qu'une masse de puissance qui peut n'avoir qu'un même esprit et un même intérêt. Le roi de Prusse , par ses conquêtes , ne s'est fait aucun nouvel ennemi. Au contraire , la Prusse , autrefois isolée , et maintenant soutenue dans ses derrières par toutes les forces prussiennes , n'est plus ouverte aux invasions des Russes. Il a dépouillé la Pologne sans la rendre son ennemie , parce que cette malheureuse république , incapable de nuire à ses voisins ou de les servir , est obligée de leur obéir. De-là je vois naître une considération qui inspire le respect , la crainte ou la confiance.

Un prince , monsieur le Marquis , qui a su si bien gouverner son ambition et mettre à profit ses talens militaires , n'est pas homme à s'effrayer des conquêtes que l'empereur pourroit faire en deçà du Rhin , en nous enlevant l'Alsace et la Lorraine. La maison d'Autriche seroit continuellement appliquée à défendre ces deux provinces contre toutes les forces qui resteroient à la France. Le roi de Prusse ne verroit point dans le corps autrichien dont tous les membres sont séparés , le germe d'une puissance qui puisse être conquérante. Tant de provinces éparpillées peuvent donner de l'argent , mais ce

n'est point avec de l'argent qu'on peut former et conserver un grand empire. Je suis persuadé que , pour instruire son neveu de ses vrais intérêts , il lui dit tous les jours que ce ne sont point ses provinces qui font la grandeur prussienne , mais la discipline , le courage et le génie militaire qui les ont conquises. Tant que vous serez soldat et roi d'une armée digne de vous , riez des guerres que se feront les autres puissances ; elles s'affoibliront en faisant des entreprises au-dessus de leurs forces , et quand vous voudrez interposer votre médiation , vous verrez par le respect et la crainte qu'elle inspirera , que vous êtes véritablement la puissance dominante de l'Europe. Le luxe , la mollesse , la débauche , l'intrigue , voilà vos vrais ennemis ; ils assiègeront votre cour , et tant que vous les repousserez avec vigueur , ne craignez rien de vos voisins , ils respecteront vos frontières. Laissez faire à l'empereur tout ce qu'il voudra ; la cour de Vienne pourra avoir des succès , mais ils seront courts , parce qu'il sera dans l'impuissance de les suivre : si vous en craignez les suites , vous craindrez des chimères. La politique de l'Europe vous en offre mille exemples ; combien de peuples se sont tourmentés et affoiblis pour prévenir des malheurs qui ne pouvoient jamais arriver ? Ayez des règles fixes , et permettez à vos ennemis de faire toutes les folies dont ils sont capables.

Je

Je m'écarte, monsieur le Marquis, mais j'en reviens à nos passions qui gouvernent le monde. J'allois poursuivre, lorsque, m'interrompant assez mal-à-propos, il me dit qu'il ne comprenoit rien à ma manière de penser. J'ai connu, ajouta-t-il, bien des ambassadeurs, bien des dépêches, et jamais je n'ai rien trouvé de pareil à tout ce que vous venez de me dire. Sans doute les princes ont leurs passions qui leur sont chères, mais pour n'en être pas aussi dupes que vous le prétendez, n'ont-ils pas établi des conseils dans lesquels ils délibèrent de sang-froid sur leurs affaires? Belle ressource, monsieur le Marquis! mais vous ne me parlez pas sérieusement. Vous êtes trop instruit des choses du monde, pour croire qu'un ministre veuille contredire son maître, l'offenser et hasarder sa fortune, pour avoir la triste gloire de dire des vérités qui déplairont. Si le prince a un caractère, il l'imprime à son gouvernement; si ses passions ne gouvernent pas, il obéit à celles de ses ministres; et au lieu d'un mal unique, constant et uniforme, vous en avez deux, trois, quatre, cinq, qui se succèdent, se mêlent, se confondent, pour former une pétaudière parfaite.

Mais que direz-vous, reprit le Marquis que je commençois à ennuyer, quand vous verrez que l'empereur occupé de ses affaires domestiques et de mille arrangemens nouveaux, ne troublera le repos d'aucun de

ses voisins ? On en est sûr à Versailles. Mais , monsieur le Marquis , je dirai dans ce cas que l'empereur est un enfant boudeur et taquin qui rejette ce qu'on lui présente , et demande ce qu'on lui refuse , ou que c'est une ame forte que la contrainte irritoit , et qui rendu à lui-même , prend des pensées dignes de son nouvel état et de sa nouvelle situation. Je dirai encore que c'est peut-être un de ces hommes ordinaires qui obéissent aux circonstances , qui ont besoin d'être contredits pour avoir une volonté , et qui n'en ont plus dès qu'ils se croient les maîtres. Il peut se faire qu'il y ait à Vienne quelque femme ou quelque homme assez habile pour connoître son foible , et assez adroit pour en profiter. Le temps éclaircira mes doutes , la suite de son règne expliquera cette énigme , et ses actions s'interpréteront les unes par les autres.

Je souriois en tenant ces propos , et le Marquis , qui prenoit mon sourire pour un acquiescement à son opinion , me parla avec plus de liberté. A vous parler franchement , me dit-il , nous n'avons besoin de la tranquillité de l'empereur que pour un an ou deux. Nous serons débarrassés de la guerre d'Amérique. On a chassé celui qui en est l'auteur. Soyez persuadé que tout le reste de ce ministère dont on se plaint avec tant de raison , ne tient qu'à un fil. On le berne , on le pousse , on le joue. Vous allez voir un nouvel ordre de choses. Je l'espère , mon-

sieur le Marquis , car rien n'est plus aisé que de changer en mieux. Mais si , par une fatalité inconcevable , on n'avoit pas profité de vos deux ans de repos pour nous changer comme le ministère , et nous rendre notre ancienne vigueur , mes craintes recommenceroient. Soyez tranquille , me dit le Marquis en me serrant la main , et nous rentrâmes dans le salon , où l'on faisoit l'éloge de tous nos futurs ministres. Dieu veuille , me dit tout bas un homme que je ne connois pas , qu'ils ne nous fassent point regretter ceux que nous avons.

L'ORACLE D'APOLLON,

O U

DE LA CONNOISSANCE DE SOI - MÊME.

JE n'aurois point osé vous aborder, mon cher Valère, dans ce recoin du Luxembourg, où vous semblez vous être réfugié pour fuir tout le monde : si je vous avois vu occupé à lire le livre que vous tenez nonchalamment entre les mains. Quoique ce livre, me répondit-il, soit Juvénal que j'aime beaucoup, et qui devrait bien renaître avec toute sa bile, pour nous apprendre, s'il en est encore temps, à rougir de nos sottises, vous auriez eu tort de ne pas troubler ma solitude. Je viens de lire, continua-t-il, sa onzième lettre, et je me plaignois qu'après avoir entamé une matière très-importante, il l'ait abandonnée pour entrer dans le détail du repas frugal qu'il prépare à son ami Persicus. Connoissez-vous vous-même, dit-il; le luxe de la table n'est qu'une élégance pardonnable dans Atticus, mais c'est une folie dans Rutilus :

... . . *Quid enim majore cachinno ,
Excipitur vulgi, quam pauper Apicius ? ...*

Ne vous avisez point de marchander un surmulet, quand vous ne pouvez payer qu'un

goujon. L'avis est fort bon , mais ce n'étoit pas la peine de nous rappeler gravement la sentence écrite sur le frontispice du temple de Delphes , pour nous avertir que les voluptés de la table entraînent à leur suite les plus grands inconvéniens. C'est un défaut de goût , ou plutôt de jugement , de conduire son lecteur à une misérable cabane par une avenue magnifique , et qui annonce un palais.

Mon auteur ajoute , j'en conviens , qu'il est très-dangereux de ne pas toujours avoir ce précepte présent à l'esprit , soit qu'il s'agisse de se marier ou de choisir un état : mais à vous parler franchement , après m'avoir présenté le principe et la fin de toute la morale , tout ce qu'il dit , me paroît trop petit , trop vague , trop court et trop mesquin. J'aurois voulu que Juvénal eût approfondi les idées qu'il me fait naître , je blâme sa mal-adresse , et dans ce moment , sans avoir la présomption de me comparer à cet écrivain que j'admire , je me trouve supérieur à lui , parce que je m'occupe des objets plus importans qu'il me fait entrevoir et qui lui échappent.

Cet oracle d'Apollon , me disois-je , seroit la source de la plus grande sagesse , et par conséquent du plus grand bonheur , si on avoit le bon esprit d'y obéir. Chacun se mettroit modestement à place , et s'y tiendrait dans la crainte de se couvrir de ridicule , en laissant voir à-la-fois toute l'étendue de

sa présomption , et les bornes étroites de sa capacité. Je passois en revue tous ces flatteurs d'eux-mêmes , qui , n'ayant pu résister à la tentation de prendre un vol trop élevé , nous paroissent peut-être beaucoup plus petits qu'ils ne le sont en effet. Pourquoi notre pauvre ami Damion qui avoit acquis beaucoup de réputation dans une charge subalterne , a-t-il été la dupe de sa vanité et de son ambition ? Porté malheureusement par ses intrigues et ses admirateurs , dans une place supérieure , il n'a plus paru qu'un homme au-dessous du commun. J'aime bien mieux Pritonax qui , a beaucoup près , ne le vaut pas , mais qui se livrant avec sagesse aux devoirs d'une petite magistrature , qu'il remplit avec distinction , refuseroit des postes plus relevés dont tous ses concitoyens le croient digne : il mérite nos respects , et Damion condamné à regretter les grandeurs qu'il a perdues , ne nous paroît que ridicule. Voyez Clidamon , on le juge capable de tout , parce qu'il a assez d'esprit et de connoissances pour bien juger des productions des autres. Je gagerois , qu'encouragé par des louanges , il a tenté dans le secret de son cabinet , de faire des vers ou de la prose ; mais il a eu trop de goût pour être content de ses productions ; il les a supprimées : il doit à la connoissance qu'il a-eue de lui-même , la considération dont il jouit. Nous l'estimons , et nous sifflons ses pareils , et peut-être ses supérieurs pour n'avoir pas eu la même prudence.

Tandis que nous sommes des lynx sur les défauts d'autrui, il n'est que trop vrai que notre amour-propre nous couvre les yeux d'un voile épais sur nous-mêmes. Au lieu de rougir jusqu'au blanc des yeux en entendant parler de bassesse, de flatterie et de fausseté, Cléon reproche avec mépris ces vices à Secundus qui est moins bas, moins flatteur et moins faux que lui. Cléonice se moqueroit avec raison de Célimène, si elle n'avoit pas précisément les mêmes défauts, ou qu'elle fût plus jeune ou moins laide. Les traits qu'elle lance font sourire, elle croit qu'on l'approuve; avec de l'esprit elle est assez sotte pour ne pas sentir que c'est d'elle qu'on rit, parce qu'on voit son portrait fidèle dans la caricature de la personne qu'elle veut faire mépriser. Ces absurdités que l'on trouve par tout à chaque instant, m'irritent contre la société : l'humeur me gagne quelque fois et.... tant pis, mon cher Valère, lui dis-je en l'interrompant, prenez le parti le plus sage de rire de nos sottises. Nous avons besoin de quelque récréation. Que deviendroient les gens raisonnables dans les sociétés de Paris, sans cette espèce de comédie qu'on nous donne par-tout ? Pour moi, je l'avoue, j'aime encore mieux ce ridicule dont vous vous plaignez, qu'un entretien insipide toujours prêt à expirer, et toujours ressuscité par une nouvelle trivialité. Molière alloit chercher dans le monde les héros qu'il immoloit à la risée publique ;

suivons son exemple, et tout impertinens que sont la plupart des hommes, si nous commençons à être sages, ils nous instruiront par leurs impertinences mêmes.

Fort bien, me répliqua Valère, mais j'aurai toujours, malgré moi, quelque répugnance à me réjouir de cette comédie, quand je songe aux scènes véritablement tragiques qui l'accompagnent. Passe, si l'ignorance où nous sommes de nous-mêmes, se borne à nous rendre ridicules et nous faire rire; mais elle nous donne des vices, et des vices qui feront nécessairement notre malheur. Elle nous fait regarder nos erreurs comme autant de vérités, nous déguise nos foiblesses, masque nos passions, et nous les fait aimer comme l'unique source de nos plaisirs. Délà, le trouble qui règne dans presque toutes les familles. Par exemple, vous connoissez Dorillas et sa femme, tous deux ont des qualités très-estimables, et ne peuvent cependant se souffrir. Pourquoi? c'est que ni l'un ni l'autre ne se connoît. Si Dorillas vouloit bien s'apercevoir que sa prétendue économie est une véritable avarice, si de son côté, sa femme voyoit que sa générosité est une prodigalité insensée, je suis sûr qu'ils se rapprocheroient, car ils ont tous deux du goût pour la vertu, et leur famille qu'ils tiennent divisée, feroit leur bonheur au lieu d'augmenter leurs maux.

Ce n'est pas tout, cette ignorance dont nous parlons, ne se borne point à troubler

la paix des familles ; elle bouleverse la république , et substitue nos caprices aux lois que la sagesse nous avoit dictées. Personne ne veut se tenir à sa place. Ce n'est pas celle qui convient à notre caractère et à nos talens que nous voulons occuper , mais celle qui paroît la plus agréable aux passions dont nous sommes dominés. Si on se connoissoit bien , on se feroit justice. L'amour-propre qui aveugle un sot , et le pousse contre un écueil , où il trouvera sa perte , sera son salut , s'il est éclairé. A force de bassesses , de mensonges , de flatteries , d'intrigues , de perfidies et de persévérances à dévorer les affronts , on occupe enfin une place éminente qu'on ne peut passablement remplir qu'avec beaucoup de prudence , de courage , de lumière et de probité : *quidquid delirant reges plectuntur achivi* : voilà pourquoi le monde va si bien. Mais laissons ces tristes réflexions auxquelles je m'étois abandonné : il seroit trop long de rechercher les causes de cette ignorance où nous sommes de nous-mêmes et les moyens d'en sortir. Nous ferons beaucoup mieux de parler de toute autre chose.

Non pas , s'il vous plaît , mon cher Valère , répartis-je , ce que vous venez de me dire m'a fait trop de plaisir , pour ne vous pas presser de me faire part de vos réflexions. De tout mon cœur , me répliqua-t il , en mettant son Juvenal dans sa poche , et puisque vous l'exigez , je vous dirai franchement :

tout ce qui me passoit par l'esprit. Il me paroît que le précepte d'Apollon est tout-à-fait digne d'un Dieu. Il ne pouvoit rien prescrire de plus salutaire ; car il faut l'avouer, l'homme le plus heureusement né est encore si imparfait, si petit, si ridicule, et a dans le cœur sans cesse de semences de vices, que s'il prenoit la peine de s'étudier et de se connoître, il contracteroit nécessairement une certaine habitude de modestie, de lenteur, de circonspection et de prudence, favorable au développement de nos qualités sociales, et qui ne contribueroit pas moins au bonheur des autres qu'au sien propre. Le premier fruit de cette étude seroit de nous défier de nos passions, et de ménager par conséquent celles des autres. De-là naîtroit un calme propre à nous préserver des préjugés qui infestent la société, et pesant tout au poids de la raison, il ne nous seroit plus impossible de juger des choses par leur juste valeur.

Mais ce beau précepte a un défaut bien considérable, c'est qu'on le donne à des êtres qui en vérité sont tout-à-fait incapables d'en profiter. A quoi pensoit Apollon ? ce Dieu chargé de prédire l'avenir, ne devoit-il pas juger que la plupart des hommes ont trop peu d'esprit et de raison pour essayer de se connoître eux-mêmes ; et que les autres prévenus en leur faveur, parce qu'ils sentent leur supériorité, sont écartés par leur orgueil d'une étude qui les humilieroit ?

Comment à travers notre amour-propre pourrions-nous parvenir jusqu'à nous ? Qui de nous n'a pas éprouvé l'illusion des passions ; et qu'un mensonge qui nous plaît devient une vérité évidente ! Nous aurions trop à rougir si nous ôtions le masque aux passions qui nous gouvernent. Au lieu de nous examiner avec la sévérité nécessaire pour nous connoître , chacun de nous suit à son égard le précepte qu'Horace nous ordonne dans le commerce de nos amis , et nous donnons à nos vices le nom de quelque vertu. Je connois tel avare qui , de la meilleure foi du monde , ne se croit qu'économe , et se flatte à force de vilenies , de porter un jour son économie à son dernier degré de perfection. Est-on arrêté et contraint à chaque pas par une timidité puérile ? on s'applaudit de sa rare prudence. L'emporté ou l'étourdi admire sa franchise , tandis que le fourbe caresse avec plaisir sa prétendue circonspection.

Je vous défie de ne pas trouver par-tout cette folie ; pour moi , je la rencontre à chaque pas ; et comment en seroit-il autrement , puisque la raison cultivée même avec le plus grand soin , ne nous en préserve pas toujours. Nous connoissons tous deux Ariston ; sans le flatter , il a étudié avec attention les replis du cœur humain ; il connoit les passions , leurs ruses et leur artifice , et je l'entends souvent discourir sur cette matière avec plaisir ; mais il faut avouer avec la

même vérité , que ses connoissances ne l'empêchent pas d'être la dupe des hommes avec lesquels il vit , il ne juge bien que ceux qu'il ne connoît pas. Je crois avoir démêlé qu'il abandonne ses principes en faveur des personnes dont la société lui plaît ; il croit alors que la nature fait des exceptions à ses règles générales. Il veut être libre , il veut parler avec confiance , il lui paroît trop dur de se défier , et j'ai souvent été surpris de la bonhomie avec laquelle il travaille à se tromper. Pour se mettre à son aise , pendant combien de temps n'a-t-il pas fait grâce au cœur vil et corrompu de Primus ? par quelles subtilités n'a-t-il pas défendu la probité qu'il vouloit voir ; et pour le détromper , n'a-t-il pas fallu que Primus , sans pudeur ait , comme on dit , cassé les vitres ? Mais cette disposition d'ame qui rend quelquefois Ariston trop indulgent pour les autres , qui me répondra qu'elle ne lui donnera pas la même indulgence pour lui-même ? Il est très-doux d'être à son aise avec les personnes qu'on voit souvent ; mais puisqu'on ne se sépare jamais de soi , il est encore plus doux de ne pas trouver ses goûts et ses lumières en contradiction. On se met à son aise avec soi avec encore plus de plaisir qu'avec les autres , et je ne serois pas étonné qu'Ariston , malgré son amour pour la morale et la vérité , se déguisât ses défauts et les accusât.

Malgré cette sottise ou cette perversité gé-

nérale, je ne doute point, continua Valère, que la providence en douant notre espèce de la raison, ne nous l'ait donnée telle qu'elle pût nous éclairer sur nos devoirs, et suffire à nos besoins; sans cela nous pourrions nous plaindre avec justice d'avoir été traités moins favorablement que les animaux à qui leur instinct suffit. Quand je songe aux effets admirables que les lois ont autrefois produits dans les républiques de Sparte et de Rome, il m'est aisé de voir que dans des temps encore plus heureux, les hommes auroient pu obéir aux conseils d'Apollon, et en se connoissant parfaitement eux-mêmes, donner à leur raison toute la force qui lui est nécessaire pour réprimer et diriger nos passions, encourager nos qualités sociales, nous rendre assez vertueux pour que nous puissions sans dégoût pénétrer dans les replis les plus cachés et les plus obscurs de notre cœur, et nous conduire ainsi au bonheur dont notre nature est susceptible.

Mais dans le temps de Juvenal, mais dans le nôtre, l'oracle de Delphes n'est plus fait pour les hommes abrutis par les préjugés, les erreurs et les passions sans nombre qui nous ont accoutumé à leur empire. Je suis sans cesse sollicité au mal par les vices que je porte en moi, et tout ce que je vois dans les autres m'invite à être méchant sans crainte et sans remords. Notre misérable politique nous prêche les mépris de la vertu. Par leurs institutions odieuses, les états n'ont-ils pas

élevé une barrière insurmontable entre le citoyen et le bonheur? On ne verra jamais un peuple de sages; on ne peut pas même espérer de voir renaître des Spartiates et des Romains. Mais ce qui est encore plus fâcheux à penser, je crains que ces hommes mêmes que la providence destine, comme Socrate, à notre instruction, ne contractent la souillure de leur siècle, et ne soient incapables de s'étudier et de se connoître.

Au train qu'ont pris les choses, et sans parler des travers et des vices qu'un mauvais gouvernement nous rend nécessaires, bornons-nous à examiner nos familles, et voir l'éducation que nous y recevons. Dans les plus vertueuses, les enfans sont abandonnés à des instituteurs qui, de concert avec des pères et des mères occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, et qu'une folle tendresse aveugle, négligent la partie principale de notre instruction. Sous prétexte de se prêter à la foiblesse de notre âge, on nous prépare une enfance éternelle. Pour ne nous point gêner, on nous abandonne sans retenue à nos amusemens frivoles. La douce habitude de se livrer aux objets qui frappent successivement nos sens, se contracte malgré nous. Nous cédon's toujours, parce que nous n'avons jamais appris à résister; et en dépendant de tout ce qui nous environne, nous nous sommes accoutumés à nous fuir nous-mêmes; et l'ennui nous accable, dès que nous n'avons que nos pen-

sées pour nous occuper : *Prima mali labes*. Vous voyez que cette mauvaise éducation nous livre aux erreurs et aux préjugés que nous devons rencontrer dans le monde ; elle a été , sans doute , la première cause de la corruption que les républiques les plus sages ont laissé introduire dans leur sein ; et il est aisé de prévoir dans quel abîme elle doit jeter un peuple déjà corrompu , et qui aime sa corruption.

Apollon alors nous avertit inutilement de nous étudier. Les années ont beau s'accumuler , nous sommes toujours des enfans , et la vieillesse nous a ramenés aux inepties de notre première enfance , avant que nous ayons songé à nous connoître. Voyez la plupart de nos vieillards , voyez sur-tout ce fou de Léliandre , qui après avoir passé près de quatre-vingts ans à ne rien faire , s'avise pour la première fois de paroître penser , et regretter le temps qu'il a perdu. Son radotage a l'air de la sagesse. S'il désapprouve sa conduite passée , ne croyez pas qu'il soit enfin parvenu à penser et connoître ce qui est bon et louable ; il ne se blâme que par présomption. Son amour-propre lui persuade qu'il a été distrait de sa vocation aux grandes choses par des circonstances extraordinaires ; comme s'il eût été capable de rendre son oisiveté recommandable , il accuse injustement sa paresse de l'avoir dérobé à la haute considération dont il devrait jouir aujourd'hui. J'ose cependant vous assurer que :

s'il eût pris dans sa jeunesse , par hasard et sans se connoître , un des partis qu'il paroît regretter , bien loin d'avoir le bonheur d'être à soixante-dix-huit ans un homme obscur , il seroit un homme noté , comme mille autres , par ses sottises , ses ridicules et ses travers.

Si nous restons enfans sur l'esprit , nous devenons hommes par le corps , et ce seroit alors le temps de reprendre son éducation sous œuvre ; mais celui de prendre un état est arrivé , et ce personnage que vous avez négligé de ramener à lui , en va être plus séparé que jamais. Ne connoissant point les nouvelles obligations qu'il a contractées , connoissant encore moins les devoirs de l'humanité , cet être ridicule , ne sera ni ce que la nature en vouloit faire , ni ce qu'en doit faire l'état qu'il a pris. Fût-on plus poltron qu'arlequin , ou plus voluptueux qu'Apicius , vous êtes condamné à servir le roi ou le bon Dieu , si vous êtes né de parens titrés ou distingués par une ancienne noblesse. Vous n'avez aucune des qualités d'un préteur , n'importe , vous jugerez les pâles humains , si vous êtes né dans la robe. Avez-vous été élevé au milieu des richesses de la finance ? votre père comptera son argent , et vous croira appelé à l'office qu'il peut acheter , et qui flatte sa vanité.

Dans ce bouleversement total des talens et des dispositions naturelles , ne sentez-vous pas que tout le monde doit être accablé

sous le poids de l'état qu'il a embrassé. Toujours en contradiction avec soi-même et sa dignité, toujours distrait par l'ennui ou le plaisir, qu'on est loin de ce calme nécessaire pour se connoître. Si, par hasard, il se présente un rayon de lumière à ces hommes déplacés, leurs yeux en seroient blessés, ils les fermeroient dans la crainte de se voir tels qu'ils sont. On ne se considère alors que par son emploi, et on ne considère son emploi présent que par celui qui doit lui succéder. On s'enfle à ses propres yeux, au lieu de découvrir son néant. Je me rappelle Hortalus qui dédaignoit sa magistrature du parlement, parce que sa fortune l'appeloit au conseil. Maître des requêtes, il ne parle plus qu'administration; il prend d'avance les airs d'un intendant: bientôt il se croit ministre dans sa province, il la négligera ou la tourmentera, pour montrer qu'il est digne d'une place supérieure.

Mon cher Valère, dis-je alors, vous avez raison, et je conviens que notre éducation et les préjugés qui décident de notre vocation nous préparent à tous les vices qui nous empêcheront de nous étudier et de nous connoître. Si vous le voulez, je tomberai d'accord avec vous, qu'en général les hommes sont si routiniers et si esclaves de la mode, qu'il leur est impossible d'avoir une raison, et de s'en servir. Cependant il ne faut rien outrer; et il me semble qu'il y a une méthode assez simple pour préparer les

enfans à être des hommes, les rapprocher d'eux-mêmes, et leur rendre agréable une étude toujours sûre de déplaire, quand on la commence trop tard. Je vous dirai ce que m'a dit milord Stanhope dans le dernier séjour qu'il a fait ici en revenant de Genève, où il s'étoit entièrement consacré à l'éducation de milord Mahon son fils. Je lui parlois des connoissances de ce jeune homme, et sur-tout d'une sorte de sagesse qui paroît prématurée à son âge, et je lui marquois mon étonnement. Etant persuadé, me répondit-il, que l'étude la plus importante pour mon fils étoit de se connoître lui-même, en formant un étroit commerce et une liaison intime entre sa raison et son cœur, je l'ai accoutumé de bonne heure à ne se jamais coucher sans faire un examen de sa journée, et passer ainsi en revue non-seulement ses actions, mais ses pensées et tous les mouvemens de son cœur. Cet exercice déplut d'abord, mais je le rendis agréable en donnant à propos quelques louanges; et pour le diriger, je lui faisois confidence des choses que je feignois de découvrir en moi, et que je voulois qu'il cherchât en lui. Après avoir obtenu cet examen journalier dont il m'entretenoit quelquefois, et dont j'apercevois de jour en jour un effet plus salutaire, je l'invitai à récapituler tous les samedis ce qu'il avoit fait pendant la semaine. Je vis avec plaisir que cette seconde opération lui parut d'abord aussi agréable que la première.

lui avoit parue gênante , et il se porta , pour ainsi dire , de lui-même à faire à la fin de chaque mois la revue générale de sa conduite.

Vous voyez , m'ajouta milord , que par cette méthode , j'ai accoutumé mon fils à se rendre maître de son attention. Sans y songer , il contractoit l'habitude de rentrer en lui-même , et devenoit pour lui un précepteur d'autant plus utile , qu'en voyant ses défauts et ses fautes , il en étoit en quelque sorte consolé par le plaisir qu'il avoit à échapper aux pièges de son amour-propre. Plus il faisoit de découvertes , plus sa raison s'étendoit et s'affermissoit ; à force de voir ses fautes , il s'accoutumoit à avoir moins de présomption , vice qui nous déguise à nos propres yeux , et avec lequel il est impossible de se connoître. Quand on a contracté l'heureuse habitude de s'examiner , on se dit de terribles vérités , et on est infiniment plus disposé à en profiter , que si on les entendoit d'une bouche étrangère. Sans la méthode de milord Stanhope , les enfans ne deviendront jamais des hommes ; mais je crois qu'en la suivant de bonne heure , il n'y auroit que les personnes nées sans esprit et sans activité , qui fussent incapables de faire un retour sur elles-mêmes , de s'étudier et d'obéir , en un mot , au précepte d'Apollon.

A la bonne heure , me répondit Valère , j'approuve fort la sagesse de milord Stanhope , et je suis très-étonné que dans tant

d'ouvrages sur l'éducation des enfans , on ne trouve pas un mot sur cette méthode. Mais quelque salulaire qu'elle soit , pensez-vous que cette habitude contractée dans l'enfance , d'étudier les mouvemens de son cœur , se conservera dans l'effervescence de la jeunesse ? On peut fixer l'attention d'un enfant et le soumettre à un régime , parce qu'il ne nous échappe que par sa légèreté , et que ce n'est point par répugnance qu'il néglige nos leçons. Mais les passions de la jeunesse ne sont plus les passions volages et inconstantes de l'enfance. A cette époque fatale , n'ont-elles pas acquis assez de force , de consistance et d'impétuosité pour ne plus écouter une raison qui les incommode ? La plupart des jeunes gens , séduits et prévenus par les plaisirs , continueroient à s'étudier eux-mêmes ; que ne le faisant plus que par routine , ils ne verroient point les erreurs dans lesquelles ils tombent. J'y consens , quelques-uns de vos élèves conserveront à leur raison un empire propre à modérer et diriger leurs passions ; mais cette raison ébranlée , étourdie et chancelante , résistera-t-elle au torrent impétueux des préjugés publics qui prendront le masque de la vérité , et des vices agréables qu'elle verra honorer ? Plus vous me supposerez défait de ma présomption , plus je serai timide à condamner ce que je vois. Mais prenez-y garde , mes passions se serviront de cette circonspection même pour corrompre mon jugement. Pré-

tendez-vous , me diront-elles , être tout seul plus sage que le reste des hommes , et qu'en écoutant une vanité téméraire qui vous dupe , votre folle philosophie ne vous rendra pas ridicule ?

Hélas ! mon cher Abbé , continua Valère , après avoir vu tant de révolutions dans le caractère et les mœurs d'une foule d'hommes graves dont nous aurions répondu , peut-on se déguiser que notre sagesse tient au hasard des circonstances et des événemens qui nous dominent ? Je me rappelle ce que je vous ai entendu dire bien des fois , que c'est au gouvernement à décider des vertus et des vices des citoyens. Les mœurs , dit-on , ont encore en Angleterre une certaine âpreté ; les mots de patrie , de bien public , de gloire nationale n'y sont pas inconnus. Les femmes qui ne peuvent gouverner les hommes que par leur coquetterie , vous voyez que je me sers poliment d'une expression très-douce , les femmes donc ne se sont point encore rendues les juges et les arbitres de la nation ; les esprits , plus libres qu'ailleurs , sont occupés de grands intérêts , et le parti de l'opposition , quoiqu'il ne soit pas composé des plus honnêtes gens du monde , est obligé , pour se faire valoir , de prendre un ton de morale et de politique propre à tromper les gens sans expérience. Tout cela suspend la décadence des Anglais , et je suis persuadé que milord Mahon en profitera. Les principes qu'il doit à une

bonne éducation se soutiendront , parce qu'ils seront soutenus par un reste d'esprit national , et attraqués par des passions moins douces et moins avilissantes que celles des peuples entièrement corrompus.

Mais , par exemple , que voulez-vous que devienne parmi nous un pauvre jeune homme qui vient d'embrasser un état avant que d'en connoître les devoirs , et qui les méprisera vraisemblablement , pour persuader qu'il est supérieur à sa place ? Aura-t-il le courage de ne pas penser comme ses camarades ? Il ne les approuvera pas d'abord ; mais il n'osera pas les condamner , et il est déjà plus à moitié vicieux. Il s'étourdira sur ses devoirs qu'il néglige , et si les principes d'une bonne éducation ne sont pas entièrement effacés , il ne se les rappellera que quand ses passions et ses vices usés par l'âge , l'abandonneront à des remords dévorans. Après avoir fait beaucoup de mal , il sera incapable de le réparer.

Puisque notre politique a bouleversé tout l'ordre de la nature , que personne n'est à sa place , que les talens sont perdus , tandis que les sottises se multiplient , et qu'à la tournure qu'ont prises les choses , l'expérience ne nous corrigera point , je désirerois , ajouta Valère en riant , que la providence qui veut que tout aille bien dans le monde , ait la complaisance de se prêter à nos folies , puisqu'elle nous châtie inutilement depuis tant de siècles. Pourquoi cette pro-

vidence qui répand sur la masse générale des hommes les talens et les vertus dont la société a besoin, les répand-elle au hasard ? Si elle donnoit à chacun de nous les mœurs, l'esprit et le caractère propres à remplir honnêtement les devoirs de la profession qu'elle sait que nous devons remplir, elle nous épargneroit la peine de nous étudier et de nous connoître nous-mêmes : il me semble que tout iroit assez bien. Au lieu de cela, toutes ses faveurs nous deviennent inutiles ? Les qualités qui font le grand prince, le grand ministre, le grand prélat, le grand capitaine, le grand magistrat, le bon commerçant, le bon laboureur, le bon artisan, tout cela est jeté pêle-mêle, et il arrive que tout se trouve sens-dessus-dessous dans ce monde. Passe encore, si la providence donnoit au moins à ceux que nos institutions et notre routine destinent à être de grands personnages, le gros bon sens, qui fait un bon artisan ou un bon laboureur. tout iroit encore assez passablement. Rien ne seroit sublime, mais tout seroit assez bon, et nous serions préservés de ces sots présomptueux qui dérangent tout pour tout arranger. Je trouve que je travaillerois assez utilement pour le bonheur de la société, si j'établissois entre les hommes une nouvelle distribution de dignités, d'emplois, d'offices, et toute contraire à celle qu'ils ont imaginée. Le superbe Damis que ses titres ne rendent que ridicule, je le reléguerois dans une bou-

tique où il feroit d'assez bons souliers, et de mon cordonnier qui a beaucoup de bon sens, j'en ferois un bon premier président. Obligez le gros Délius et le taciturne Précus à se mettre à la place l'un de l'autre, et vous verrez qu'il en résultera deux hommes tout nouveaux. Délius sera circonspect dans un rang subalterne, parce qu'il est dans le fond assez honnête homme; et que le pouvoir attaché à sa dignité et les flatteurs lui ont tourné l'esprit. Précus, enhardi par les flatteurs de Délius, sans en être gâté, osera se décider, et nous serons étonnés de sa raison, dès qu'elle sera délivrée de la contrainte où la retient un poste subalterne.

Fort bien, fort bien, mon cher Valère, m'écriai-je en éclatant de rire; je n'avois pas fait attention à cette bizarrerie ridicule, quoiqu'elle nous saute aux yeux. Je profiterai de vos réflexions, vous m'ouvrez une scène assez plaisante sur ce grand théâtre du monde, où j'assistois comme un homme grossier qui croiroit voir sur nos treteaux des Thuilleries, Achille, Agamemnon, Iphigénie dans les histrions qui les représentent. Sous l'habit et le masque que chacun ajuste avec plus ou moins d'art à sa taille et à son visage pour faire le grand personnage, je ne verrai plus que Molé, Brizard et la Vestris; et comme le Dolius d'Homère, je reconnoîtrai Ulysse à travers ses haillons. Je vais mettre tout le monde à

à sa place. Tels prélats que je prends la liberté de mépriser, me paroissent déjà des drôles assez estimables, quand je fais de l'un l'intendant d'un grand seigneur, et que je donne à l'autre une compagnie de dragons dans le régiment de M. son frère. Otez à ce prince le poids de la grandeur dont il est accablé, et vous trouverez un simple gentilhomme assez raisonnable. En ôtant sa robe à Drillius, pour le faire rentrer dans le comptoir de son père, j'en fais un homme accompli; sa capacité seroit allée jusqu'à se pourvoir des meilleures manufactures. Conduit et dirigé par son aulne, il n'auroit point imaginé de faire fausse mesure, et sa balance auroit obéi sans effort et sans art au poids des choses, Lisimon passe pour un sot, il est étranger dans sa maison, on l'en chasse; et pour en faire un père de famille très-estimable, il me suffit de lui donner une femme qui n'ait entendu parler ni de bel esprit, ni de philosophie, et qui se contente d'être estimée.

On dit que Baron et Dufresne, à force de s'être guindés sur le théâtre pour représenter des héros, portoient dans le monde, et parmi les grands qui daignoient les associer à leurs plaisirs, je ne sais quel air de dignité comique, qui les rendoit impertinens et ridicules. Nous sommes tous des Baron et des Dufresne. Après nous être frelatés, nous ne sommes ni ce que nous devons, ni ce que nous voulons être. Quel

plaisir , à l'exemple des anciens censeurs de Rome , de remettre tout en ordre , de chasser l'un du sénat , et d'ôter à l'autre son anneau ! Allons , grand sot , dirois - je à Varron , quittez cette pourpre , et renvoyez ces faisceaux qui vous précèdent. Tout ce cortège de grandeur ne sert qu'à faire mieux remarquer votre petitesse aux personnes qui se souviennent des talens comiques qui vous ont élevé à cette place sublime. Qui vous retient ? Ne voyez-vous pas que vous êtes hué , sifflé et baffoué ? Reprenez l'habit de Gilles , et chez Nicolet , allez exciter le rire des badauts qui vous ressemblent , et mériter leurs justes applaudissemens.

Quels bouleversemens nous verrions , si chacun étant mis par miracle à sa place , nous nous trouvions enfin plus rapprochés de nous-mêmes. Alors chacun pourroit en s'examinant.... Mais hélas ! mon cher Valère , je crains bien que cette révolution ne fût perdue. La tête tourneroit peut-être à ceux que j'aurois élevé , et les autres se borneroient à se plaindre des injustices de la fortune.

Mais laissons tout cela ; il me semble que je ne fais que verbiager , tandis que vous pourriez m'instruire par vos sages réflexions. Cependant , permettez-moi , mon cher Valère , d'ajouter que je crois entrevoir actuellement , combien vous aviez raison , quand vous m'avez dit que l'oracle d'Apollon

n'est plus fait pour nous. Quand ce dieu viendrait faire lui-même ce rôle de censeur que je me destinois, il verroit qu'après tous ces changemens, un chaos nouveau a succédé à l'ancien chaos. Il verroit que le monde doit continuer d'aller comme il alloit. Il jugeroit qu'au lieu de profiter de cette révolution subite et générale, pour examiner si on est digne de sa disgrâce ou de son élévation, chacun s'abandonneroit à une joie ou à une douleur immodérée.

Vous avez raison, me dit Valère, et rien n'en iroit mieux dans la société, quand un dieu auroit pris la peine de venir mettre chaque citoyen dans la place pour laquelle la nature l'a fait. Un mauvais gouvernement et la dépravation des mœurs rendroient cette révolution inutile. Dans une république bien constituée, où le législateur connoissant la fragilité de nos vertus et la force de nos passions, se seroit gardé d'imposer aux magistrats des devoirs au-dessus de notre capacité, et attacherait étroitement les citoyens au bien public par l'amour des lois, de la patrie, de la justice et de la gloire; je comprends que tant de sagesse et de vertu empêcheroient que notre amour-propre ne s'égarât. Nous rentrerions alors avec joie dans nous-mêmes, et avec tant de secours, nous ne nous perdriions point dans les routes obscures et tortueuses de notre cœur. Si dans une conversation, poursuivit Valère, on pouvoit

entrer dans tout le détail de la législation , vous verriez , dès qu'on la suppose excellente , qu'elle doit nécessairement faire germer les vertus dont je viens de vous parler. Dès que les lois sont faites pour me protéger contre les injustices des hommes et les caprices mêmes de la fortune , je dois jouir avec sécurité de mon repos. Mon ame débarrassée du trouble des passions , obéira par instinct à la loi qui se fait aimer. Si je suis incapable de pénétrer par mes lumières les mystères du cœur humain , je n'en aurai pas besoin , et j'aurai machinalement la sagesse que le législateur m'aura donnée. Je n'ai aucun talent , soit ; mais je suis homme ; j'ai deux bras , je servirai la patrie comme soldat ou comme laboureur ; et plein d'admiration pour le général qui nous fait vaincre , et pour le magistrat qui veille à l'abondance et à la sûreté publique , j'éveillerai , j'animerais dans tous les citoyens que la nature a favorisés de ses dons les plus précieux , cet amour de la gloire , qui est toujours accompagné de l'amour de la justice , quand les lois sont assez sages pour nous montrer la vérité , et empêcher que les passions ne nous égarent par des espérances illusoires. Avec ces secours , je puis rentrer aisément en moi-même ; je puis me connoître , parce que , aimant la justice , je ne suis point troublé par ces passions convulsives et mensongères qui se confondent et se déguisent sans cesse à mes yeux pour me mieux séduire.

Mais nous , mon cher Abbé , qu'un gouvernement barbare a poussé de vice en vice et de sottise en sottise , jusqu'à oublier que la nature est la mère commune de tous les hommes ; nous qui nous sommes avisés d'établir des dignités héréditaires , comme si le mérite l'étoit , de former un ordre de noblesse pour être à la tête de la société , sans prévoir que la fortune ne feroit souvent d'un grand seigneur qu'un valet méprisable ; nous qui avons rendu tout vénal , jusqu'aux magistratures même ; nous.... Je ne finirois point , si je voulois vous tracer le tableau grotesque de toutes nos absurdités. Mais il me semble que j'en ai assez dit pour vous faire juger qu'avec le peu de bon sens qui nous reste , nous ne pouvons aimer ni les lois , ni la patrie , ni la justice , ni la gloire. Pourquoi consulteroïs-je mes talens , mes goûts , mes inclinations pour juger de la classe dans laquelle je dois me ranger ? C'est à sa généalogie et à son coffre-fort qu'il faut demander des conseils. Dès que la raison ne gouverne pas la société , faites attention que l'intrigue doit gouverner les citoyens. De-là l'élévation de cent marouffles qui en produiront des millions. Pourquoi ? C'est que les passions exaltées nous transportent loin de nous ; et qu'enhardi par l'exemple , le dernier faquin se croira capable de gouverner la monarchie de Cyrus. Le torrent des mœurs publiques entraîne tous les ci-

avec de petites injustices qui l'accoutument aux plus criantes.

Mon cher Valère , dis - je alors , je vous rends mille grâces de la triste vérité que vous venez de me démontrer , et dont je ne faisois que me douter : puisque c'est une vérité de la plus grande importance pour les hommes , il est indispensable , il est nécessaire de la connoître ; et si je ne vous remercie pas avec joie , je vous remercie du moins avec reconnaissance. Mon parti est pris ; je n'espère plus rien de la raison générale , et je vais m'endurcir là - dessus. Plus notre folie a étendu son empire , plus il me semble qu'on doit prendre de précautions pour s'en préserver. Si c'étoit un tyran qui nous gourmandât avec orgueil et férocité , il seroit aisé de nous révolter et de secouer le joug. Mais il faut l'avouer , les préjugés de notre éducation nous ont préparé à recevoir sans répugnance les erreurs de notre siècle. Elles ne nous rebutent point , parce que nous les trouvons par-tout ; elles nous plaisent même en nous rendant plus commode et plus facile le commerce de nos pareils. Combien donc l'homme que la nature destinoit à penser ne doit-il pas trouver d'obstacles s'il veut franchir toutes les barrières qui le séparent de lui ? Comment évitera-t-il les pièges qui lui sont tendus ? Lui sera-t-il possible de traverser , si je puis parler ainsi , la foule des préjugés qui l'éloigne de lui-même ? Me sera-t-il permis de

m'examiner et de me connoître , tandis que ma raison , troublée et égarée , ne peut plus voir les objets tels qu'ils sont ? Je voudrois cependant , mon' cher Valère , que quelques sages pussent résister au torrent de l'erreur ; et en suivant le conseil d'Apolon , conserver les restes précieux de la morale. Comment s'y prendra-t-on ? Vous avez fait sans doute des réflexions là-dessus ; et si je ne craignois de vous importuner , je vous prierois de me les communiquer.

Volontiers , me répondit Valère , et il me semble qu'on sera toujours la dupe de soi-même et des autres , tant que , n'ayant pas repris son éducation sous œuvre , on ne substituera point les principes de la nature aux préjugés , dont les pédans ont gâté notre raison. Cette entreprise demande une certaine force d'esprit dont tous les hommes ne sont pas capables , mais qui cependant seroit beaucoup moins rare qu'elle ne le paroît , si les personnes à qui une étude constante ne coûte rien et plaît même , avoient porté dans la connoissance de leur cœur la même sagacité et la même persévérance avec lesquelles elles se sont livrées à des sciences moins utiles.

Veut-on se préparer utilement à la connoissance de soi-même ? Il faut commencer par connoître la nature de l'homme , et voir comment , composé de deux substances aussi différentes que l'esprit et la matière , il doit être exposé à des contradictions et

des combats perpétuels. Il faut connoître notre force , pour tirer de nous tout le parti dont nous sommes susceptibles. Il faut sur-tout connoître notre foiblesse et notre fragilité , pour déchirer le voile que l'orgueil et la présomption mettent sur nos yeux. Ne nous déguisons point le pouvoir des passions ; il suffit d'en connoître une pour les connoître toutes , parce que toutes ont la même marche , et par leurs sophismes font la même illusion à celui qu'elles gouvernent. On est bien avancé , lorsqu'après cette étude préliminaire , on cherchera à se faire des principes certains des devoirs de l'homme et du citoyen. A peine aura-t-on réussi dans cette étude , que tous les préjugés vulgaires et publics qui nous entourent et nous assiègent , nous paroîtront dignes du dernier mépris. Ainsi les erreurs accréditées dans la société où je vis , ne seront point pour moi une occasion de me méconnoître : au contraire , plus la vogue sera grande , plus je soupçonnerai qu'elle est insensée.

Il n'y a point d'homme d'esprit qui , s'étant ainsi purifié par ses études préliminaires , ne juge que le sage accompli des stoïciens ne s'est point encore trouvé et ne se trouvera jamais. Faisant alors un retour sur lui-même , il ne sera point assez sot pour penser qu'il est cer être jusqu'ici inutilement attendu. Puisque je suis homme , me dirai-je , je ne suis pas souverainement sage ; j'ai donc quelques défauts , quoique je ne les aper-

çoive pas encore. Mon amour-propre, fût-il le plus désordonné, en conviendra, parce qu'il consentira de voir qu'il seroit trop absurde de ne me laisser aucune trace de l'humanité.

Après avoir ainsi humilié mon amour-propre, il me semble qu'il sera moins délicat, et, comme on dit, moins tendre aux mouches. Ma raison le trouvera plus disposé à entendre raillerie, quand elle l'avertira de ses erreurs et l'invitera à se défier de lui-même, et à être assez avisé pour n'être pas dupe. Jamais, mon cher Abbé, je ne parviendrai à me connoître, si je ne m'accoutume à voir en moi deux hommes, l'homme des sens, et l'homme de l'âme, entre lesquels je me dois établir arbitre ou juge. Tout est perdu, si je les confonds, parce que notre ame est malheureusement condamnée à agir par nos sens, et que sans une attention exacte elle leur obéira. A chaque émotion, à chaque mouvement que j'éprouve, je dois me demander si c'est l'ouvrage de mes sens ou de ma raison. Je dois écouter, sans prendre la morgue d'un stoïcien, ce que mes sens me diront en leur faveur; je vous obéirai volontiers, dois-je leur dire, mais avant que de vous approuver, ma qualité de juge demande que j'écoute ma raison, votre adversaire. Je suis sûr que cette méthode, dont j'aurai en peu de temps contracté l'habitude, ralentira l'activité de mes passions, et servira par

conséquent ma raison à reprendre ses droits. Elle succombera encore souvent ; mais plus j'avancerai dans la connoissance de moi-même , plus les chûtes seront rares , et je me relèverai aisément , sur-tout si j'ai eu grand soin , comme je viens de vous le dire , d'éclairer ma raison par des études préliminaires , et de lui fournir des armes propres à sa défense.

Ce n'est pas tout , et quelque attention que j'aie mis à m'instruire de mes devoirs , je ne dois pas me flatter de les tous connoître. J'aurai secoué cette foule de préjugés qui entraîne la multitude , incapable de réfléchir , mais dans combien d'occasions ne serai-je pas encore exposé aux suites dangereuses de cette ignorance , que la faiblesse de mon entendement ne peut entièrement dissiper ; je dois donc m'accoutumer à une extrême circonspection , et m'examiner avec d'autant plus de soin , que nous sommes pour nous-mêmes nos premiers flatteurs. Mon amour-propre , toujours éveillé , est toujours prêt à m'applaudir , tandis que nos passions ingénieuses et habiles à se déguiser , ne permettront pas souvent à ma raison de les reconnoître ; cette raison éblouie et trompée , applaudira à ma vertu dans le moment que , comme un sot , je me livrerai à un vice.

Je voudrais me servir contre moi-même de la malignité avec laquelle nous interprétons la conduite de notre prochain. Soyons

alors très-malins, très-méchans, et nous ne le serons jamais assez, car rien n'est si rare que de ne se pas méprendre sur les sentimens qui nous font agir. L'avare et fastueux Hermidas croit avoir une vertu, parce qu'il a deux vices. Qu'il est difficile, dit-il, de saisir ce juste milieu qui nous tient également éloignés de tout excès. La générosité a ses bornes, qu'on est toujours prêt à passer; et pour ne point en tarir la source par de folles prodigalités, on a toutes les peines du monde à s'en tenir à une sage économie. C'est ainsi que Hermidas explique les reproches que lui font tour à tour son faste et son avarice. Toujours tiraillé par ces deux passions qui se combattent, il croit, parce qu'il leur obéit successivement et en se défendant, qu'il est parvenu à se faire une noble et louable économie. Flore est fausse, et veut tromper pour le plaisir seul de tromper; mais elle plaisante avec son amant de la duperie de son mari, et elle se croit sincère. Un moment après elle calomnier son amant, pour prouver aux sots qu'elle ne l'aime pas, et elle se croit prudente. Flore, je vous pardonne un amant, je vous en pardonnerois deux; mais je ne vous pardonne point vos deux vertus. Cléon admire son courage, en disant des vérités qui lui échappent par indiscretion; et son frère, qui se croit le plus juste des hommes, ne s'aperçoit pas qu'il n'approuve que ses flatteurs, et ne blâme que ses censeurs.

Rien n'est plus commun que ces méprises, et quand elles ne roulent que sur des objets peu importans, j'en rirois quelquefois de bon cœur, si je ne craignois qu'on me reprochât de voir un fêtu dans l'œil de mon voisin, et de ne pas voir un poutre dans le mien. Soyons bien persuadés, mon cher Abbé, que dans le fond de toutes les vertus humaines, il y a une lie, il y a un sédiment propre à les troubler ou les ternir. Avant que de juger avantageusement de moi, je dois rechercher avec soin si la vertu dont je me flatte ne tient par aucun fil aux deux vices entre lesquels elle est placée. Je tâcherai de découvrir si elle n'est point entée sur quelque vice. Les erreurs, les méprises de mes pareils doivent me rendre timide et circonspect. Combien de gens ne mériteroient aucune louange, si leur avarice ou leur ambition ne leur donnoit quelques qualités estimables.

Les personnes négligentes à s'étudier et à se connoître, ignoreront perpétuellement le vice ou le ridicule auquel elles sont le plus portées, et seront toujours incapables de se corriger. Je dois épier quels sont mes goûts dominans ; mais puisque je sais que mon amour-propre jette un voile sur mes défauts, je chercherai un ami qui ait le courage de me les montrer. Ne pas le remercier de ses conseils, c'est l'inviter à se taire. Mon amour-propre est plus à son aise dans mon cabinet et au milieu de mes

livres. Suis-je froid au récit de quelques vertus éclatantes que peint l'histoire ? Je dois mal augurer de moi. Je dois me dire que la nature me destine aux devoirs obscurs de la vie privée ; et que n'étant pas fait pour vaincre de grands obstacles , je serai coupable de présomption et de témérité , quand je ne les regarderai pas comme autant d'écueils. En lisant les vies de Plutarque dans cet esprit , on en tirera une grande instruction. Par exemple , de ce qu'Alexandre et Pyrrhus m'intéressoient plus que Lycurgue et Solon ; Thémistocle , Lysander et César plus qu'Aristide , Cimon et Fabricius , j'en concluerai que j'ai un penchant à préférer les talens à la vertu , et l'ambition à la justice.

Les sots ne cherchent que le plaisir et la dissipation dans le monde ; les gens d'esprit , s'ils le veulent , ils apprendront à se connoître. Je voudrois qu'on étudiât l'impression que font sur nous les personnes avec lesquelles nous nous trouvons. Tel grand seigneur est honnête et poli avec un homme de ma sorte , il ne paroît que son égal ; est-il en droit d'en conclure qu'il n'est ni haut , ni vain , ni fier ? Non , car je ne lui dispute rien ; et me rangeant volontiers et sans humilité à ma place , je mets sa vanité à son aise ; mais je l'attends avec son égal ou son supérieur ; il voudra être le supérieur de l'un et l'égal de l'autre. Je lui conseillerai , s'il veut commencer à se

connoître , de convenir qu'il est vain et très-vain , malgré la modestie qu'il me montre , et de travailler en conséquence à se corriger. Tous les hommes sont égaux , dit Flavius , et en vertu de ce principe très-vrai , il est de la dernière familiarité avec les grands. Flavius s'applaudit ; mais s'applaudiroit-il s'il daignoit s'apercevoir qu'il fait l'homme important avec ses égaux , qu'il est impertinent avec ses inférieurs et dur avec ses valets ? Ne devrait-il pas , au contraire , se dire qu'il a le cœur et l'esprit gâtés , et recourir aux remèdes , si la morale en a dont il puisse profiter ? Corvéus a une fortune immense qu'il juge trop petite pour son mérite , et croit que Clarus , homme modeste et distingué par les plus grands talens , doit être content d'un revenu de mille écus. Corvéus , je ne vous conseille pas de vous examiner et de vous étudier ; croyez-moi , jouissez de votre sottise ; ce n'est pas la peine d'apprendre qu'on est incorrigible.

Mais , passons , mon cher Abbé , aux personnes qui peuvent profiter de mes conseils , c'est-à-dire , que la fortune a placées dans cette heureuse médiocrité que désiroit le sage. Si le commerce des grands me flatte ; si je me paroïs à moi-même plus estimable , parce que j'éprouve quelques bontés de leur part ; si je m'en vante devant mes pareils pour me rendre plus considérable à leurs yeux , je dois voir que je suis

un fat ; si je ne le vois pas , ma sottise va me rendre souverainement ridicule. J'en ai sous les yeux un exemple frappant. Je connois un petit personnage , aussi bourgeois qu'on puisse l'être , et qui paroissoit comme un autre quand il vivoit au Marais ; borné à son cercle roturier , il étoit en vérité assez raisonnable. Cependant on découvroit déjà quelquefois de petits symptômes de la maladie affreuse dont il est affligé. Paroissoit-il dans les sociétés un président ? mon bourgeois se sentoit un attrait particulier pour lui ; il regardoit cette aventure comme une bonne fortune : tous ses amis en étoient instruits , et il avoit cent tournures , toutes plus ingénieuses les unes que les autres , pour vous apprendre qu'il avoit l'honneur de connoître M. le président un tel.

Si mon homme avoit été capable de démêler ses sentimens et d'en connoître le principe et les suites , il auroit connu qu'étant si fier pour s'être trouvé face à face avec un président ou un conseiller d'état , c'en étoit fait de son bon sens , s'il avoit le malheur d'approcher un homme de la cour , un duc , un cardinal , un maréchal , et qu'il alloit droit aux petites maisons , si jamais dans la même chambre il respiroit le même air avec un prince. Ce qu'il auroit dû prévoir est arrivé. Ayant transporté ses pénates du Marais dans le faubourg Saint-Germain , sans avoir armé sa raison contre sa puérile vanité , le hasard lui a ouvert

quelques maisons de gens de qualité ; adieu les sociétés bourgeoises du Marais , et voilà mon sot qui se croit déjà supérieur à la robe la plus distinguée , parce qu'il est souffert chez des personnes d'un ordre supérieur. Vous devinez à combien de vices cette petite ame doit être ouverte ; on en seroit véritablement affligé , si ces vices dans un bourgeois n'avoient contracté un ridicule qui fait rire. Il est dur de dire toujours : M. le duc , M. le comte , M. le maréchal , et d'être appelé simplement M. Ostrarius. On essaye donc de se faire annoncer M. le comte ; mais cette entreprise ne réussit pas , et la ruine subite de son comté à peine éclos ne le corrige point de sa folie. Il copie à merveille les airs , les manières et le ton des gens de qualité. Que de peine il faut se donner pour être impertinent ! Il a sur la noblesse l'opinion ridicule des grands seigneurs , qui croient que , pour être gentilhomme , il faut tirer son origine de quelque grand fief ; il trouve que Tuétus , dont la maison est ancienne et décorée depuis deux siècles des dignités différentes que les courtisans désirent , n'est gentilhomme que pour ceux qui veulent bien y consentir.

La nature nous a donné une imagination aussi docile aux passions que rebelle contre la raison ; elle nous domine en grossissant à nos yeux nos plaisirs ou nos peines ; notre aveugle amour pour nous-mêmes lui obéit sans résistance , et notre raison se tait et

se laisse entraîner. Si cette imagination est enflammée par une seule passion , ou conduite par plusieurs passions très-actives , elle donnera des espérances ou des craintes excessives ; elle fera des Alexandre , des Charles XII , et des poltrons , dans leur espèce aussi extraordinaires , que ces héros dans la leur : les uns et les autres sont fous , et jamais ils ne seront à portée de se connaître.

Chez les hommes plus heureusement nés , l'imagination n'est point une ivresse , et semble nous être donnée pour étendre les facultés de notre ame , adoucir nos maux et rendre nos plaisirs plus piquans. Cette imagination modérée ne subjugué point la raison ; mais elle s'en sépare quelquefois ; de-là vient ce que nous appelons châteaux en Espagne , folie passagère , dont les personnes les plus sensées ne sont point exemptes , et que nous nous permettons malgré nous pour jouir des biens dont nous sommes privés , et que nous avons la foiblesse de désirer. Par exemple , je suis content de mon état , et je n'irois pas au bout de cette allée pour y trouver la fortune. Cependant je ne laisse pas quelquefois de m'arranger une petite campagne , je m'y plante un jardin , j'ai des fruits , des fleurs , des légumes ; j'y rassemble deux ou trois amis pleins de leur Platon , de Cicéron , d'Horace , etc. , je jouis de ce que je n'ai pas , et quand ma raison assoupie se réveille , je

ris avec elle de ma folie. Vous riez, mon cher Abbé, mais je gage que, tout aussi fou que moi, vous formez, vous arrangez quelquefois des républiques, et vous ne sortez de ces rêveries qui vous consolent de ce que vous voyez, que quand la raison vous dit enfin que les hommes sont trop dépravés pour qu'il puisse y avoir une sage politique.

Mais revenons. Je dis que nos châteaux en Espagne sont très-propres à nous faire connoître nos inclinations les plus secrètes. Pourquoi? c'est que dans cette absence de la raison, nos passions se montrent à nous avec une extrême liberté; elles paroissent telles qu'elles sont, parce que, ne craignant point des regards étrangers, elles ne sont point obligées à se déguiser; déguisement dont mon amour-propre peut profiter pour éblouir ma raison et la tromper. Je connois donc mes ennemis, et ma raison en profitera pour les attaquer, les vaincre et les asservir. Au lieu du petit hermitage que je me bâtis, si je rêvois palais, châteaux, équipages somptueux, valets de toutes les couleurs, ceci devient sérieux, me dirois-je, et je prendrois des mesures contre mon avidité et mon ambition; de même, mon cher Abbé, si, ne vous supposant pas dans vos rêveries, le simple citoyen d'une république où vous établissez la plus parfaite égalité, vous vous faisiez monarque, prince, premier ministre, je vous avertirois que ces

châteaux en Espagne , ou plutôt les passions qui les construisent , peuvent vous mener très-loin. Je m'attendrois à vous voir marcher sur les traces de Criton , devenir un intrigant , et vous servir de toutes sortes de moyens pour vous élever aux honneurs et devenir malheureux.

Voilà , mon cher Abbé , continua Valère , les idées dont je m'occupois , quand vous m'avez trouvé avec mon Juvenal. Pour se connoître , il est question de forcer notre amour-propre à ne nous pas tromper. Pour le rendre moins farouche et moins impérieux , il faut saisir ce protégé dans tous ses déguisemens , et suivre les conseils que Cyrène donne à Aristée , c'est-à-dire , employer à-la-fois le courage , la force et la ruse. Ce protégé ne paroîtra point sous la forme d'un lion , d'un tigré , d'un dragon , d'une flamme dévorante ou d'un torrent impétueux. Notre amour-propre pour séduire notre raison , se montrera avec les attributs trompeurs de la justice , de la bienfaisance , de la générosité et de la prudence. Nous n'aurons pas la force de nous défier de ses ruses ; en riant de notre confiance , et ne nous parlant que de vertu , il nous conduira à tous les vices , ou du moins nous rendra esclaves de celui auquel nous sommes les plus enclins.

Mais , pour ne faire à mes réflexions que l'honneur qu'elles méritent , je crains bien , je vous l'avoue , que malgré toutes les précautions dont je viens de vous entretenir ,

notre amour-propre ne nous déguise encore souvent nos vices. Mais du moins nous n'aurons rien à nous reprocher, et nous connoîtrons les principaux ennemis que nous portons dans notre cœur. Nous saurons à qui nous devons adresser nos coups, et c'est déjà beaucoup. Si dans ces sortes de combats que nous aurons le courage de livrer, nous sommes d'abord vaincus, il est certain que ne nous laissant point abattre par quelques mauvais succès, nos défaites nous apprendront enfin à vaincre ; une première victoire nous rendra la seconde plus facile. Après avoir appris à nous connoître nous-mêmes, nous pourrions triompher de tous les vices, de toutes les foiblesses qui nous tyrannisent si nous avions la constance de ne nous pas lasser de cette guerre continuelle. Nous pourrions même donner au monde le spectacle d'un sage, que les stoïciens, malgré la sévérité de leur doctrine, seroient obligés d'estimer.

J'en doute, dis-je alors à Valère, vous connoissez la doctrine sauvage des stoïciens, crime atroce, faute légère, tout est égal pour eux, et ils prendroient la liberté de condamner sévèrement votre sage. Quoi qu'il en soit, ajoutai-je, j'aurois bien de la peine à me livrer à la douce espérance que vous me présentez. Permettez-moi de vous le dire, il y a bien loin de cette connoissance de soi-même, dont vous venez de m'apprendre la route, la méthode et les secrets, à

cette perfection dont vous me flattez , pour me donner sans doute le courage d'y aspirer. .

Cette connoissance fût-elle parfaite , ce qui est impossible , ou du moins extrêmement rare , puisque nous n'avons vu encore qu'un Socrate , il me semble qu'elle ne suffiroit point pour nous rendre irréprochables. La nature nous a condamnés , je crois , à ne jamais nous dépouiller entièrement des foiblesses qui sont une suite nécessaire de l'union de notre ame avec notre corps , et d'une ame qui ne pense que d'après les idées que lui fournissent nos sens. N'est-il pas prouvé que notre raison , incapable d'une attention continuelle sur le même objet , s'assoupit malgré elle , ou n'a plus que des pensées confuses ? Nous savons tous par expérience qu'un léger dérangement dans un de nos viscères , suffit pour nous jeter dans une langueur qui nous empêche de penser. Qui ne sait pas qu'un mouvement trop vif dans notre sang , altère , ou plutôt comprime et dérange les organes de notre cerveau , et que notre ame , qui erre alors à l'aventure , tombe dans un vrai délire ? Notre raison ne peut rien contre ces accidens ; mais qui me répondra qu'elle n'est pas également impuissante dans cet état d'anéantissement ou de frénésie que les passions occasionnent quelquefois ? Pour justifier leur folie , Cliton et Délie disent : cela est plus fort que moi. Ils ont tort ; ni l'un ni l'autre n'est fait pour

éprouver le trouble des grandes passions. Mais ne pourroit-il pas arriver qu'un homme raisonnable, qui ne voudroit pas succomber, qui n'aimeroit point ses foiblesses, comme Cliton et Délie aiment les leurs, se trouvât tellement embarrassé de ses passions, qu'il ne pût leur résister ?

Mais, mon cher Valère, continuai-je, laissons ces propos ; et puisque vous m'avez appris à me connoître moi-même, permettez-moi de vous consulter sur quelques idées que vos réflexions m'ont fait naître. Il ne suffit pas d'apprendre à se connoître ; il faut savoir quel avantage on peut retirer de cette connoissance ; pour parvenir au degré de perfection dont chacun de nous est diversement susceptible. Il me semble que notre raison a besoin d'une étude particulière, pour ne point tenter d'entreprise impossible et par conséquent inutile : il me semble que j'ai besoin de beaucoup d'art dans la guerre que je prépare contre mes passions : dès qu'elles s'apercevront que je veux les attaquer, elles me feront une guerre de chicane, et si je ne me conduis pas avec autant d'habileté qu'elles, je tomberai nécessairement dans quelque embuscade, et je serai défait à plate couture.

Je vais vous faire mieux entendre ma pensée. N'est-il pas vrai que je dois commencer par me proposer une fin raisonnable si je veux réussir ; c'est à-dire, ne point aspirer à une sagesse qui ne peut appartenir qu'à

un ange ? Pour étouffer en moi le principe de toute foiblesse et de toute imperfection , il faudroit m'ôter mes sens , et priver mon ame du sentiment qui la porte invinciblement à s'aimer et par conséquent à chercher le plaisir. La nature a trop bien travaillé à unir mon ame et mon corps , pour que je puisse espérer raisonnablement de les séparer ; mais quand je réussirois à réaliser cette chimère des stoïciens , quel en seroit le fruit ? Je tomberoïs , comme le dit Archytas , dans une stupeur aussi funeste à la nature humaine que les mouvemens les plus impétueux des passions , et pour éviter le vice , je me rendrois incapable de la vertu. Je n'existerois plus en quelque sorte , parce que sans plaisir et sans douleur , je deviendrois incapable de toute action.

La vertu , dit un célèbre Pithagoricien , ne consiste pas à étouffer en nous les passions , en nous rendant insensibles , mais à les unir et à les lier ensemble par une sage et savante disposition. De même , ajoute Théagis , que la santé du corps résulte du mélange modéré du chaud et du froid , et de l'action réciproque des fluides et des solides ; la sagesse de l'ame se forme de l'accord qui règne entre la raison et les passions. Vous ne ferez point , dit-il encore , une musique agréable en supprimant les sons graves ou aigus , mais en les mêlant et en les tempérant les uns par les autres ; et c'est ainsi que des passions mêlées et subordonnées

nées les unes aux autres, le vice disparoit et la vertu se montre dans tout son éclat.

Si cette doctrine, comme je n'en doute point, est la vraie philosophie des hommes, vous conviendrez que la nature, en faisant des êtres aussi bizarres que nous le sommes, nous a condamnés à une éternelle imperfection. Je ne suis pas surpris que Salomon ait dit que l'homme le plus sage pêche sept fois par jour. Comment en seroit-il autrement, puisque notre ame, pour sortir de son profond sommeil, a besoin que nos sens la réveillent ? Immobile et sans action, il faut que le plaisir ou la douleur la mette en mouvement; notre raison arrive ordinairement trop tard, et presque toujours sans succès, parce qu'elle est d'avance corrompue par l'approche du plaisir, ou effrayée par la crainte de la douleur. Jamais notre raison n'est donc assez calme ni assez dégagée de l'impression des sens, pour n'être pas obscurcie et troublée par quelque intérêt qui lui est étranger. Pourquoi ? C'est, vous répondra l'écrivain qui a le plus observé et le mieux connu les hommes, qu'il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

Puisque nous ne pouvons être sans passions, et qu'elles nous communiquent le mouvement dont nous avons besoin, approuvons-en donc l'usage ; mais apprenons à les

régler pour n'en être pas les esclaves. N'aspérons point follement à les étouffer : car en nous proposant une fin chimérique, nous ne pourrions employer que des moyens insensés pour y parvenir, et dès-lors, notre raison, affligée et rebutée, s'accoutumeroit au triomphe de nos passions, et n'oseroit plus les combattre. Quel conseil me donnera donc la connoissance que j'aurai acquise de moi-même, et fortifiée par l'étude de mes pareils ? Ce sera, si je ne me trompe, de me servir des passions mêmes contre les passions, de les armer les unes contre les autres, pour les affoiblir, et m'en rendre ainsi plus aisément le maître. Sans cet art, sans cette politique, qui m'apprendra à rompre l'alliance des passions et diviser leurs intérêts, je n'obtiendrai aucun avantage sur elles. Tandis que l'une me sollicite par l'amour du plaisir, et s'empare toute entière de moi, en me promettant un bonheur parfait, à quoi me serviroit une raison à moitié troublée, et prête à m'abandonner ? Elle rassemblera, j'y consens, les restes épars de sa morale ; elle me dira avec le plus d'emphase qu'il lui sera possible, qu'il n'y a de mal que dans le vice et de bien que dans la vertu ; elle me dira que l'homme se dégrade en obéissant à sa passion, parce qu'il soumet à un instinct physique et grossier la partie la plus noble de lui-même, et destinée par la providence à nous gouverner. Mais avec tous ces beaux discours, qui sont

très-vrais, il me semble, et j'en ai l'expérience, que je n'obtiendrai rien de mes passions rebelles et séditieuses; je ressemblerois à un orateur qui, ignorant assez son art pour être persuadé qu'il suffit de parler à l'esprit, négligeroit de remuer le cœur. J'écouterois ma raison avec la même froideur que je lis la morale d'Aristote. Il m'apprend à connoître le cœur humain; je suis instruit; je puis raisonner sagement du bien et du mal; mais pour devenir meilleur, j'ai besoin de Platon qui parle à mon cœur, qui m'intéresse en faveur de la vertu, et me fait concevoir un juste mépris pour le vice.

Ma raison commencera à se faire entendre; elle pourra combattre avec succès la passion qui m'attaque, lorsque, s'armant des forces de ma vanité ou de mon orgueil, elle m'avertira de craindre d'être dupe et de m'épargner un repentir humiliant. Voulez-vous, me dira t-elle, vous dont l'esprit est éclairé, ressembler à cette multitude ignorante pour qui l'instant présent est tout; qui court après des fantômes qui lui échappent, ou ne laissent entre les bras qui les embrassent que la honte et le repentir? Ce n'est point par humeur, ajoutera t-elle quelquefois, que je vous invite à fuir le plaisir qui se présente à vous; mais examinez si le retour n'en est pas plus amer que la jouissance n'en est douce. Obéissez au penchant que vous a donné la nature; mais craignez d'abuser des faveurs qu'elle vous a prod-

guées. Vous êtes entouré de plaisirs; mais au lieu de les prendre au hasard, vous devez les choisir. Songez que le bonheur d'aujourd'hui ne doit point nuire, si vous êtes délicat et homme d'esprit, au bonheur de demain, et de l'année prochaine. N'ayez pas la sottise d'imiter Gnaton, qui, trompé par la mode et son imagination, est à quarante ans blâsé sur tous les plaisirs. A charge à lui-même, après avoir abusé de toutes les voluptés, il auroit besoin qu'on en imaginât de nouvelles, et que la nature lui créât un sixième et ensuite un septième sens pour le retirer de cette stupidité où des passions trop tôt satisfaites, et jamais combattues l'ont fait tomber.

Vous voyez que notre vanité et notre orgueil, si propres à nous rendre ridicules et méprisables, se dénaturent pour ainsi dire, quand notre raison s'y associe. Ces passions, en nous préservant d'un vice agréable, prennent une teinture de prudence et d'amour de la gloire. Ce n'est pas sans motif que la nature a placé dans chacun de nous un fond de paresse que notre raison doit souvent appeler à son secours, pour opposer une digue au torrent des passions. Cette paresse qui veut se satisfaire, mais se satisfaire par le repos et l'inaction, aura cent raisons pour nous convaincre que nous achetons trop cher le plaisir ou le bonheur que nous promettent les passions qui la contrarient. Son éloquence, quoique molle et

douce, prêtera une force considérable à la raison. Que Fagus se seroit épargné de regrets, de peines, de repentirs, s'il eût opposé sa paresse à son ambition ! culbuté, déchu de toutes ses grandeurs, il se dit aujourd'hui qu'il est impossible de faire le bien ; il n'a pas tort ; mais que ne se le disoit-il plutôt ? Si sa raison, pour dissiper son ivresse, l'avoit d'abord flatté en louant son amour du bien public, et le courage qui le portoit à se mettre à la tête d'une république en décadence, pour la rasseoir sur des fondemens solides ; et qu'elle l'eût ensuite supplié d'expliquer par quels admirables secrets, par quelles ressources ingénieuses et profondes il vouloit venir à bout de son entreprise, c'est alors que sa raison auroit pu le dégoûter de son ambition avec le secours de sa paresse. Hélas ! mon cher ami, lui auroit dit cette paresse, si ce n'est que cela que vous méditez, ce n'est pas la peine de troubler notre repos et de nous tracasser. Quelque peu intelligente que soit la paresse, lorsqu'il ne s'agit pas de ses intérêts, elle ne manque point d'esprit quand elle est offensée. Elle auroit trouvé cent bons argumens pour prouver à Fagus l'ineptie de sa politique, et qu'il est insensé de s'exposer aux inquiétudes, aux périls, aux disgrâces des grands emplois, pour n'exécuter avec emphase que de petits projets, dont le succès, ménagé avec beaucoup de peine, ne produit aucun bien ni aucun changement réel.

La crainte est encore une excellente alliée dont notre raison peut et doit se servir avantageusement ; elle est très-propre à nous rendre disciplinables , parce qu'elle émousse l'amour-propre qui nous ramène continuellement à nous-mêmes. M'apprenant à ne m'aimer que de la manière qui m'est la plus utile , toutes mes passions sont obligées de dissimuler et de se cacher en partie. Cette feinte imite la prudence , la générosité , et je me trouve lié à mes pareils par ces mêmes passions qui ne s'occupent que de mes intérêts personnels. Quel labyrinthe obscur que le cœur humain , mon cher Valère ! ce ne seroit jamais fait , si après vous avoir parlé des trois passions dont la morale peut faire le plus grand usage , je voulois entrer dans le détail de tous les secours que notre raison peut tirer de la colère , de la jalousie , de l'envie , de l'amour , de la haine , de l'ambition même et de l'avarice , pour résister aux passions et les empêcher de nous gouverner de la manière la plus despotique.

Ce n'est que par la connoissance la plus approfondie du cœur humain , que notre raison peut parvenir à se servir de ces espèces de Croates et de Pandoures pour gagner quelques batailles et prendre l'autorité qui lui convient. Mais vous voyez en même temps , mon cher Valère , à combien de dangers nous restons exposés. Malgré l'attention avec laquelle nous voulons veiller sur nous-mêmes , nous aurons malgré nous mille distrac-

tions : *nullæ res humanæ assiduam muneris functionem ferre possunt* ; et les passions , dont quelqu'une est toujours en action , profiteront de cet assoupissement pour étendre leur autorité. D'ailleurs , ne me méprendrai-je jamais dans le choix de la passion que je dois appeler à mon secours ? Mise une fois en mouvement , ne m'emportera-t-elle pas malgré moi plus loin que je ne voulois ? N'abusera-t-elle jamais du service qu'elle m'aura rendu ?

On n'est pas homme impunément , et nous avons besoin de quelques imperfections , pour nous débarrasser de plusieurs grands vices. Je ne crois donc pas m'écarter des règles de la plus exacte morale , en disant , que nous devons d'abord nous garder de faire le projet insensé d'être souverainement sages. S'est-on étudié ? On ne tardera pas à se dire qu'on porte en soi , comme le vertueux Nicole , la semence de tous les vices , et qu'on n'est destiné à n'être que médiocrement vertueux.

*Suus unicuique circumscriptus est locus ;
Quem præterire sine periculo non licet.*

C'est le sentiment du second de nos fabulistes ; il m'avertit ailleurs de ne pas imiter , je ne sais quel jouaillier mal-adroit qui , à force de travailler une pierre précieuse pour en ôter une petite tache , la perdit entièrement.

Periculosum est vitia quædam tollere.

J'ajouterai avec Despréaux :

En ce monde il n'est point de parfaite sagesse;
Tous les hommes sont fous, et malgré tous leurs
soins,

Ne diffèrent entr'eux que du plus ou du moins.

N'en soyons pas surpris, puisque c'est bien plus par le secours des passions que par celui de la morale que nous pouvons empêcher notre raison de tomber et de croupir dans la servitude misérable dont elle est sans cesse menacée. Tenons notre ame dans l'équilibre le plus parfait qu'il nous sera possible. Je sais bien que malgré tous mes efforts, la balance penchera toujours un peu de quelque côté; mais ne tombant dans aucun de ces vices extrêmes qui nous subjuguent, ma raison pourra encore se faire entendre, et profiter de ses défaites mêmes pour étendre de jour en jour son autorité.

Heureux les hommes, mon cher Valère, qui sont nés sous un de ces gouvernemens, dont toutes les lois de concert appeloient les citoyens à la vertu! Dans les beaux temps de Sparte et de Rome, les Spartiates et les Romains n'avoient pas besoin de prendre la peine de s'étudier et de se connoître; ils n'avoient qu'à s'abandonner au génie de leur république, pour être sans effort ce que nous ne serons jamais aujourd'hui, malgré l'attention la plus vigilante et la plus exacte à nous observer. Il leur étoit inutile de connoître l'art de réprimer les passions en les opposant les unes aux autres, et de les diri-

ger au but que doit se proposer la raison. La loi s'étoit chargée de cet emploi : sa sagesse écartoit les tentations propres à donner à une passion trop d'empire sur les autres, et toutes obéissant ainsi à l'amour de la liberté, de la patrie, de la justice et du bien public, en prenoient le caractère, et ne servoient qu'à donner plus de force et d'activité à ces vertus.

Nous Européens, nous obéissons, au contraire, à des gouvernemens, l'ouvrage des circonstances, des événemens et du hasard. Comment aurions-nous réprimé des passions dont nous n'avons jamais connu les dangers? Elles nous ont donc opprimés : l'intérêt public a été sacrifié à l'intérêt particulier. On a vendu sa liberté à vil prix, et dès-lors il n'y a plus eu de patrie pour nous. On a donné à ceux qui doivent nous gouverner, et s'immoler à notre service, on leur a donné, mon cher Valère, un pouvoir qui devoit les corrompre, parce qu'il étoit impossible qu'ils n'en abusassent pas pour satisfaire des passions qui n'avoient aucun frein; et la justice n'a plus habité parmi nous. La corruption des grands, comme un torrent impétueux, s'est répandue sur la nation entière qu'elle a submergée; et tout a été dévasté; en éprouvant le ravage des passions, on n'a point ouvert les yeux. Notre politique, au contraire, a espéré de les régler ou de les purifier, en leur donnant sans cesse un nouveau degré de force. De-là

cette cupidité sans bornes qui abrutit également les pauvres et les riches. De-là cette ambition vile qui peut se placer dans le cœur du dernier des polissons, et que l'intrigue conduira bientôt au faite des grandeurs, pour achever de nous tourner la tête.

Croirez-vous, mon cher Valère, qu'il soit aisé, qu'il soit possible dans une pareille société d'aspirer à la vraie sagesse ? Quelques personnes que la nature a traitées plus favorablement, et dans qui une fortune médiocre n'a point altéré et corrompu les dons de la nature, pourront peut-être s'initier aux secrets de la philosophie ; mais je crains qu'on ne s'aperçoive qu'ils ont respiré un air contagieux ; ils ne seront pas malades, mais ils seront infirmes et sans vigueur. Il ne suffit pas à l'homme de bien de connoître les vices auxquels il est le plus enclin, et de les combattre ; il doit se prémunir contre les vices de ses compatriotes, et résister à la séduction de l'exemple. Plus un désordre est général et accrédité, plus il me paroît difficile de ne pas succomber. Notre raison, comme nos yeux, se familiarise avec les objets qui nous entourent continuellement ; et quel avantage n'en peuvent pas tirer nos passions pour nous subjuguier ? C'est en vain que la raison appelleroit alors à son secours les trois passions dont je viens de vous parler. Dans un délire général, je ne craindrois point de me faire mépriser en y participant. Bien loin de là, j'imiterois peut-

être Jucundus, qui met sa gloire à outrer le vice à la mode, et qui est loué par ceux qui vont l'imiter. Ma paresse me préservera peut-être de cet excès de Jucundus; mais elle me conseillera de marcher à la suite des autres.

J'en reviens, mon cher Valère, à l'art avec lequel il faut profiter de la connoissance qu'on a acquise de soi-même, pour se corriger de ses vices. Les personnes qui sont gouvernées par plusieurs passions d'une égale force, paroissent d'abord avoir un grand avantage sur les autres; cet équilibre que je demande, ne leur donnera, ce semble, aucune peine à conserver; la sagesse, en quelque sorte, ne leur coûtera rien; et j'ai souvent envié leur sort. En faisant des réflexions plus profondes, je me suis détrompé. Faites-y attention, et vous verrez que ces hommes qui sont par la nature, ce qu'il faut devenir par le secours de la philosophie, ont plusieurs petits vices, et n'ont en effet aucune vertu. Les passions ne laissent dans leur cœur ni dans leur esprit aucune trace profonde; ils sont incapables de se connoître; leur foible raison, parce qu'ils sont sans caractère, ne démêlera rien de fixe et de certain dans ce cœur qui obéira successivement à tous les objets qui le frapperont. Cet homme croira n'avoir rien à se reprocher, et tandis qu'il devrait tâcher de se donner un vice bien décidé dont il pourroit peut-être se corriger, il

s'applaudit, si je puis parler ainsi; de son néant, et sera éternellement et tour-à-tour le jouet de toutes les passions basses, frivoles et ridicules qui se présenteront à lui; c'est au bonheur des événemens et des circonstances qu'il devra de n'être pas entraîné dans les fautes et les erreurs les plus considérables.

Vous avez raison, me dit alors Valère; on ne peut donner aucun conseil utile à ces automates; leur sort me fait pitié, mais je redoute une passion dominante. On nous l'a dit :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Je ne vois pas trop ce que vous pouvez attendre de toutes ces petites passions, que vous voulez armer contre celle qui les domine; tout ce que vous venez de me dire, me prouve qu'il ne suffit pas de se connoître pour se corriger, et que j'ai eu tort de vous promettre un sage, digne des éloges des stoïciens. Mais voyons, je vous prie, quel plan de conduite vous prescrivez contre la passion dominante qui, jusqu'à présent, n'a jamais été vaincue, et qui, au contraire, fait sans cesse de nouveaux progrès.

Mon cher Valère, répliquai-je, il est vrai qu'une passion dominante est une terrible ennemie; mais je suis persuadé que plusieurs philosophes, à l'exemple de Socrate, sont parvenus à établir l'empire de la raison sur leurs passions, et j'en connois qui y

travaillent avec succès. Si je laisse à ma passion dominante un libre cours, je dois m'attendre à en être opprimé de la manière la plus rigoureuse. Mais si ma négligence a des suites funestes, quelle ne sera pas la servitude de la part des hommes, qui bien loin de se défier de leur passion dominante, travaillent, au contraire, à lui donner plus d'audace et de force ? Leur raison, pour ainsi dire, trompée par les plaisirs que leur donne ou leur promet cette passion, se sert de ses forces pour écraser les passions qui pourroient la combattre. Voyez tous les Grinits dont le monde est rempli. Pourquoi sont-ils ensevelis dans la passion qui les domine ? C'est qu'ils n'ont jamais voulu, quand il en étoit encore temps, se servir de plusieurs petites passions subalternes, qui les chatouilloient, pour combattre une passion qu'ils aimoient, et dont ils attendoient tout leur bonheur.

Ce n'est point en livrant des combats, mais en me tenant sur la défensive, que je puis me promettre des succès. J'ai affaire à un Annibal, et au lieu d'être un Varron, je dois imiter Fabius. Si je veux remporter une victoire trop éclatante, elle ne servira qu'à rendre plus active la passion dont je veux me débarrasser. C'est la mal-adresse d'Ariston qui me fait naître ces réflexions. Il ramasse ses forces pour vaincre son avare, et après un grand effort, il parvient à faire un acte de magnificence. C'est pour

lui qu'a été fait le proverbe , *il n'est chère telle que celle de vilain*. Mais le repentir suit nécessairement sa folle prodigalité. Si je voulois vous parler en poète , je vous dirois que tandis qu'Ariston , ni gai , ni triste , n'ose jouir de son festin , l'avarice dans un coin de la salle à manger , rit de cette ridicule profusion. Bien loin de se croire vaincue , elle menace Ariston de le punir sévèrement. En effet , je le vois qui se replonge plus avant que jamais dans son avarice , et par une épargne sordide de plusieurs mois , réparera l'erreur momentanée de sa profusion. Encore trois ou quatre victoires pareilles , et je vous réponds qu'Ariston deviendra , par les recherches subtiles et ingénieuses de son avarice , un personnage propre à orner notre théâtre.

C'est par des négociations que nous devons préparer la défaite de ce redoutable ennemi. Cachons-lui nos desseins , pour le prendre au dépourvu. Accordons-lui beaucoup pour obtenir quelque chose ; et dès que notre passion dominante nous aura accordé un ou deux articles en apparence peu importants , vous éprouverez qu'elle sera plus traitable. Une seconde négociation dans laquelle je prendrai encore le ton d'un suppliant , me mettra en état d'en commencer une troisième , et ma raison traitera alors avec plus de dignité. Je sais que cette doctrine , mon cher Valère , je sais que ce procédé , en apparence pusillanime , dé-

plaira à quelques philosophes et à quelques dévots , qui , dans leurs discours , exagèrent le pouvoir de la raison , mais dont la conduite en prouve la foiblesse. Ils ne consultent que leur orgueil , et je les prierai de consulter la nature dont la marche n'est jamais précipitée ; notre raison et la vertu mûrissent avec plus de lenteur que les fruits. Il seroit insensé si d'un malheureux paysan qu'on arrache à sa charrue on prétendoit en faire un grenadier le jour même qu'il joint son régiment , et qu'il ne voit encore qu'avec frayeur son épée , son mousquet et son fournement. Donnez-lui le temps de se former , d'entendre ses camarades , de se plier à la discipline , il prendra peu-à-peu l'esprit de son corps et deviendra brave. Usons-en de même avec nous , et puisque d'un poltron l'art peut faire un brave soldat , pourquoi désespérerions-nous d'affoiblir notre passion dominante par un sage régime , et de rendre quelque dignité à notre raison.

Mais pour réussir dans cette entreprise , je voudrois qu'on ne s'en dissimulât pas les difficultés. Il faut prévoir d'avance les obstacles pour n'en être pas étonné. Un général doit connoître le pays où il veut porter la guerre ; il étudiera avec soin le génie , les mœurs et les forces de son ennemi. Pour nous préparer les mêmes succès , connoissons la nature de nos passions. Quelques-unes sont propres à nous dominer avec empire. D'autres nous laissent plus libres ;

Celles-ci n'ont que des accès plus incommodes que dangereux ; les premières nous accompagnent par-tout , et forment le fonds de notre caractère. Je rangerois dans la première classe l'avarice , l'ambition , la volupté , la vanité , la crainte et la paresse , qui en effet nous tyrannisent. Les autres passions ne sont que les ministres et les instrumens de celles-là ; et notre raison , comme nous l'avons dit , peut s'en servir avec avantage.

De toutes les passions , la plus difficile à régler , c'est l'avarice , sur-tout si , tenant au faste par quelque coin , elle peut se déguiser sa turpitude , et ne se regarder que comme une prudente économie qui se prépare des occasions d'être généreuse et magnifique. Je gagerois que Clélie , Damophon et Pridéas , dans le moment qu'ils sont travaillés par un accès de faste , ne s'aperçoivent pas d'un reste de vilenie qui ternit leur magnificence. Ils croient m'inviter de la meilleure grâce du monde à jouir de la fête qu'ils me donnent , et je vois clairement qu'ils la trouvent trop longue , et craignent que leurs convives n'épargnent aucun plat.

Il n'y a aucun remède contre une avarice qui nous aveugle à ce point ; puisque la raison séduite est sa complice et lui applaudit. Mais je ne désespérerois pas d'une avarice bien conditionnée , contente d'elle-même , et qui ne chercheroit pas à se

couvrir sous le manteau de quelque vertu. Dès que je vois que cette avarice tient à beaucoup de timidité et de défiance, j'ai l'endroit foible par où je dois l'attaquer. Je suis donc un poltron, me dirai-je, je crains donc des malheurs chimériques, et un avenir qui peut-être ne viendra jamais? Quelque peu d'élévation que j'aie dans l'ame, j'aurai de la vanité, et je la flatterai pour m'en servir à combattre cette poltronerie dont on rougit et que personne ne veut avouer. Je l'attaquerai jusques dans ses derniers retranchemens, et si elle vouloit m'échapper en se cachant sous les attributs de la prudence, je lui représenterois que cette vertu n'est point une furie qui nous ait été donnée pour nous rendre malheureux. J'ajouterois que la prudence est notre sauvegarde, mais qu'elle doit se borner à prévenir les maux ordinaires de l'humanité, et qu'en portant sa prévoyance au-delà, elle rend en quelque sorte présents des malheurs qui n'arrivent que très-rarement, et dont il est très-facile de se garantir si on n'est pas insensé. J'épargne dans ce moment, me dira peut-être mon avarice, pour me préparer dans un âge avancé les plaisirs et les commodités des richesses. Fort bien, je n'y pensois pas, répondrois-je, mais je voudrois que vous essayassiez d'avoir un avant-goût de ces plaisirs. Comme j'ai appelé au secours de ma raison ma vanité, j'invoquerai encore ici la volupté qui doit

émouvoir mes sens , et me rendre moins agréables les lésines de l'avarice. Si je cherche à me cacher mon vice en me disant que je me sacrifie à ma famille , je me désabuserai , je me démasquerai moi-même , je me dirai que ma famille sait l'amour que j'ai pour elle , et que je ne suis qu'un franc avare , et occupé de lui seul , puisque je n'ai pas le courage de donner aux miens quelque légère partie des biens que je leur amasse avec tant de soin. Je rougirai malgré moi , et un reste de honte viendra au secours de ma raison. Je ne me flatte pas , mon cher Valère , de devenir par cet artifice , libéral, noble et généreux , mais mon avarice sera moins sordide et moins basse , et j'aurai fait quelque pas pour m'approcher de l'économie.

Si j'ai l'ambition d'un sot , par exemple , de votre bourgeois du Marais à qui la tête a tourné dans le faubourg St.-Germain , ou d'Enautius , qui veut être à la cour , ennuyer et amuser la reine , vivre familièrement avec les ministres , et paroître avoir des affaires et du crédit ; je passe condamnation , et je m'avoue vaincu. Je ne tenterai même pas de me corriger , si passant de cette extrémité à celle qui lui est opposée , j'ai l'ambition de César , et ne puis me satisfaire qu'en devenant le maître du monde. Heureusement il n'y a plus de république romaine en décadence qui nous permette d'avoir une ambition sans bornes. Les mi-

sères que nos ambitieux désirent aujourd'hui , serviront elles-mêmes à les guérir , pour peu qu'ils aient d'esprit , ou que leur ame soit élevée. Il me semble que je considérerai moins les honneurs , les titres , les dignités , quand j'aurai fait observer à ma vanité , qu'après les avoir obtenus , je ne me trouverai que l'égal de Ristias , de Pandolphe et de mille autres que je prends la liberté de mépriser. Si ma vanité ne me suffit pas , j'invoquerai ma paresse , et s'alarmant nécessairement des peines et des inquiétudes qui accompagnent le pouvoir , et des intrigues obscures par lesquelles il faut le conserver , elle préparera toutes mes passions à être moins rebelles aux conseils de ma raison.

La volupté a des momens de lassitude et d'ennui. C'est quand mes sens sont émoussés ou punis de l'abus que j'ai fait des plaisirs , que ma raison peut commencer à se faire entendre. L'amour a des disgraces , vous m'entendez bien , Valère , et la table des indigestions ; bons alliés dont je tirerai parti pour prouver à ma volupté que si elle a le sens commun , elle doit être précautionnée. Plus elle aime les plaisirs , plus elle doit craindre la douleur ; et c'est de cette crainte vive et salutaire qu'elle apprendra à se prescrire elle-même des bornes. Une éducation mâle et vigoureuse nous garantit pour toujours de la tyrannie des voluptés. Une éducation molle et efféminée nous rend au con-

traire incapables de résister à l'attrait du plaisir , et à la crainte la plus légère de la douleur. Dans cette situation malheureuse , l'ame a perdu sa force , la raison abrutie est accoutumée à obéir aux sens ; et quand elle pourroit parler , le voluptueux s'est déjà livré à une paresse qui le console de la fatigue ou de l'ennui de ses plaisirs. N'espérez rien de ce malheureux esclave ; il traînera douloureusement sa chaîne , jusques dans l'âge le plus avancé , à moins que par une espèce de prodige , il ne se soit dit de bonne heure , que les plaisirs , les sens et le goût des plaisirs s'usent , et ne soit préparé d'avance à substituer les plaisirs de l'ame à ceux des sens qui l'abandonnent. Je conseillerois à l'avare et à l'ambitieux d'oublier l'avenir , et au voluptueux de s'en occuper.

Si vous ne m'aviez pas accusé , mon cher Valère , de rêvasser politique dans mes châteaux en Espagne , je vous dirois que la volupté est de tous les vices le plus redoutable dans un état. Elle en annonce la dissolution , parce qu'elle rend les citoyens indifférens , et même durs les uns à l'égard des autres ; détruit l'autorité des lois , et donne encore aux vices , dont la politique sait quelquefois tirer parti , un caractère de foiblesse qui les rend souvent plus dangereux , et toujours inutiles. Mais abandonnons ces belles réflexions pour ne pas mériter vos reproches..

Nous sommes tous vains , et je ne sais si les hommes qui ont le plus de mérite et les talens les plus distingués , se bornent à se rendre une justice exacte ; les uns se décèlent en parlant trop d'eux-mêmes , et toute leur vanité perce à travers les expressions modestes dont ils se servent ; et les autres se trahissent en écoutant avec trop de plaisir les éloges qu'ils ne méritent pas. Nous sommes si imparfaits et si sots , que la nature a bien fait de nous donner un bon fonds de vanité. Que ce vice nous serve du moins , je ne dis pas à nous corriger de nos autres vices , mais à les tempérer. En applaudissant à nos sottises , notre vanité ôte à l'ame tout son ressort. Pour annoblir cette passion , et la rendre plus utile , je voudrois lui associer l'orgueil , qui est susceptible d'une certaine noblesse , et nous apprend à nous respecter nous-mêmes. Voyez Aubius , c'est un personnage ridicule , il est à ses yeux aussi grand qu'il me paroît petit. Sa vanité lui fait excuser toutes ses fautes , mais son orgueil lui a persuadé qu'il doit valoir mieux que les autres hommes. Il craint tout ce qui pourroit le ravalier , et son orgueil le rend courageux et juste. En regardant quelques actes de vertu , comme des corvées de sa dignité , il les fera sans répugnance. Il se corrigeroit de tous ses défauts , si sa vanité ne l'avoit déjà convaincu qu'il est parfait. Vous riez , mon cher Valère , de ce personnage ; pour moi je n'ai

pu m'empêcher de l'estimer , parce que je pouvois compter sur sa probité , c'est-à-dire ; sur l'amour sincère qu'il avoit pour le bien qu'il ne connoissoit pas toujours , et qu'il blessait quelquefois par maladresse , prévention et gaucherie d'esprit.

Je vous ai dit que l'avarice est , de toutes les passions dominantes , la plus incorrigible et la plus indisciplinable ; je me rétracte en songeant au malheureux Brutius. Il craint le tonnerre , les araignées , les crapauds , et sa crainte a ouvert son ame à toutes les superstitions ; tout est pour lui un signe de malheur. S'il fait beau , il craint qu'il ne pleuve ; s'il pleut , il n'espère plus que le beau temps revienne ; s'il entend parler de Cartouche , il en a peur , quoiqu'on en soit débarrassé depuis plus de 50 ans. Il craint le guêt , il craint le lieutenant de police , il craint la solitude d'une rue quand il se retire. Est-elle fréquentée , il craint les passans ; il craint les *quiproquo* , et qu'on ne le prenne pour un autre ; il ne se couche point sans avoir deux pistolets sur sa table de nuit ou sous son chevet. Il n'est pas sûr de la fidélité de son laquais qui le sert depuis vingt ans , parce qu'il sait qu'il y a quelques exemples de scélératesse après vingt de probité. Il ne profite pas de la mode que nous avons prise d'aller sans épée , grand avantage pour un poltron qui veut éviter toute occasion de se battre. Il conserve cette épée qu'il ne pourroit tirer sans s'évanouir ;

la redoutant dans les autres, il s'est accoutumé à la regarder comme une défense, et croit qu'elle servira à imposer aux passans. Il s'imagine que tous les hommes veulent lui nuire, comme s'il en valoit la peine; lui, pour qui les plus méchans n'ont qu'une pitié méprisante. En écrivant à son ami, il craint de se compromettre, et il mesure tous ses termes. Il relit sa lettre, où il ne dit rien, et s'accuse d'indiscrétion. Il la déchire, et s'applaudit d'en écrire une seconde, parce qu'il sait qu'on décachète les lettres à la poste. Il ne verra point un grand ou un homme puissant, sans s'humilier et craindre son autorité; son égal ou son inférieur lui fait peur, c'est peut-être un espion, ce peut être un de ces hommes que la fortune destine à une grande place, et dont le ressentiment est implacable. Je voudrois que Brutius pût s'enterrer comme un lapin dans son terrier, et n'en jamais sortir; mais je ne sais si les fantômes qui l'agitent parmi nous ne l'y accompagneroient pas; on n'a pas tort de dire qu'on ne se corrige point de la peur. Ce n'est pas qu'un peu de bon sens ne suffise pour corriger Brutius, mais une excessive poltronerie est incapable d'écouter la raison, ou plutôt la raison est elle-même engourdie, et change tous les objets aux yeux de l'homme timide; les passions dont elle pourroit s'aider, lui paroissent téméraires et insensées.

Personne n'est plus incommode à soi,

même qu'un poltron ; le paresseux , au contraire , est de tous les hommes vicieux le plus heureux. Il faut l'excuser et le plaindre de ce qu'il s'applaudit de sa paresse. En vérité , mon cher Valère , tout bien pesé , les biens de ce monde ne valent pas la peine qu'on se donne pour les avoir. Restez chez vous , Brutius ; à quoi bon vous habiller ? Votre robe de chambre , votre bonnet , vos pantoufles sont bien plus agréables que les trois quarts des sociétés où l'on parle beaucoup pour ne dire que des riens ; la médisance même y est insipide. Je vous pardonne un vice qui vous rend inutile ; mais combien l'action des autres hommes n'est-elle pas funeste ? Ce que je vous dis , votre raison vous le dira , et vous serez aussi incorrigible que le poltron. Pour l'arracher à sa paresse , il auroit besoin d'une grande passion ; mais faites attention qu'il n'en est pas susceptible. Son ame est amollie par l'oisiveté et l'incurie de ce qui l'entoure , comme l'est celle du voluptueux par l'usage trop fréquent des plaisirs. Une autre passion qui voudroit partager l'empire avec la paresse , le fatigueroit , et ne peut par conséquent contribuer à le corriger.

En voilà assez , mon cher Valère ; il seroit trop long d'examiner en détail chaque passion , et voir l'usage qu'on en peut faire pour les tenir toutes dans cet équilibre qui les rend dociles : parlons mieux , qui les rend moins rebelles à la raison. Je pourrois
ajouter

ajouter à ce que je viens de dire quelques remarques sur la manière dont il faut se servir de ses passions pour s'en rendre le maître. Il faut se défier de toutes , car elles sont toutes dangereuses ; mais les unes le sont moins que les autres , et faites attention que vous pouvez négliger celle que je dois redouter le plus , parce que nous n'avons pas les mêmes affections , et que , par un bienfait de la nature , ou par une suite de notre éducation et de nos habitudes , notre cœur est plus préparé à recevoir une passion qu'une autre. Cette théorie seroit inutile aux personnes qui se sont étudiées elles-mêmes , et qui sont parvenues à se connoître par les moyens que vous m'avez indiqués : leur esprit leur découvrira sans peine toutes les vérités que je pourrois ajouter ici. Pour les autres , que pourroit-on leur prescrire ? Cette multitude , abandonnée à ses erreurs et à ses préjugés , obéit aveuglément à toutes les passions , et ne résistera jamais à l'espérance du bien ni à la crainte du mal.

Cette philosophie , dont nous nous entretenons , s'étudier , se connoître et se servir des passions pour arriver au bonheur dont nous sommes susceptibles , c'est une philosophie dont un très petit nombre d'hommes est capable. Il faut n'être placé par la fortune ni dans ce rang abject , où le peuple , pressé par des besoins nécessaires et toujours renaissans , vit en brute et ne

connoît point la vertu : *Malè suada famēs* ; ni dans cette autre extrémité , où un enfant corrompu par les richesses et les grandeurs qui entourent son berceau , est condamné à ne jamais connoître la vérité. Les uns sont trop petits , les autres sont trop grands pour savoir qu'ils ont une raison qu'il faudroit consulter. Entre ces deux espèces d'animaux qui portent une figure humaine , il y a une classe nombreuse d'hommes que leur fortune prépare à la philosophie , en les tenant également éloignés des inconvéniens de la pauvreté et des richesses. Mais parmi ces hommes favorisés du ciel , combien y en a-t-il qui connoissent le bonheur de leur situation ? *Apparent rari nantes*. Dans une mauvaise république , ils sont tous corrompus de bonne heure par une mauvaise éducation. Leur vanité leur persuadera qu'ils sont des personnages , parce qu'ils ne sont pas confondus avec la dernière classe ; et le mépris injuste qu'ils ont pour elle les prépare à une admiration imbécille pour la grandeur des grands et les richesses des riches. De-là cette ambition et cette avarice dont on ne songera jamais à se corriger ; parce qu'elles seront toujours nourries et excitées par les mœurs publiques. Je me rappelle une belle sentence de Quinte-Curce : *Homines cum se permisere fortunæ etiam naturam dediscere*.

L'homme assez heureusement né pour n'être point choqué de sa médiocrité , est

le seul qu'on puisse initier aux secrets de la philosophie. Dès que ma fortune ne me déplaira pas , j'apprendrai bientôt à en être content. Voyant sans envie les titres , le faste et le luxe des grands , je n'aurai pas besoin de faire un grand effort sur moi-même , pour en découvrir le néant et les inconvéniens. Je me dirai , avec Horace , que les grands sont esclaves de leur fortune , qu'elle les assujettit à mille devoirs que la nature ne nous a pas imposés , que je suis libre , et que je jouis de tous les avantages de ma liberté.

Si je suis parvenu à être content de ma fortune , je puis me dire à moi-même que je suis exempt de la plupart des vices qui tourmentent si cruellement les hommes ; je suis alors en état de m'étudier et de me connoître ; je ne me fuirai point ; je ne craindrai point de sonder les replis de mon cœur , puisqu'il est débarrassé des deux passions qui traînent à leur suite tous les vices. Vous conviendrez , mon cher Valère , que je pourrai rentrer avec plaisir en moi-même ; j'y rentrerai comme un père de famille rentre dans sa maison , quand il est sûr d'y trouver une femme appliquée à ses devoirs , des enfans bien nés et des domestiques affectionnés. Il entretiendra sans peine le bon ordre et la paix dans sa famille. De même , en étant satisfait de ma fortune , je tiendrai sans effort mes passions dans cet équilibre qui est l'objet et le terme

de la philosophie. Il me sera facile de me faire un bonheur proportionné à mon état. Mes passions tranquilles ne m'offriront que des plaisirs simples et innocens, et ma raison, qui n'en sera point troublée, jugera sans peine que c'est de ces plaisirs que résulte le vrai bonheur. L'habitude de la paix que j'aurai avec moi-même, fortifiera de jour en jour en jour ma raison, et je plaindrai sans aigreur les folies des hommes. C'est alors que je pourrai me croire véritablement philosophe et heureux. Suis-je dans une république corrompue? je m'applaudirai de n'être rien, et je résisterai par conséquent sans peine aux promesses et aux espérances par lesquelles on tenteroit de m'arracher à ma précieuse obscurité. Dans une république bien constituée, j'applaudirois aux vertus et aux talens des magistrats qui la font fleurir. Si on exige de moi que je porte la main au gouvernail, je le ferai, parce qu'on est citoyen dans un pareil état, et qu'il n'est pas impossible d'y faire le bien. Je quitterai sans regret un emploi que je n'aurai pas désiré. Je me retrouverai seul avec moi-même, et d'autant plus satisfait de n'exercer ma magistrature que sur mes passions, que j'aurai éprouvé que l'honneur de gouverner la société même la plus sage, est un fardeau dont il est doux à un honnête homme de se débarrasser.

DES TALENS.

LE temps a continué à être beau, mon cher Cléante, et nous en avons profité pour nous rendre à notre promenade ordinaire ; elle auroit bien perdu de son mérite, si Cléophon n'avoit continué à nous instruire. En arrivant, Cléon et moi nous trouvâmes Damis qui se promenoit d'un air assez rêveur ; il reprit sa gaieté en nous abordant. Je vous attendois avec impatience, nous dit-il ; car il y a, je crois, une heure que je m'abandonne à des idées qui me paroissent moitié raisonnables, moitié insensées, et que je me garderai bien de dire à Cléophon ; mais je vous crains moins, et vous êtes plus indulgent. Je me faisois donc une peinture charmante de la société, si les talens eussent été plus communs ; qu'au lieu de se succéder, ils eussent toujours paru à la fois, et sur-tout qu'on ne trouvât pas tous ces siècles de stérilité, où la nature, comme épuisée par les biens qu'elle a répandus à pleines mains, semble se reposer trop nonchalamment. C'est ce qui a fait dire à des poètes et même à des orateurs, qu'elle a besoin d'amasser des matériaux, et de travailler pendant une longue suite

d'années , pour préparer la naissance d'un grand homme.

Me conseilleriez - vous d'entretenir Cléophon de ces rêveries ? Toujours escorté de son Léibnitz et de son Condillac ; et dans le fond , je ne puis le blâmer d'être en si bonne compagnie , il me diroit avec son optimisme , que nous sommes faits pour profiter de ce qui est , et non pas pour en juger ; et que notre ame embarrassée de nos sens , s'élève autant qu'elle peut pour atteindre à sa dignité , mais qu'il faut prendre la peine de mourir pour nous instruire parfaitement. D'ailleurs , je me rappelle qu'il nous disoit hier qu'il y a des Descartes , des Corneille , des Turenne , et cent autres grands hommes qui , faute d'éducation , languissent inconnus dans leur misère ou leurs richesses. Il me diroit aujourd'hui que c'est notre faute , si tant de biens sont perdus pour nous. En effet , que n'imitons - nous ces républiques célèbres dont les institutions étoient si propres à développer et faire percer le génie ? Au contraire , nous n'avons , pour ainsi dire , travaillé qu'à lui donner des entraves. Nous avons mis tant de barrières par-tout , que Marius , dans la plupart des états de l'Europe , auroit bien de la peine à devenir un simple capitaine d'infanterie.

Vous voyez que je commence à profiter des leçons de Cléophon. Cependant convenez , mes amis , que nous jouirions d'un sort bien agréable , si au lieu de trouver par-

tout ce fonds de bêtises qui , en dominant dans le monde , retarde les progrès de l'esprit humain , et nous expose à des chûtes qui font frémir , nous rencontrions par-tout assez de lumière pour accueillir les talens , les multiplier , et comme Cléon le désire , fixer peut-être l'idée du beau , ou du moins prévenir ces décadences subites qui déshonorent notre raison. Puisqu'enfin , nous sommes capables de toutes les grandes choses auxquelles nous sommes enfin parvenus , je voudrois que nous ne pussions point retomber dans cette espèce de stupidité si commune , qui nous replonge dans notre première ignorance. Au lieu de produire successivement des talens divers dont nous avons besoin , je voudrois que la nature les fît naître à-la-fois ; ils se prêteroiient un secours mutuel. Voyez comme le sage et prévoyant possesseur d'une terre a soin de partager son héritage entre différentes cultures , et recueille ainsi chaque année toutes les denrées qui lui sont nécessaires. Mais c'est sous le secret , ajouta Damis en riant , que je vous fais cette confidence , et je me garderai bien d'en fatiguer Cléophon.

Et je crois que vous ne ferez pas mal , dis-je alors à Damis ; car il pourroit vous reprocher de vouloir toujours être plus habile que la nature qui nous a donné une raison pour nous éclairer et nous conduire , mais qui sait infiniment mieux que tous nos philosophes , ce qu'il nous faut. Avec votre

permission , mon cher Damis , je serois assez porté à croire qu'avec tous ces grands hommes que vous désirez , qui auroient paru à-la-fois , et se seroient constamment succédés , nous ne serions pas plus avancés que nous le sommes. Le monde auroit peut-être été agité par des passions et des révolutions trop violentes ; le genre humain en auroit-il été plus heureux ? A l'égard de nos connoissances , il seroit né successivement mille Homère et mille Démosthène , que nous n'y aurions rien gagné. Que ferions-nous de tous ces poètes et de tous ces orateurs ? Leur multitude n'auroit servi qu'à diminuer notre plaisir. La théorie de leur art n'en seroit même pas plus perfectionnée. Quand elle le seroit , la présomption des petits poètes n'en voudroit pas profiter. Il y a partout des bornes que l'esprit humain ne peut franchir. Nous avons eu cent poèmes épiques depuis l'Iliade , et nous n'avons eu qu'un Virgile qui se soit assis sur le Parnasse à côté d'Homère. Ce beau constant et immuable que vous désirez , finiroit peut-être par nous lasser. Notre beau , proportionné à notre nature , a besoin , Cléophon nous l'a démontré , d'éprouver des révolutions pour nous toucher. Nous sommes trop imparfaits pour que l'uniformité du beau même le plus parfait ne nous fatiguât pas. On s'élève , on déchoit pour se relever encore et déchoir ; c'est le sort de tout être intelligent que l'activité de son génie pousse en avant , dont

les sens retardent la course , et que ses passions inconstantes et rassasiées égarent toujours. C'est pour se proportionner à notre foiblesse que la nature a répandu sur tous ses ouvrages cette prodigieuse variété sans laquelle notre ame seroit sans ressort. C'est peut-être à cet artifice que nous devons nos lumières , et qu'elles se répandent tour-à-tour sur toutes les branches et les besoins de la société.

Je continuoïis à parler , lorsque Damis , qui attendoit avec impatience Cléophon , l'aperçut de loin. Nous volâmes à sa rencontre , nous l'embrassâmes , et après quelques reproches obligeans sur sa prétendue paresse : mon cher Cléophon , lui dit Damis , je vous dois tout ce que je penserai désormais de raisonnable sur le beau ; et à force de me nourrir de vos idées , j'espère que je me les rendrai propres. Vous nous avez promis de nous entretenir des talens , et j'ai voulu , en méditant sur cette matière , me préparer à vous entendre ; mais toutes mes pensées sont vagues et confuses. Je ne puis parvenir à me dire d'une manière claire et précise ce que c'est que ces qualités différentes de l'esprit , que nous honorons tous les jours du nom de talens , et par lesquelles tel homme est destiné par la nature à faire des progrès , et à s'illustrer dans un tel genre , plutôt que dans tout autre.

On naît poète , et je vous dirai avec Despréaux :

Si mon astre en naissant ne m'a formé poète ,

j'aurois beau rimailleur, faire même des vers assez agréablement tournés, et me mettre à la torture pour imaginer des fictions et des héros, et trouver ces images heureuses, par lesquelles la poésie anime tout ce qu'elle touche, *dans mon génie étroit, je serai toujours captif.* N'en pourroit-on pas dire autant de tous les divers talens par lesquels tant de grands hommes se sont distingués dans d'autres carrières? Le grand Condé étoit né général, Corneille poète, Bossuet orateur, Descartes philosophe, Le Brun peintre, Girardon sculpteur. Il me semble que chacun de ces hommes illustres n'auroit pu, sans se dégrader, résister à sa vocation, et tenter d'être autre chose que ce qu'il a été. Dans les vices des hommes célèbres, dans leurs éloges, je crois toujours avoir remarqué que leur talent s'est annoncé avant qu'ils pussent se connoître eux-mêmes; on diroit, si je puis m'exprimer ainsi, que la nature leur a donné la livrée qu'ils doivent porter. Ce sont les qualités particulières et distinctives de l'esprit qui les ont rendus supérieurs dans des genres si différens que je voudrois connoître.

Mon cher Damis, répondit Cléophon, vos demandes sont simples et courtes; mais avant que d'y répondre, permettez-moi de vous demander à mon tour, sur quel fondement vous pensez que les hommes illustres que vous venez de nommer, n'auroient pas acquis la même réputation, en se livrant

à d'autres travaux. Pour moi, je n'oserois point dire que cette intelligence sublime dont chacun d'eux a été doué, sans laquelle il n'y a point de talent, et qui leur a fait pénétrer tous les secrets de la science ou de l'art auxquels ils se sont livrés, ne leur eût pas suffi pour courir une autre carrière avec le même succès.

Le grand Condé, né prince, et dans un temps où l'Europe avoit les yeux fixés sur les événemens de la guerre la plus importante et la plus mémorable qu'elle ait eue; élevé au bruit de nos exploits; étonné de la grandeur de Gustave-Adolphe, qu'il admire par instinct, et sans être encore en état d'en connoître tout le prix; son ame se porte toute entière de ce côté; son intelligence est vivement frappée; elle se développe, elle s'agrandit. Il cherche à pénétrer des secrets qui lui sont inconnus; déjà, sans s'en douter, il s'est fait une espèce de théorie; il est général à Rocroi, c'est-à-dire, que ses idées encore confuses, faute d'expérience, s'arrangent promptement à la vue d'une armée et de ses mouvemens; un grand spectacle lui donne de grandes pensées; il profite de ce qu'il voit, et des leçons de ses maîtres pour s'élever et les laisser bien loin derrière lui. Avec cette heureuse étendue de génie, dont je n'examine point encore quel est le principe, mais qui embrasse tout, et fit deviner la guerre au grand

Condé , il me semble qu'il auroit pu être tout ce qu'il auroit voulu ; orateur , philosophe , poëte , etc. Il n'est pas possible qu'une pareille intelligence puisse être oisive , paresseuse et engourdie. Elle a besoin d'action et de lumières ; une sorte d'inquiétude et de curiosité la pousse sans cesse en avant ; rien ne la rassasie ; en s'éclairant , elle cherche de nouvelles lumières ; à mesure que ses forces augmentent par la réflexion , le grand homme sent mieux ce qui lui manque : bien différent de ces gens qui n'ont que de l'esprit , et croyant d'abord avoir atteint les bornes prescrites à l'humanité , essayent de tout , et portent par-tout les preuves de leur médiocrité.

De même , je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement me nier que Corneille que vous croyez né pour être poëte , n'eût été un grand capitaine , si les circonstances de sa naissance et de sa vie l'eussent porté , comme le grand Condé , à ne s'occuper que de batailles et d'idées de guerre. Au milieu de la barbarie de notre théâtre , digne du public grossier qui l'aimoit , Corneille éprouva quelques momens de plaisir qui suffirent pour développer son génie. Il entrevoit déjà de quelle perfection le théâtre est susceptible ; bientôt il en démêle tous les ressorts et tous les secrets , et porte à sa plus haute perfection l'art qu'il a créé. Par quel prodige ce grand homme , à la place

des premiers princes d'Orange ou de Gustave-Adolphe, n'auroit-il pas fait de la guerre une science nouvelle? Tout le monde le sait, le grand Condé lui-même étoit étonné que les personnages de Corneille parlassent de la guerre en grands capitaines.

En-effet, quand on s'élève d'une manière supérieure dans un genre, qui par la multiplicité de ses vues générales, de ses objets particuliers, et de ses combinaisons différentes, demande une intelligence aussi étendue que sublime, je croirois qu'on est capable de tout. Pourquoi seroit-il plus difficile de deviner la discipline et les manœuvres qui préparent une armée à la victoire, que les finesses de l'art par lesquelles un poète s'empare de l'esprit et du cœur de ses spectateurs et les subjuge? Pourquoi le plan d'une belle campagne seroit-il plus difficile à faire que le plan d'une belle tragédie? Je vois dans Corneille toute cette force, tous ces élans de l'ame qui font concevoir de grandes choses; et il les auroit conçues pour son compte, si la fortune, au lieu de le reléguer dans son cabinet, l'eût mis sur le théâtre du monde, pour gouverner les hommes. De même, je crois apercevoir dans le grand Condé une intelligence ferme, constante, courageuse, qui embrasse tout. Né dans la condition privée de Corneille, il auroit trouvé, en cultivant, une science ou un art, un aliment digne de lui, et se seroit fait un grand nom.

J'en dirois autant, mon cher Damis, de tous les autres grands hommes que vous venez de nommer. A la manière dont tout est arrangé dans le monde, vous voyez que la fortune doit décider, et décide en effet de l'emploi que chaque homme doit faire des dons précieux que la nature lui a faits. Un jeune homme est-il né avec du génie, c'est-à-dire, avec une intelligence avide de connoître, et un véritable amour pour la gloire? Son goût, d'abord incertain, est bientôt fixé par le premier objet qui se présente à lui, pourvu qu'il soit capable d'attirer son attention, de piquer sa curiosité, et d'occuper sa pensée. Il se grave des traces profondes et durables dans son ame; son génie soupçonne de grandes choses; il s'y attache, il médite, et voilà le moment où le grand homme prend son essor. Bossuet à la place de Le Brun auroit été un grand peintre, et Le Brun à celle de Bossuet auroit été un grand orateur et un grand théologien.

A merveille, mon cher Cléophon, s'écria Damis avec transport, et ce n'est point sans un extrême plaisir, que je vois rapprocher par leurs talens, des personnes entre qui la fortune met une si grande distance, et que la nature a rendues égales par le plus rare et le plus précieux de ses bienfaits. J'aime cette égalité qui ne nuit à personne, qui est favorable aux progrès du génie, et d'où naît cette sympathie, cette estime, cette amitié.

tié que les hommes véritablement grands ont les uns pour les autres. Il faut convenir, continua Damis, qu'en quelque genre que ce soit, cette intelligence dont vous parlez, est nécessaire pour nous frayer la route qui nous conduira au grand ou au beau. Elle seule peut généraliser nos idées, en composer un système, et embrasser l'ensemble et à-la-fois tous les détails qui en font autant de parties. Mais, mon cher Cléophon, cette intelligence supérieure qui ne pouvant être oisive, produira nécessairement quelque grand talent, à moins qu'elle ne soit étouffée par une éducation abrutissante ; n'a-t-elle pas besoin elle même, pour se montrer avec le plus grand succès, de quelques qualités particulières de notre esprit qui semblent décider de notre vocation, et nous appeler d'un côté préférablement à tout autre ?

Cette intelligence tient à une certaine organisation de notre cerveau, à l'activité plus ou moins grande avec laquelle notre sang circule, et à une certaine abondance des esprits animaux qui frappent notre ame, et exécutent ses ordres. C'est ce que nous enseignent tous les philosophes qui ont écrit sur les opérations de notre entendement, soit qu'ils aient cru aux idées innées, comme Descartes et Mallebranche, soit qu'ils aient adopté notre doctrine sur les sensations. Or, mon cher Cléophon, pourquoi la nature que nous voyons si riche, si féconde, si variée

dans ses opérations , n'auroit - elle qu'une manière , une manière unique , pour produire cette intelligence que vous appelez supérieure ? Si notre sang et nos esprits animaux agissent sur notre esprit avec plus ou moins de force , avec plus ou moins de lenteur , ne doivent-ils pas lui donner des caractères différens ; et de cette différence de caractère , ne doit-il pas résulter des talens différens , ou diverses dispositions qui nous rendent plus propres à une science et à un art qu'à tout autre ?

Mais je vais me faire mieux entendre par des exemples. Le philosophe qui épie les secrets de la nature , et veut , pour ainsi dire , les lui arracher en étudiant les lois qu'elle s'est prescrites , ou plutôt qu'elle a prescrites aux choses physiques ; celui qui sonde les profondeurs du cœur humain , ou qui , en méditant sur les opérations de notre entendement , cherche l'origine de nos pensées et de nos connoissances ; avec quelle sage précaution , vous nous le disiez hier , avec quelle lenteur , les uns et les autres ne doivent-ils pas marcher pour ne pas s'égarer ? Quelque grande , quelque sublime que vous supposiez leur intelligence , ils n'ont après tout , que des moyens humains pour juger des ouvrages de la divinité. Ils ne sont guidés que par une foible lueur ; ils soupçonnent plutôt qu'ils ne voyent ; et s'ils ne se défient continuellement de leurs forces , ils prendront les fantômes de leur imagina-

tion pour des réalités. Le poète et l'orateur ont, et doivent avoir une marche toute différente. La circonspection timide du philosophe leur seroit nuisible; et souvent c'est à un trait d'imagination qui leur échappe, qu'ils doivent leurs plus grandes beautés. Il me semble qu'avec les qualités propres à faire un grand orateur ou un grand poète, un excellent esprit qui auroit été entraîné par des circonstances du côté de la philosophie, n'auroit fait que des romans; et qu'au contraire, un homme appelé à être un grand philosophe, ne deviendrait qu'un écrivain froid et sans ame, en se livrant à des travaux qui demandent une imagination vive et rapide. Mais en vous parlant des qualités différentes de l'esprit dont un grand général d'armée a besoin, vous verrez, si je ne me trompe, que quelque étendue, quelque supérieure que vous puissiez imaginer son intelligence, elle tient à d'autres causes et à d'autres ressorts pour se montrer avec éclat, que l'intelligence des grands hommes que je vous ai cités.

Le philosophe, l'orateur, l'historien, le poète, le peintre, le sculpteur ont dans leur cabinet ou leur atelier tout le loisir de méditer les objets qui les occupent, et ils attendent pour travailler que leurs calculs soient finis, ou que l'enthousiasme vienne les saisir. De sang froid ils comparent, rapprochent, éloignent ou séparent les différentes parties de leurs ouvrages. Ils sont toujours à temps

de corriger leurs fautes, et de ne se montrer, comme une coquette, qu'ornés et parés de tout ce qui peut les embellir. Mais la condition d'un général d'armée est toute différente. Son ennemi ne lui donne pas le temps de s'ajuster; s'il ne se décide pas avec la plus grande célérité, sa sagesse vient trop tard, et pendant qu'il délibère, la bataille est perdue. Pour que le génie éclate subitement dans une circonstance fortuite, imprévue et au milieu des dangers et des inquiétudes les plus propres à troubler la raison, cette intelligence supérieure qui est la source et le principe de tout ce que les hommes font de grand, ne doit-elle pas être aidée et secondée par des qualités particulières qui sont inutiles à tout autre talent ?

C'est ce qui me porteroit, mon cher Cléophon, à placer le grand capitaine au-dessus même du grand politique. Sans avoir trop réfléchi sur ce que je vais hasarder de vous dire, il me semble que dans le calme de la paix, et avec les secours d'un gouvernement qui donne toujours à la république une certaine allure, le magistrat qui la gouverne peut diriger ses opérations bien plus aisément qu'un général ne dispose les siennes. Cette intelligence supérieure dont vous parlez, lui suffira pour mettre en mouvement les ressorts de la machine politique, prévoir ce qu'il doit craindre et espérer, et lui fournir les moyens les plus propres à le conduire à la fin qu'il se propose. Ce n'est

que quand le calme cesse, que la fortune si impérieuse agite la république par des querelles importantes, et que les passions excitent de violentes tempêtes, qu'il faudroit au magistrat qui tient le timon des affaires, la prudence mâle, le courage et la prestesse que la guerre demande dans un général. Si ses idées se troublent dans le danger, il ne distinguera plus les objets; s'il hésite, le mal empire, et une fausse mesure suffit quelquefois pour tout perdre. Mais il faut convenir que ces cas sont très-rare, même dans un état médiocrement administré, parce que la routine des mœurs publiques et le caractère national servent toujours de contre-poids aux caprices de la fortune, et tendent insensiblement à ramener le calme dans la cité.

Fort bien, mon cher Damis, répliqua Cléophon, mais ne pourrois-je pas vous dire que cette intelligence supérieure qui forme un grand général, se façonne et s'accoutume enfin sans effort à ce courage d'esprit et à cette prestesse qui assurent les succès? Il me semble que tout homme de génie est invité par le plaisir même à s'occuper de l'objet qui a gagné son affection; plus il le médite, plus il lui devient cher, et c'est enfin un amant tout rempli de sa passion et des qualités de sa maîtresse. Né avec une intelligence supérieure, est-on vivement touché de la gloire de commander des armées? On se familiarise d'avance avec les périls,

les disgrâces et les succès de la guerre. L'habitude et la méditation parviennent à rendre familiers tous ces accidens. On examine, on étudie ces différentes situations, et l'esprit qui s'y est préparé d'avance, connoît les caprices de la fortune, l'art de les prévenir ou d'en profiter, et dans les conjonctures les plus difficiles parvient à ne s'étonner de rien. C'est ainsi que le grand Condé, au milieu du feu de Senof, aussi tranquille que dans son cabinet de Saint-Maur ou de Chantilly, donne ses ordres, lutte contre la fortune, change ses dispositions, devine les desseins de son ennemi, répare une faute ou en profite, et trouve des ressources avec la même facilité que Corneille forme un grand caractère, rend une scène plus intéressante, et corrige, ou plutôt embellit son ouvrage.

Je conçois très-bien que si vous tirez Corneille de son cabinet, ce Corneille si habile à faire agir et parler les plus grands hommes de l'antiquité, pour le placer à la tête d'une armée, il sera confondu par le spectacle d'une bataille. Ce génie sublime qui auroit été sûrement un Marius, s'il eût commencé comme lui à être soldat chez les Romains, ne songera qu'à fuir avec son armée tant que son ennemi le poursuivra. Que voudriez-vous qu'il fit, puisque l'intelligence humaine, quelque étendue qu'on la suppose, a besoin d'être cultivée par de profondes méditations et un long exercice?

Mais , de votre côté , mon cher Damis , ne penserez - vous pas que Corneille , que je viens de vous représenter si inférieur dans la guerre au plus médiocre capitaine , n'auroit peut - être trouvé à son tour dans les généraux les plus illustres de son temps , que de foibles lumières et des conseils de peu d'importance pour la composition de ses tragédies ?

Je ne prétends point décider du rang entre les talens ; je suis même très - porté à croire que , dès qu'ils se montrent , chacun dans son genre , avec la même supériorité , ils sont égaux entr'eux , et méritent les mêmes éloges , parce qu'ils s'élèvent aussi haut que le permet la nature de l'esprit humain. Soyez persuadé , mon cher Damis , qu'un génie supérieur , en s'attachant à un objet particulier , ne néglige rien de ce qui peut étendre ses lumières , et lui préparer des succès. Je sais que quelques grands hommes méritent sans doute une estime particulière , par l'utilité plus grande dont ils sont à la société , et rien n'est plus juste que de les accueillir d'une manière plus distinguée ; mais à ne les considérer que par l'étendue de la carrière qu'ils parcourent , les obstacles qu'ils doivent vaincre , les difficultés qu'il faut surmonter , et le nombre infini des objets , des vues , des combinaisons dont ils ont besoin pour parvenir à la perfection dont ils sont susceptibles , je serois assez tenté de penser que pour être un grand phi-

losophe, un grand orateur, un grand historien, un grand poëte, un grand peintre, ou un grand sculpteur, il ne faut pas moins penser, moins réfléchir, moins combiner que pour être un grand politique ou un grand général. Tous ont besoin de courage, quoique d'un courage différent. Tous ont besoin d'une patience égale, parce qu'on ne parvient qu'à pas lents à la perfection et à travers des méprises et des erreurs multipliées. Tous enfin doivent trouver dans le fond de leur ame, cette grandeur, cette force, cette énergie, sans lesquelles notre intelligence languit dans l'oisiveté, ou ne montre que des talens avortés.

Arrêtons nous un moment sur cette idée, mon cher Damis, et voyons comment notre ame se développe au milieu de tous ces sens qui sont ses ministres. Vous le savez, disciple de Condillac, votre philosophie n'admet point d'autres connoissances que celles qui nous viennent par les sens. L'ame sans idée languit dans le repos, et attend pour se réveiller que des sensations de plaisir ou de douleur viennent la frapper. Voilà un instinct purement animal, et l'enfant qui vient de naître, dût-il devenir un jour le plus grand homme, n'est point encore différent de la brute. Il obéit machinalement, comme elle, à ce double sentiment qui le fait agir; tour-à-tour il s'élance au-devant du plaisir qui le flatte, ou se replie, pour ainsi dire, en lui-même, et semble fuir à

l'approche de la douleur. L'intelligence cachée de cet automate se développe peu-à-peu à mesure que ce sens mystérieux de la mémoire que nous ne connoissons point, se forme, amasse et conserve les idées dont nous avons besoin pour penser, comparer, raisonner et agir.

Les jours, les mois, les années s'écoulent; mais pendant que le corps s'étend, grandit et acquiert des forces, si les fibres du cerveau ne sont pas disposées entre elles d'une manière favorable pour faire facilement leur rapport à l'ame, et exécuter ses ordres; si elles s'embarrassent mutuellement dans leurs opérations, ou si elles conservent un reste de leur première mollesse ou de leur première mobilité; vous verrez des hommes imbécilles, toujours dépendans des circonstances où ils se trouvent, incapables de se fixer à une pensée, et condamnés à languir dans une éternelle enfance. De cette organisation malheureuse à celle qui peut produire un Socrate, il y a une distance infinie; et tout cet intervalle est rempli par différentes classes d'hommes, dont les uns ne peuvent s'élever au-dessus de ce que nous appelons le sens commun le plus grossier, tant leur intelligence est lente et paresseuse à s'ébranler, tandis que les autres, frappés avec trop de force par les objets qui se succèdent avec rapidité, errent de tout côté, et ne peuvent jamais prendre un caractère; leur expérience perdue pour eux n'est d'au-

cun secours pour les éclairer. L'éducation n'en obtiendra rien. Il faudroit, comme on l'a dit de quelques personnes, qu'un homme ainsi disgracié de la nature, fût assez heureux pour faire une chute, et recevoir un coup violent à la tête; peut être que l'opération du trépan, en dérangeant, en éloignant, ou en rapprochant quelques fibres de son cerveau, feroit d'un sot un homme d'esprit.

Ici commence la classe des hommes nés moins malheureusement, et préparés à recevoir des impressions plus profondes et plus durables. Leur mémoire conserve un plus grand nombre d'idées; mais faute d'une certaine activité dans leur entendement, ces richesses sont perdues pour eux, comme celles d'un avare qui craint de toucher à son trésor; ils se bornent à être gens d'esprit, et n'ont jamais, à ce qu'il me semble, les talens qu'ils pouvoient avoir, et qu'ils paroissent quelquefois annoncer. Bien loin de remuer les ressorts de leur ame, les préjugés publics les gênent, et augmentent leur indolence. Tantôt l'homme né pour le grand, se trouve trop éloigné, par sa condition des premiers emplois de la république, qu'il auroit remplis avec gloire; et tout son bon esprit ne sert qu'à lui faire aimer foiblement un état auquel il sent à merveille qu'il est supérieur, et qui lui inspire une sorte de dégoût ou de nonchalance. Tantôt il est trop près de la récompense; elle

elle est trop sûre pour lui pour qu'il travaille, et fasse des efforts constans pour s'en rendre digne. Il attend patiemment que les honneurs qu'il doit déshonorer viennent le chercher au milieu de ses insipides distractions, et son entendement, qui n'est pas assez exercé, s'endort au milieu des plaisirs et des riens qui l'occupent, et s'accoutume à sa léthargie.

L'éducation achève de tout gâter. Que pouvez-vous attendre du génie de ces hommes élevés dans des arts vils qui les font subsister ? Vous en trouverez qui vous surprendront par la justesse et l'étendue de leur esprit ; vous les comparerez aux grands hommes qui ont formé les premières sociétés ; dans leur ignorance ils tirent tout d'eux-mêmes ; et ils ne sont bons aujourd'hui qu'à s'élever un peu au-dessus de la routine qu'on leur a apprise. Parmi les citoyens d'un ordre supérieur, l'éducation est ordinairement trop négligée, et ne peut être utile qu'à un jeune homme, qui a d'assez heureuses dispositions pour s'apercevoir enfin de l'ignorance de ses premiers maîtres, et chercher par lui-même de nouvelles lumières. Mais remarquez qu'une éducation trop mal-adroitement soignée ne produit pas chez les riches un effet moins funeste. Sous prétexte d'aider l'entendement d'un enfant, on l'arrête dans sa course. Il auroit pu saisir quelques objets et quelques vérités avec quelque force et s'y attacher, si on eût eu l'art de les lui pré-

senter avec discrétion ; mais on lui en offre mille , et son intelligence fatiguée et ennuyée , se livre à la paresse ; il abusera des talens qu'il pourroit avoir , pour déraisonner avec l'opinion publique , et se faire cependant de grandes prétentions.

Passons , mon cher Damis , à ces têtes bien faites , dont les fibres , ni trop fortes ni trop foibles , sont tellement disposées et arrangées entre elles , qu'elles frappent l'ame avec autant de justesse et de vérité que de force , et reçoivent ses ordres avec la même exactitude pour les faire exécuter par le corps. Si je ne me trompe , voilà ce qui forme les vrais talens ; parce que c'est de l'action et de la réaction de notre corps sur notre ame , et de notre ame sur notre corps , qui lient , associent et confondent , pour ainsi dire , les deux substances dont nous sommes composés , que naît l'intelligence la plus parfaite que nous puissions imaginer.

Cette heureuse organisation resteroit cependant dans un repos stupide , si nos sensations , et à leur suite nos passions ne venoient lui donner le mouvement et la vie. Mais voici où le danger commence. Les passions doivent être assez fortes pour intéresser et échauffer le cœur , et cette chaleur doit être assez tempérée pour ne donner aux fibres du cerveau que des secousses telles qu'elles ne portent point le trouble , le désordre et l'ivresse dans l'entendement. Pour faire l'homme le plus excellent en tout

genre, il faut que le cœur soit chaud, et que la tête reste froide. J'en appelle à votre expérience, mon cher Damis; quand votre vivacité naturelle vous saisit, pour ainsi dire, au collet, et prévient toute réflexion, n'avez-vous pas éprouvé, car vous avez contracté l'habitude de revenir sur vos pas, de vous examiner, et de rire même de vos vivacités ! N'avez-vous pas éprouvé que si le cœur s'enflamme trop, la raison se tait ou du moins ne jouit plus du calme qui lui est nécessaire pour bien juger de la fin qu'elle se propose, et de la justesse des moyens qui doivent l'y conduire ? Il n'y a point de vrai talent si la raison ne le dirige ; il est donc impossible qu'il s'associe avec ces passions emportées qui obscurcissent notre entendement.

D'un autre côté, je serois porté à croire que le cerveau peut être formé de la manière la plus favorable aux opérations de l'entendement, sans qu'il en résultât aucun talent distingué qui se fît remarquer. En effet ne trouvez-vous pas quelquefois de ces hommes froids qui semblent s'ignorer eux-mêmes, et qui vous surprennent par la justesse et la profondeur de leur raison quand vous les interrogez ? On diroit qu'ils se plaisent dans leur inaction, et il faut que vous les en arrachiez malgré eux. Ils n'ont pas cette flamme dont parle Cicéron et qui est un des principaux attributs du génie. *Nemo vir magnus sine aliquo afflatu divino fuit.* Il faut les animer, les irriter, et leur com-

muniquer quelque passion pour les mettre en mouvement ; cependant cette intelligence supérieure , qui paroît en quelque sorte se concentrer alors en elle-même , n'est point oisive ; on observe beaucoup , on agit peu. Content de n'être la dupe ni des préjugés ni des sottises qui gouvernent et bouleversent le monde , on est sage et heureux pour soi. On voit les hommes tels qu'ils sont ; après les avoir plaints et jugé qu'ils sont incorrigibles , on finit par rire de leurs caprices et de leurs folies , et on ne songe qu'à ne pas leur ressembler. Quel est le principe de cette philosophie languissante ? c'est que n'éprouvant que des passions paresseuses , molles et lentes , l'intelligence de ces philosophes , peut-être les plus sages , n'est point remué par cet intérêt vif et mordant , si je puis parler ainsi , qui leur rendroit agréables et nécessaires les peines et les travaux par lesquels nous sommes condamnés à tirer parti de nos facultés naturelles.

Il règne , vous le savez , une variété infinie entre nos passions , parce qu'elles sont modifiées de mille et mille façons différentes par notre tempérament , c'est-à-dire , la circulation du sang , l'abondance plus ou moins grande des esprit animaux , leur cours plus ou moins rapide , et sur-tout par les circonstances où nous nous sommes trouvés par les premiers goûts qui ont touché notre cœur , et les premières idées qui ont frappé notre entendement. Pour le dire en passant ,

c'est par cet artifice , que la nature , toujours inépuisable en causes , en moyens , en ressources , supplée à ce qui manque à chacun de nous en particulier ; recule les bornes de l'esprit humain ; et en rendant ses richesses communes à tous les hommes capables de réfléchir , pourvoit à tous les besoins de la société.

Quoi qu'il en soit , c'est de l'organisation heureuse de notre cerveau et des passions modérées qui remuent notre cœur , que naissent les talens les plus parfaits ; il seroit trop long de vous parler de tous les grands hommes dans lesquels on découvre cet équilibre ou cette harmonie des passions et de la raison. Je ne vous donnerai pour exemple que le vicomte de Turenne. A force de profondeur et d'élévation dans ses vues , il n'avoit pas besoin de ces saillies heureuses auxquelles tant d'autres généraux , moins habiles que lui , ont dû leurs succès , et par lesquelles le génie semble quelquefois s'élever au-dessus de lui-même , mais qui , si on les examine bien , ne sont que des ressources pour réparer les fautes d'une intelligence qui n'a ni tout prévu , ni tout combiné. Il n'y avoit point de hasard pour Turenne. Son génie , toujours supérieur à la situation où il se trouvoit , et inaccessible aux bou- tades des passions , se prêtait sans effort à chaque circonstance ; et après avoir été cunctateur comme Fabius , il agira un moment après avec la célérité de César.

Voilà véritablement le grand homme , qui est toujours tel qu'il doit être , parce que ses passions se sont accoutumées à obéir à son entendement ; il n'éblouit point les esprits communs , mais il étonne les personnes capables d'admirer comment tant de sagesse peut s'associer avec tant d'activité. Voyez , au contraire , comment des passions trop impérieuses corrompent l'intelligence et l'abandonnent aux préjugés les plus faux. Alexandre étoit né sans doute avec toutes les qualités de l'esprit propres à lui faire connoître tous ses devoirs. Tandis qu'Aristote lui apprenoit que nos vertus , toujours placées entre deux vices , ne peuvent marcher avec trop de précaution dans un sentier étroit et bordé de précipices , pour parvenir à la véritable grandeur : son cœur déjà ouvert à l'ambition par la lecture d'Homère , et le bruit de guerre qui retentissoit à ses oreilles , n'est touché que des exploits d'Achille , et regarde la ruine de Troie ou d'un empire comme le seul succès digne de lui. Enivré d'amour pour une fausse gloire , que la raison condamne quand elle n'est pas guidée par la justice , et nécessaire au salut de la patrie , son intelligence est fermée à la vérité. Il est jaloux des victoires de son père ; il craint qu'il ne lui laisse rien à conquérir ; il trouve le monde trop petit pour son ambition ; bientôt il dédaignera assez les hommes pour vouloir être fils de Jupiter. Que résulte-t-il de ces passions exaltées ? Des

entreprises téméraires, une audace heureuse, parce qu'elle confond ses timides ennemis, qui ne sont ni des Sabins, ni des Romains, des succès éclatans et un bouleversement entier de toutes ses idées sur la morale, la politique et la gloire. Son esprit, égaré par son ambition, se prête à toutes les erreurs de son imagination. Mais s'il eût vieilli à Babilone, au lieu d'y mourir de ses débauches à la fleur de son âge, je vous prie de considérer quelle auroit été sa fin. Encore entraîné par l'habitude de ses premières passions, quand ses forces lui auroient manqué, j'ai de la peine à croire que le mépris n'eût pas succédé à l'admiration qu'il avoit surprise, et croyoit avoir méritée. Il a bien fait de mourir jeune pour ne pas devenir le lion de la fable. Il est vraisemblable, ou plutôt certain, qu'il n'auroit plus trouvé en lui les ressources nécessaires pour conserver l'empire qu'il avoit formé. L'audace et le bonheur peuvent faire de grandes conquêtes, mais si la prudence ne les a pas préparées, la fortune reprend enfin ses droits, et des passions affoiblies détruisent l'édifice que des passions impétueuses avoient élevé.

Quoique j'en aie assez dit pour vous faire entendre ma pensée, je suis tenté de vous dire un mot de Charles XII, roi de Suède, l'homme le plus extraordinaire qui ait paru dans ces derniers temps. Si dans la prospérité ni dans le malheur il ne s'est jamais démenti, comme Alexandre, je croirois qu'il

faut l'attribuer à des fibres trop fortes et trop roides , qui étant remuées par des passions extrêmement violentes , laissèrent dans son cerveau des traces profondes que rien ne pouvoit effacer , et qui , le ramenant toujours aux mêmes idées , l'affermirent dans son opiniâtreté. Je conclus de-là , que faute d'une certaine souplesse dans les organes qui servent notre entendement , Charles XII étoit moins capable qu'Alexandre d'approfondir la science de la guerre. Pour devenir véritablement un grand capitaine , il auroit eu besoin de naître dans une condition privée , obligé de combattre sans cesse les vices de son organisation ; ses fibres plus dociles , en perdant peut-être une partie de leur rudesse et de leur roideur , l'auroient rendu plus propres à méditer , et ses passions auroient eu quelquefois le temps de consulter son intelligence. Il s'abandonna , au contraire , à cette confiance opiniâtre , à ces espérances immodérées qui firent et ses succès et ses disgraces ; parce que ne lui permettant pas de douter de la victoire , il n'y marchoit pas avec assez de précautions , et ne trouvoit après une défaite aucune ressource dans son génie , accoutumé à tout espérer , et qui l'abandonna quand il eut tout à craindre , et fut obligé de fuir à Pultava.

Vous le voyez , ces passions violentes dont je viens de parler , nous empêchent de jouir de notre raison , la troublent et souvent la

rétrécissent. Malgré cela , il le faut avouer , tout ce qui est extraordinaire et exagéré , a tant de pouvoir sur les pauvres humains , que ces passions insensées conservent je ne sais quel caractère de force , de noblesse et de grandeur qui , aux yeux même du philosophe , sauve le héros du mépris qu'il mérite.

Il faut une passion dominante pour faire un grand homme , mais pour qu'elle ne l'égaré pas , il faut qu'elle puisse s'associer à des passions , qui par leur nature , sont précautionnées et circonspectes ; elles retiendront les fougues , les élans naturels à une passion qui a usurpé l'empire ; elles la forceront à réfléchir , à raisonner , et à proportionner ses espérances et ses projets à la nécessité des conjectures. C'est alors que le grand homme , libre d'être toujours égal à lui-même , malgré les révolutions qu'il éprouve , semble défier la fortune , lasse ses caprices , et l'oblige d'obéir à sa sagesse. Si vous examinez avec attention la conduite de ces hommes illustres dont nous admirons le talent , vous verrez que ces passions subalternes , qui servent de contre-poids ou de frein à la passion dominante , paroissent quelquefois s'annoblir et s'élever même à une sorte de dignité par le commerce de la passion qui les emploie. C'est ainsi que Fabius sauve Rome et prépare la ruine de Carthage. C'est ainsi que César obéit toujours à son ambition , en dissimulant ses

vues , et conserve les vertus nécessaires pour réussir , et que la conduite de ses ennemis n'étoit que trop propre à faire disparaître. Analysez , je vous prie , mes amis , le caractère et la politique d'Auguste. Son ambition est supérieure , ou du moins égale à celle de César. Il ose aspirer à être le maître du monde , sans y être conduit par les circonstances qui animèrent la confiance de celui-ci ; il est naturellement timide , et cette timidité ne le prépare pas à devenir un grand capitaine ; mais irritée et dénaturée en quelque sorte par une ambition excessive , elle devient une prudence profonde et raffinée qui lui donne comme en secret la puissance à laquelle il aspirait , et le préserve des dangers qui perdirent César , parce qu'il les dédaignoit par trop de courage et de confiance.

Mais il y a des passions lâches , atroces , avilissantes , qui par leur nature , dégradant nécessairement l'ame , communiquent toute leur bassesse et leur turpitude à la passion dominante qui les consulte et implore leur secours. Cette dépravation du cœur étouffe toute lumière dans l'entendement. Un philosophe l'a dit : *quæ cupiditates nostras irritant , deprimunt quoque animum , et labefaciunt*. N'apercevez-vous pas dans Tibère une intelligence supérieure qui embrasse un grand nombre d'objets , qui saisit le moment présent et le combine avec l'avenir ? Je vois assez de lumières pour faire un grand

politique et même un grand prince ; mais son ambition dégradée par les vices qu'il avoit contractés avant de parvenir à l'empire , s'allarme mal-à-propos. Pourquoi n'imitait-il pas Auguste ? C'est que cet empereur ne fut point livré à des passions viles et basses. Les circonstances dont il a tiré parti pour élever sa fortune l'ont forcé , malgré lui , à se séparer des passions qui l'auroient dégradé. Il avoit devant les yeux Sylla , Marius , Pompée , César , Lepidus , qu'on pouvoit perdre par des ruses , et Antoine , dont il ne pouvoit détruire la puissance sans un grand courage et une grande prudence. Tibère , au contraire , né dans une cour soupçonneuse qui , pour ne pas craindre une disgrâce ou une révolution , craignoit tout ce qui pouvoit la préparer , avoit assez d'ambition pour vouloir être le maître , mais il fallut la cacher sous une profonde dissimulation qui , ne lui permettant d'employer que la ruse , la délation , la fourberie et le mensonge , devoit l'accoutumer à toutes les passions basses qui portèrent le dernier coup au caractère des Romains , et rendirent sa domination infâme au milieu des vices de Caprée par lesquels il croyoit pouvoir calmer ses inquiétudes.

On lit dans la *Perroniana* que Miron , médecin de Henri III , disoit de ce prince , *qu'il étoit courageux de la tête et non pas du cœur , magnanime de jugement et de résolution plutôt que d'inclination naturelle.*

Je ne sais si c'est là le caractère de Henri III ; mais on ne peut douter que l'histoire ne présente plusieurs princes qui paroissent être nés pour être supérieurs à ce qu'ils ont été. Si on en recherche la cause , on trouvera que des passions basses ont ralenti et trompé les opérations de leur entendement. Ce qui est grand , noble et généreux , paroît à une raison dégradée , gigantesque , chimérique et téméraire. Otez-lui quelques-unes des passions qui le gouvernent en le dégradant , et ce qu'il juge actuellement impossible , va lui paroître facile. Accoutumé à hésiter et tâtonner , il délibère encore quand il auroit fallu agir , et son entendement contracte enfin l'habitude de n'oser se décider.

Fort bien , mon cher Cléophon ; dit Damiis , je conçois à merveille qu'un général d'armée ou un homme d'état dont le talent se montre dans l'action , conserve toujours son caractère , et que des passions trop impétueuses ou trop timides peuvent troubler ses lumières , et l'emporter au-delà du but , ou l'empêcher d'y parvenir. Mais il me semble que l'homme qui cherche la gloire dans le silence de son cabinet , se sépare plus aisément de ses passions. Obligé de méditer à chaque ligne qu'il écrit , il est en garde contre cet enthousiasme trop violent qui peut le mener trop loin ; ou , s'il s'égare , il revient de sang-froid sur ses pas , et répare son erreur. A-t-il quelque-une de ces passions basses dont vous parlez ? Il se bat

les flancs ; son imagination échauffée l'élève , pour ainsi dire , au-dessus de lui-même , et il rendra avec force ce qu'il ne sent pas , ou qu'il ne sent que par bouffée.

A la bonne heure , mon cher Damis , repartit Cléophon , pourvu qu'il s'agisse de ces petites pièces qui sont le fruit d'une gaieté ou d'une verve passagère , et qui ne supposent qu'un esprit cultivé par les lettres. Il n'est question alors que de rendre une pensée délicate , maligne , ingénieuse ou noble , et pendant un moment le bel esprit peut imiter et contrefaire le talent avec succès. Mais s'agit-il d'un ouvrage plus considérable ? avec les matériaux , même les plus précieux , on ne fera rien de beau , si la raison ne restant pas toujours maîtresse d'elle-même , se laisse troubler par un enthousiasme que produisent des passions trop violentes ou inconsidérées ; on sera incapable de composer un tout dont toutes les parties faites les unes pour les autres , ne se nuisent jamais , et se prêtent , au contraire , par le secours de l'ordre et des convenances les plus exactes , une nouvelle force ou un nouvel agrément. Où l'esprit trouvera-t-il des idées grandes , profondes , nobles , sublimes , si le cœur n'est occupé journellement que par des objets petits , vils et bas ? Or , je vous prie de bien considérer ce que c'est que la crainte , l'esprit de servitude et d'intrigue , l'envie , la jalousie , l'avarice , la cupidité et la vanité de faire du

bruit ; et je vous demanderai si de ce cloa-
que vous pouvez raisonnablement espérer
de voir sortir un vrai talent. Non , sans
doute , et il suffit de connoître superficiel-
lement les ressorts qui font penser et agir
l'homme , pour savoir que l'entendement ne
voit , n'imagine , ne rend constamment bien
que les habitudes constantes du cœur :
Magno animo de rebus judicandum est. Ani-
mus, dit encore le même Sénèque , *ex se*
crescit , se ipse alit se exercet.

Plus vous analyserez chacune des pas-
sions que je viens de nommer , et plus vous
serez convaincu qu'elles énervent et dégra-
dent l'ame. Elles rétrécissent donc une in-
telligence occupée d'objets peu dignes d'elle.
Dupe alors d'une imagination vagabonde ,
brillante , ambitieuse , et d'une folle pré-
sompction , un bel esprit se croit capable
de tout , parce qu'il n'a mûrement réfléchi
sur rien , et néglige le premier et le plus
important précepte d'Horace : *Quid valeant*
humeri , quid ferre recusent.

On écrit très-agréablement en prose et
en vers sur des matières communes ; mais
on n'est pas capable pour cela d'entrer dans
la carrière d'un Pascal , d'un Fénelon , d'un
Bossuet , d'un Vertot , d'un Corneille , d'un
Racine , d'un Molière , d'un Lafontaine et
d'un Despréaux. Tous ces écrivains , dont
le cœur est dégradé , ne manquent jamais
de se trahir. Veulent-ils être sublimes , ils
passent le but , sont ampoules , marquent

de cette facilité naturelle et soutenue, qui seule est la preuve d'un vrai talent. L'effort qu'ils font décèle leur foiblesse. Vous diriez qu'ils ont entassé dans leur porte-feuille un amas immense de pensées décousues qu'ils n'auroient jamais eues, s'ils n'avoient parcouru superficiellement toutes sortes d'ouvrages et de sujets. Pour peu qu'on ait alors de facilité, on se croira un grand homme, et même un homme universel, parce qu'on a des morceaux sur tout; et cependant ces morceaux ne sont propres à rien, parce qu'on les a composés au hasard et sans objet. N'importe, on en composera des tragédies, des comédies, des contes, des histoires et des mélanges de littérature, de philosophies et même de théologie, pour ne rien perdre.

Ah! voilà Voltaire, s'écria Damis en riant. Pourquoi donc? répliqua vivement Cléophon; il est vrai que je ne le crois pas digne d'occuper une place à côté de nos grands maîtres: tout ce qu'il a fait est trop peu médité et trop peu fini. Cependant je suis bien éloigné de penser qu'il faille s'en prendre aux passions basses dont nous parlons en ce moment: au contraire, je l'accuserois plutôt d'avoir voulu être un Alexandre en littérature; et courant toujours de conquête en conquête, de n'avoir pas connu les vastes provinces dans lesquelles il a fait des incursions pour y élever des trophées peu solides de sa gloire. Mais, raillerie à

part, je doute fort que la nature eût donné à Voltaire une organisation propre à faire un grand homme. Si elle en avoit fait les frais, seroit-il possible qu'en parcourant tous les genres, il n'ait senti pour aucun d'eux cet attrait, ce charme particulier qui fixe le goût et s'empare du génie? Avec une intelligence assez étendue pour approfondir avec avidité les secrets les plus mystérieux d'une science ou d'un art, on s'y attache malgré soi. Une curiosité, toujours active et toujours renaissante, soutient contre les dégoûts et les difficultés. Triomphe-t-on d'un obstacle, découvre-t-on une vérité, notre amour-propre satisfait nous rend plus cher l'objet que nous aimons. Ne craignez aucune lassitude pour l'homme de génie; la carrière qu'il parcourt est pour lui sans bornes; plus il avance, plus il voit, pour ainsi dire, se reculer le terme de la perfection à laquelle il aspire; et jamais il n'est las ni rassasié de ses jouissances.

Le bel esprit n'est point cela, mon cher Damis; trop léger et trop frivole pour rien approfondir, il s'essaie, il croit avoir atteint à la perfection, précisément parce qu'il n'a pas même songé à s'en faire une idée. A peine a-t-il donc fait quelques pas dans la carrière, qu'il croit l'avoir parcourue, et s'en dégoûte; il paroît épuisé; en voltigeant d'un genre à l'autre, et ne se fixant à rien, il croit étaler une riche abondance, et il ne montre en effet que sa stérilité. Il n'est frappé

ni de l'ensemble d'un ouvrage , ni des proportions délicates qui doivent en réunir les différentes parties ; et tout occupé de ses détails et de son style , il ramasse tous ces morceaux de pourpre dont Horace se moquoit , et que la multitude seule doit admirer. Les beaux esprits subalternes applaudissent ; la tête tourne à leur chef ; il triomphe , il se croit le premier homme du monde. Tantôt il le prouve par des écrits anonymes , tantôt en louant des écrivains dont il se moque en secret , et tantôt en tâchant de rabaisser les grands hommes dont il est jaloux malgré lui. Le goût du beau se perd , et l'engouement , la mode et la sottise , bientôt ne permettent plus aux gens sensés de réclamer les droits de la raison. Cet abus de l'esprit , ce délire de la vanité , faites-y attention , vous ne les trouverez dans aucun des grands hommes , soit anciens , soit modernes , qui doivent nous servir de modèles. Ils savoient trop bien que toute science et tout art demande un caractère particulier d'esprit. Il faut se borner à tirer le meilleur parti possible de ses facultés , et se contenter d'être ce qu'on est. Ces gens qui se croient propres à tout , ne remarquez-vous pas tous les jours , qu'ils ne sont bons à rien , ou ne peuvent exceller que dans des bagatelles qu'il ne faut pas même trop multiplier ; si on ne veut pas toujours se répéter. On ne finiroit point sur cette matière. Mais revenons , mon cher Damis , à nos passions ,

qui en agissant sur notre intelligence qu'elles aiguïssent et rendent active, produisent tous les talens divers dont nous nous honorons, et mettent mille nuances différentes entre des hommes qui paroissent égaux.

Je vous ai dit que les hasards de la naissance et les différentes conjonctures où nous nous trouvons, décident dans les grands hommes, c'est-à-dire, dans les hommes heureusement organisés de l'emploi qu'ils feront de leur génie ou de leurs talens. Pour connoître toute l'étendue de cette vérité, il seroit peut-être nécessaire d'examiner l'influence des mœurs publiques, du génie particulier de chaque siècle et de chaque gouvernement sur l'esprit des jeunes gens, que leur ignorance dispose à tout adopter comme autant de règles certaines de leur conduite. Ces observations seroient, sans doute, utiles pour apprécier avec justice les talens de tous les hommes qui se sont distingués, et nous apprendre que tel homme que nous admirons aujourd'hui, n'auroit été qu'un marmouset à côté de ces hommes encore à demi-barbares qui se sont élevés au-dessus de leur siècle, et que nous avons la sottise de mépriser, mais que nous admirerions s'ils renaissent aujourd'hui parmi nous; car ils s'élèveroient encore au-dessus de leur siècle, et nous écraseroient. Mais tout cela meneroit trop loin, ce seroit la matière d'un livre; et je me contenterai de dire que dans cette agitation des accidens extérieurs qui ont tant

de pouvoir sur nous , nos passions ne laissent pas d'imprimer au génie un caractère différent.

Nous autres moralistes , nous connoissons assez bien la nature de chaque passion considérée séparément , et nous ne nous trompons guère sur leurs effets plus ou moins dangereux , soit relativement à nous , soit relativement à la société. Mais malheureusement pour nos observations , quoique tout grand homme en tout genre doive avoir un goût dominant , cette passion caractéristique est toujours escortée , si je puis parler ainsi , d'une foule d'autres passions qui , sans se laisser trop remarquer , ne laissent pas d'avoir leur influence et d'agir sur eux à leur insu. Ce sont des valets qui , en s'y prenant adroitement , font vouloir à leur maître ce qu'ils veulent. Ces passions subalternes , en se mêlant , en se choquant , en se confondant , se dénaturent en quelque sorte , se combinent de mille et mille manières différentes , suivant la différence des conjonctures , et donnent à chaque grand homme , si je puis parler ainsi , une physionomie particulière , mais qui semble quelquefois s'altérer et changer.

Je ne suis point assez téméraire pour entreprendre de vous expliquer ce mystère de la composition de l'homme ; mais pour vous faire mieux entendre ma pensée , permettez-moi de vous rapporter un exemple. Le premier prince d'Orange , surnommé le Taciturne , avoit sans doute une prudence pro-

fonde , qui ne pouvoit s'allier qu'avec des passions tempérées de la manière la plus favorable aux opérations de l'entendement. Plus de chaleur ne lui auroit pas permis de prévoir tous les dangers de la révolution que préparoit le gouvernement injuste de Philippe II , et souvent il auroit été pris au dépourvu. Moins d'ardeur ne l'auroit pas rendu assez agissant pour oser entreprendre d'enlever à la cour de Madrid une partie des Pays-Bas. De cette heureuse température naissoit un jugement sûr , qui l'éclairoit sur tout ce qu'il devoit craindre ou espérer , et le laissoit toujours dans cet état de calme qui , ne s'étonnant et ne s'engouant de rien , le dispoisoit à peser avec impartialité ses craintes et ses espérances , et à combiner de sang-froid toutes ses opérations pour les diriger au même but. Tant de sagesse le fit accuser de lenteur par des hommes moins patients que lui ; mais soyons sûrs qu'après avoir jeté les fondemens de sa fortune , tâté les forces et les ressources de ses ennemis , et essayé les nouvelles vertus que l'amour de la liberté faisoit naître dans les Provinces-Unies , on l'auroit vu sans doute profiter des progrès que l'esprit républicain avoit faits sous ses auspices , pour diminuer ses craintes et ses précautions , et pour agrandir ses espérances. Ce Fabius vraisemblablement ne se seroit plus contenté de fatiguer , de lasser et d'épuiser Annibal en Italie ; et comme Scipion , il auroit médité :

une descente en Afrique. Vous vous rappelez que sous son fils Maurice , élevé dans son école et formé à la même circonspection , la guerre des Pays-Bas prit cependant un caractère tout nouveau. Ce prince , si heureusement né pour gouverner les hommes , comprit que la sagesse cunctatrice de son père l'avoit mis en état de paroître plus hardi , sans cesser d'être moins prudent.

Combien notre ame n'est-elle pas dépendante de nos passions , c'est-à-dire , de la chaleur plus ou moins vive de notre sang , d'une bile plus ou moins âcre , et de l'abondance des esprits animaux qui se portent avec plus ou moins de rapidité à notre cerveau ? Chacun de nous peut se convaincre de cette vérité , en se rendant compte de ce qui se passe chez lui. De-là toutes ces qualités , toutes ces modifications de l'entendement , qui rendent souvent les grands hommes plus ou moins propres à agir dans telle circonstance que dans toute autre. Un général conduira une guerre défensive avec le plus grand succès , parce qu'aucune impatience ne lui fait illusion , et qu'on est maître de son ennemi quand on l'est de soi. Mais il échouera peut-être dans une guerre offensive , parce que son entendement se sera accoutumé à opérer avec une lenteur qui ralentira malgré lui son action. Tel capitaine se fera admirer dans une guerre de chicane , qui ne paroîtra peut-être qu'un homme médiocre dans une guerre

d'invasion ; l'une demande à un général le plus grand sang-froid pour remédier sans cesse aux difficultés qui se multiplient et se renouvellent à chaque instant ; il doit continuellement se défier de ses ennemis et de lui-même. Mais dans une guerre d'invasion , il faut plus de confiance en ses propres forces , parce qu'elle peut et doit s'allier avec une sorte de témérité. On s'accoutume à donner quelque chose à la fortune , on y compte , comme César , parce qu'on se sent assez habile pour gêner ses caprices , ou pour profiter de ses faveurs , et peu-à-peu on contracte l'habitude d'exécuter audacieusement les entreprises audacieuses. Toutes ces différences , comme vous le voyez , ne peuvent résulter que des passions diverses qui remuent et mettent en action l'entendement d'un général d'armée.

Je dirois la même chose des hommes qui ont acquis la plus grande réputation dans le gouvernement de leur république. Si vous examinez avec soin leur conduite , vous verrez , si je ne me trompe , que s'ils ne se sont proposé la même fin , ils ont été égarés par quelque jalousie , quelque rivalité , ou cet esprit d'intrigue et de parti qui rend souvent les talens inutiles , et plus souvent encore si dangereux. Mais , si vous considérez ces politiques que l'amour du bien public réunit , vous verrez , que de la meilleure foi du monde , ils ne sont point d'accord sur les moyens qu'ils veulent employer.

D'où naît cette manière différente de penser entre des hommes d'un esprit supérieur, et qui aiment également la vérité? C'est que leurs passions particulières troublent un peu leur entendement, et rendent la prudence des uns plus timide, ou les espérances des autres plus audacieuses.

Mais sans nous arrêter plus long-temps, mon cher Damis, sur ces personnages que la fortune place sur le grand théâtre du monde, et qu'elle charge souvent d'entraves qui gênent et captivent leurs talens, il me semble qu'on ne démêle jamais mieux l'action des passions sur notre esprit, qu'en fixant ses regards sur ces hommes que la nature seule a favorisé, et qui dans leur heureuse obscurité ont été les maîtres de disposer à leur gré de leur génie. Nous admirons tous l'intelligence sublime de Descartes, de Corneille, de Pascal, de Bossuet, de Fénelon, de Mallebranche, de Despréaux, de Racine, de Condillac, de Molière, de Lafontaine; mais voyez comment tous ces grands hommes, conduits par des passions différentes se séparent, pour ainsi dire, en différentes bandes.

Des passions plus tranquilles, et qui ont moins besoin du tumulte et du commerce des hommes, produiront des philosophes. Une sorte de dégoût pour les misères humaines qui les fatiguent ou n'ont rien de piquant pour eux, les livre d'abord à je ne sais quelle indolence qu'on pourroit pren-

dre pour une paresse de leur entendement. Tels , dit-on , ont été Descartes , Mallebranche et Condillac ; mais ils vont bientôt étonner les personnes qui se sont trop hâtées de les juger. A peine ont-ils trouvé un objet digne de leurs méditations , que tout leur génie se déploie. Tandis que les uns cherchent à démêler les lois par lesquelles la nature gouverne l'univers entier et l'interrogent par des expériences ingénieuses , les autres , en décomposant les opérations de notre entendement , remontent jusqu'à l'origine de nos idées , ou descendent dans l'abîme du cœur humain pour y puiser la connoissance de nos devoirs. A peine les uns et les autres ont-ils goûté le premier plaisir de leurs méditations , à peine ont-ils entrevu la vérité , qu'ils deviennent , pour ainsi dire , inaccessibles à toutes les passions qui troublent le monde ; vous ne trouverez en eux que ce mouvement machinal qui est en nous malgré nous , et dont ils ne se défendent pas , parce qu'il ne laisse en leur ame aucune trace durable.

Avec des passions moins tranquilles , il me semble que le génie doit prendre un caractère tout différent ; et suivant qu'elles sont plus ou moins propres à donner à l'ame de la roideur , de la force , de la gravité ou de la flexibilité , de la mollesse et de la gaieté , elles produisent dans un même genre tous ces hommes illustres qui ont des talens différens , et que nous admirons également.

Corneille,

Corneille , Molière et Lafontaine , par exemple , ont eu tous trois cette intelligence supérieure qui fait remonter aux principes du beau , et tous trois ont parcouru avec le même succès une carrière très-différente. Qui pourroit descendre dans leur ame , trouveroit dans l'un des passions sans doute plus sérieuses , plus graves , et dans l'autre des passions plus badines , plus gaies , qui les portoient à peindre nos mœurs bourgeoises et nos ridicules avec la même touche et des couleurs aussi vives et aussi vraies que Corneille peignoit les grands intérêts et les grands hommes qu'il a mis sur la scène ; tandis que Lafontaine , conduit par sa bonhomie , nous ravissoit par les aventures un peu libertines de quelques amans , et nous ramenant ensuite à la morale la plus sage et en même-temps la plus enjouée , nous apprenoit si bien à connoître l'homme , qui n'est si souvent qu'un loup , un mouton , un renard , un âne , un lion , un geai , etc.

En parcourant la même carrière , remarquez encore , je vous prie , comment des passions , diversement modifiées , impriment à l'esprit un caractère différent. Racine , ayant une ame moins forte que Corneille , avoit lu sans doute nos romans avec plus d'intérêt que l'histoire ; son cœur par conséquent plus ouvert aux impressions de l'amour , l'invitoit à en mettre sur le théâtre les délicatesses , les caprices et les erreurs.

Corneille, au contraire, trouvant cette passion plus digne de la comédie que de la tragédie, cherchoit d'abord avec quel sentiment plus noble et plus courageux elle pouvoit s'associer pour offrir un grand spectacle. Racine, content de peindre un amour moins tragique et plus à notre portée, se seroit borné à faire répandre des larmes aux femmes et aux jeunes gens ; peut-être n'auroit-il point songé à nous présenter Burrhus, Agrippine, Acomat, Roxane, et le sublime tableau d'Athalie, si Corneille, en lui inspirant une juste émulation, ne lui eût appris à connoître toutes ses richesses.

Peut-être ai-je tort, mais je ne me lasse point de vous rapporter des exemples. La forme de notre gouvernement ne permettoit pas à Bossuet de montrer son éloquence avec le même avantage que Démosthène et Cicéron ; mais je crois m'apercevoir qu'il auroit eu les mêmes succès à Athènes et à Rome, parce qu'il avoit leur génie ; il auroit rendu leur courage aux Athéniens, inquiété Philippe, ou fait pâlir Verrès, Catilina et Antoine. Aux passions qu'il réveille en moi pour m'entraîner, je juge de celles dont il est animé lui-même. Fénélon, au contraire, avec une éloquence plus douce, mais également puissante, s'insinue adroitement dans mon cœur en éclairant ma raison. Il s'élève à côté d'Homère et de Virgile ; plein de leur esprit, tout s'em-

bellit sous ses pinceaux ; et il leur est supérieur par le choix d'un sujet plus important que la ruine de Troie et l'arrivée d'Enée en Italie , et qui plaira à toutes les nations tant qu'il y aura des rois et des peuples qui désireront d'être heureux.

Mais voulez-vous encore mieux connaître , mon cher Damis , le pouvoir des passions sur l'entendement , et combien elles sont propres , suivant la différence des conjonctures , à lui faire prendre les formes les plus différentes ! Je vous conseille de considérer attentivement Pascal. Grâce à cette intelligence qui l'animoit et qui ne peut être sans action , il est géomètre avant que de savoir qu'il y eût une géométrie ; et la physique alloit vraisemblablement lui devoir la plupart des découvertes qu'elle a faites depuis ; lorsque la religion , qui le frappe vivement , l'arrache à ses études profanes ; et déjà ce protégé médite de confondre l'incrédulité ; ouvrage dont on peut pressentir la sublimité par la lecture des pensées qu'il n'avoit jettées sur le papier que pour se tracer la route qu'il devoit tenir. Cependant , distrait par un peu de jansénisme , et cet esprit de parti qu'inspirent toujours des ennemis puissans et dangereux qu'on veut abattre , il compose les immortelles provinciales , et montre que ce génie , aussi flexible qu'étendu , et qui embrasse tout , étoit capable de faire le *Tartuffe* , la comédie , je crois , la plus parfaite que les théâtres aient vue.

Mon cher Cléophon, dit alors Damis, je vous ai écouté avec la plus grande satisfaction, et il me semble que mes idées sur les talens, commencent à être aussi justes qu'elles étoient fausses, ou du moins confuses. Je sens à merveille que cette intelligence supérieure et toujours maîtresse d'elle-même, que vous regardez comme le principe et la source des talens, est absolument nécessaire pour produire ces ouvrages immortels que toutes les générations admireront. Est-on privé de ce secours? L'esprit sans force, sans étendue, sans vigueur, n'a que des saillies heureuses, tombe ou s'égaré à chaque instant, et peut tout au plus rencontrer par-ci par-là quelques détails heureux. Aura-t-on contracté l'habitude d'écrire en prose avec facilité, ou de tourner agréablement quelques vers? On ne consultera que sa présomption au lieu d'imiter Anacréon et Catulle, qui attendoient dans leur paresse qu'un sentiment de plaisir ou de malignité leur dictât une chanson ou une épigramme; on entreprendra de grands poèmes; on abuse d'une malheureuse facilité; on veut être philosophe, on veut être orateur, on veut être historien; et cela, parce qu'on ne se doute pas qu'il y a des secrets particuliers et propres à chaque science et à chaque art.

Je suis fort satisfait, continua Damis, et j'adopte volontiers ce que vous avez dit du pouvoir de nos passions sur notre en-

tendement ; je vois avec plaisir que la morale , cette science la plus nécessaire aux hommes , parce qu'elle fait leur bonheur , ne l'est pas moins pour développer leurs talens. En effet , s'il est vrai que l'esprit est la dupe du cœur , il est donc vrai que pour éclairer l'un , il faut régler les-mouvemens de l'autre. Notre raison , dégagée d'une foule de misères , d'erreurs et de préjugés qui lui sont chers et la dégradent , acquerroit de nouvelles lumières , et ne s'occuperait qu'à rendre les talens aussi utiles qu'ils sont agréables. Aussi Horace prescrit-il aux poètes la lecture des philosophes qui nous instruisent de nos devoirs et des dangers des passions :

*Nemo adeo ferus est , ut non mitescere possit ;
Si modo culturæ patientem commodet aurem.*

Il me semble que les défauts qu'on peut reprocher aux ouvrages de quelques artistes tiennent moins au caractère de leur intelligence qu'à des vices du cœur qui rabais-sent l'ame.

Cependant , mon cher Cléophon , il me reste un scrupule. Cette intelligence supérieure , qui a besoin pour opérer sûrement de n'être remuée que par des passions modérées et honnêtes , je craindrois qu'elle ne restât un peu froide ; et cette froideur n'est-elle pas le plus grand des défauts , puisqu'elle affadit ou ternit les traits même de la beauté la plus régulière ? Comment un esprit ac-

coutumé à mesurer scrupuleusement sa marche et tous ses pas , aura-t-il cette flamme divine qui forme le caractère du génie , et dont vous nous avez parlé d'après Cicéron ? Cette flamme , ce souffle divin , cette inspiration qui nous étonne , nous surprend , nous ravit dans les hommes à talent , n'est-ce point un don particulier de la nature , une qualité secrète qui prévient en quelque sorte les réflexions de l'entendement ? C'est une espèce d'instinct qui agit en nous , pour ainsi dire , sans nous. Nous ne délibérons point , nous sommes mus sans savoir quelle est cette force qui nous entraîne. En examinant ces morceaux précieux , souvent notre entendement est frappé d'admiration , et sent lui-même que par ses calculs et ses raisonnemens , il ne seroit point parvenu à produire ces beautés qu'une espèce de hasard a produites.

Fort bien , mon cher Damis , reprit Cléophon , et vous auriez sans doute raison , si cette qualité de l'entendement , dont vous venez de faire un fort bel éloge , étoit un don syécial et particulier de la nature , et non pas une suite toute simple de la manière dont quelques grands hommes ont travaillé à étendre , enrichir et perfectionner leurs heureuses dispositions. Par une métaphore ingénieuse , Cicéron regarde comme l'ouvrage d'une inspiration divine ces beautés qui nous ravissent , parce que dans l'endroit où il parle du génie , il n'étoit pas ques-

tion de le définir , mais de donner simplement une grande idée des effets qu'il produit. Soyez sûr qu'en traitant la matière dont nous nous entretenons , s'il avoit eu le même objet que nous , il nous auroit dit que l'auteur de la nature ne souffle point dans l'ame de quelques hommes une partie de son esprit , mais se contente de disposer heureusement les organes de leur cerveau , et de leur donner des passions modérées , et dans ce point précis de chaleur qui chauffe et élève l'ame sans la troubler , qui étend ses perceptions et lui enseigne l'art d'en user sans en abuser. Voilà tout ce que fait la nature ; le reste est notre ouvrage , et c'est de la manière dont nous nous servons de ces matériaux précieux pour perfectionner notre entendement et tempérer ou diriger les mouvemens de notre cœur , que résulte cette force , cette étendue , cette énergie , ce sublime de la raison que nous appelons une flamme ou un souffle divin.

Ce n'est point de ma part une simple conjecture ; et vous en serez persuadé , mon cher Damis , en vous rappelant par combien de travaux , d'étude , de méditation , il faut se préparer à tirer le meilleur parti des dons les plus précieux de la nature. Quelles connaissances immenses ne doit pas acquérir l'orateur parfait , dont Cicéron nous trace le tableau , pour apprendre à se servir de son génie , qui sans ce secours sera toujours captif. Horace a pensé de même ; et vous

vous rappelez à combien d'étude il condamne le poëte né avec les plus heureuses dispositions. On demande, dit-il, « si les » plus beaux poëmes sont le fruit des talens naturels ou de l'étude et de l'art, et » il répond :

*Ego nec studium sine divite vena ,
Nec rude quid prosit video ingenium ; alterius sis
Altera poscit opem res , et conjurat amicè.*

C'est leur propre expérience qui a fait tenir à l'un et à l'autre le même langage ; ils savoient trop combien il leur en avoit coûté pour se mettre en état de produire leurs divins ouvrages ; ils avoient éprouvé cent fois combien le génie naturellement trop audacieux, a besoin d'être contenu dans les limites étroites des bienséances et des convenances pour ne pas s'égarer ridiculement. C'est le goût, c'est-à-dire, la raison accoutumée à comparer et à juger des rapports, qui doit être le guide du génie ; et c'est en étudiant les grands hommes de la Grèce, que Cicéron et Horace avoient réussi à devenir leurs rivaux et à partager leur gloire.

Combien ne devons-nous pas être persuadés aujourd'hui de cette vérité, nous à qui on a démontré que toutes nos idées et nos connoissances, nous les devons à nos sensations ? Le génie le plus excellent naît donc encore parmi nous aussi grossier et aussi brut que chez les premiers hommes et

les Sauvages. S'il veut tout devoir à ses propres lumières , et ne rien emprunter des autres , il pourra se montrer par des élans subits ; mais il disparaîtra comme un éclair , et retombera par le poids même de son ignorance. Ce n'est qu'en méditant sur les qualités de notre esprit et de notre cœur , ce n'est qu'en observant ce qui réussissoit constamment , que les philosophes ont prescrit des règles fixes au génie , et lui ont donné des méthodes pour marcher avec sûreté. C'est ainsi que s'est formé ce discernement juste et délicat , qui saisit les différentes proportions de toutes les parties qui composent un tout ; qui distingue les beautés propres à chaque genre ; qui les rejette quand elles ne sont pas à leur place ; qui se défie de ses richesses , et craint de les faire mépriser en les prodiguant avec ostentation. C'est ainsi que nous apprenons insensiblement à juger des convenances qui doivent régner entre nos idées et nos expressions. Ce n'est que par ces études qu'un écrivain , comme tout autre artiste , peut se rendre le maître de son imagination , s'élever au-dessus des préjugés de son temps , et résister aux erreurs de la mode.

Mais , laissons , poursuit Cléophon , ces tristes réflexions ; si je ne me trompe dans mes raisonnemens , il me semble qu'on en doit conclure qu'une mémoire heureuse est un attribut nécessaire de talent ou de génie. Ce propos , mon cher Cléante , parut un

peu bizarre et sauvage à Damis. Je voudrois que vous eussiez été témoin de son étonnement, vous en auriez ri comme moi. Peut-être se croyoit-il offensé, car vous savez qu'il se pique de manquer de mémoire. Vous vous moquez, dit-il à Cléophon ; je vous proteste que je connois, au contraire, je ne sais combien de gens dont on pourroit peut-être faire des hommes d'esprit, ou du moins des hommes à sens commun, si on pouvoit leur ôter une bonne partie de leur mémoire. Ne connoissons-nous pas tous de ces pédans qui ont tant lu et qui ont le malheur de n'avoir rien oublié ? Quels fléaux dans la société ! Sans doute, mon cher Damis, reprit Cléophon en riant, et il seroit inutile de vouloir nous prouver une vérité que personne de nous ne vous contestera. Mais permettez-moi d'expliquer ce que j'entends par une mémoire heureuse. Je ne prétends point passer de ces mémoires qui, malheureusement, n'oublient rien, et entassent des faits, des mots, des pensées pêle-mêle, sans rien digérer ni rien arranger. Molière l'a dit :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant..

Sans doute ; mais une mémoire heureuse n'est point ce malheureux talent de ne pouvoir rien oublier, et dont Thémistocles se plaignoit. C'est une mémoire soumise à un jugement sain, et qui ne ramasse et ne conserve que les idées, les pensées et les

expressions dont il aura besoin pour étendre et multiplier ses connoissances , et les communiquer avec plus d'avantage. J'appelle , mon cher Damis , une mémoire heureuse , celle qui est docile et prompte à vous répondre quand vous l'interrogez , et qui vous prévenant même , vous fournit cette heureuse abondance qui répand tant de charmes sur les écrits , au lieu d'obéir avec respect à l'intelligence , si la mémoire la domine avec l'insolence d'un esclave révolté ; voilà la mémoire d'un sot , qui n'a rien que de vague , d'incohérent et de décousu. Dieu nous préserve de ces savans dont l'érudition déborde de tout côté , parce qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour mépriser les trois quarts de leur science ! La mémoire d'un homme d'esprit est toute autre chose ; elle lui sert à lier ses idées les unes aux autres ; c'est par son secours qu'il entient la chaîne , et se rend propres les richesses qui ne lui appartiennent pas. Remarquons , je vous prie , que de toutes nos facultés intellectuelles , la mémoire est celle qui éprouve la plus prompte décadence. A mesure qu'elle s'affoiblit , la raison , de son côté , opère avec plus de lenteur et plus de peine , et peut même , par degré , devenir une imbécillité stupide. Or , mon cher Damis , si la perte de la mémoire anéantit le plus grand génie , quels secours ne doit-elle pas lui prêter si elle a les qualités heureuses dont je viens de parler ?

Depuis trois jours que nous parlons philosophie, ne sommes-nous pas convenus, d'après nos maîtres, que l'entendement le plus heureusement disposé, mais réduit à ses seules forces et sans secours étranger, seroit bien peu de chose ? C'est donc à la mémoire qui lui fournit toujours un aliment nouveau, que l'esprit humain doit ses progrès. C'est par son secours que nous sommes parvenus à porter toutes les sciences et tous les arts à leur plus haute perfection. Combien de nos beaux esprits ont plus d'obligation à leur mémoire qu'à leur imagination ! Si on demandoit aux plus grands hommes de guerre, aux plus grands politiques, et en un mot, à tous les hommes les plus distingués par leurs talens et l'étendue de leur génie, si c'est dans eux-mêmes qu'ils ont trouvé toutes les ressources nécessaires pour exécuter ce qu'ils ont fait, ils me répondroient sans doute que la connoissance du passé leur a été de la plus grande utilité, et les a mis en état de servir à leur tour de modèle à la postérité. Tandis que je pesois mes craintes et mes espérances, mes moyens et mes ressources, et que j'hésitois à me décider, j'ai pensé, diroit le grand Condé, à telle action d'Alexandre, et je n'ai plus eu aucune incertitude. Moi, j'ai pensé à César, diroit Turenne avec la même sincérité. En effet, la mémoire n'est inutile qu'à ces hommes qui n'ont pas assez de jugement pour savoir profiter de ses

secours ; on diroit qu'ils en sont écrasés , et leur mémoire ne sert qu'à les rendre plus incertains et plus indécis.

Mais , c'est assez parler de la mémoire , mon cher Damis , et quelque secours qu'elle prête à l'entendement , toujours un peu lent , paresseux et froid , il n'aura point ce souffle divin dont parle Cicéron , si l'imagination ne hâte sa marche , et ne lui communique sa chaleur , et , si je puis parler ainsi , son activité créatrice. Si vous me demandez ce que c'est que notre imagination , je ne vous cacherai point mon embarras. Est-ce un sens intérieur distingué de l'entendement , et où il va prendre les ornemens nécessaires pour s'embellir et nous plaire , comme il va chercher dans la mémoire les idées produites par les objets , pour en extraire des vérités en les rapprochant et en les comparant ? Je n'oserois le dire ; je serois bien plus porté à croire que l'imagination n'est qu'une disposition inconnue des fibres de notre cerveau , mais telle que notre intelligencé ne peut penser aux objets qui l'ont frappée , sans éprouver la même commotion , et pour ainsi dire , la même sensation qui se renouvelle avec la même force.

Tout cela , quoique je vous parle d'après de grands philosophes , n'est peut-être pas fort satisfaisant ; mais sans vouloir expliquer ce mystère , et remonter aux causes de notre imagination , bornons-nous à en considérer les effets. Si notre entendement n'avoit pas

la faculté de se réchauffer par le souvenir de ses sensations , de sorte qu'il semble les éprouver une seconde fois ; vous jugez sans peine que nous n'aurions qu'un instinct lent , grossier , paresseux , et serions gouvernés impérieusement par chacune des sensations qui se succédoient. Avec le secours de l'imagination qui nous rend présents les objets absens , nous embrassons à la fois le passé et l'avenir , nous les comparons , notre intelligence s'agrandit , et notre ame est dans une action continuelle ; il se présente à la fois mille idées bizarres , sages , insensées , extraordinaires à un homme fait pour penser. En s'occupant de ses rêveries , s'il conserve assez d'empire sur elles , pour les soumettre à l'examen de son jugement , il peut être un grand homme ; les sciences , les arts et la vérité lui devront sans doute beaucoup. Si ces rêveries , au contraire , le dominant impérieusement , j'en suis fâché ; il tombera dans mille erreurs , et peut-être même sa raison s'égarera-t-elle pour toujours.

Qui pourroit , en effet , compter tout ce que nous devons de bien et de mal à notre imagination ? Dans l'enfance du monde , dans le temps que la raison humaine , faute d'expérience et de connoissance , mais pressée par son activité , de connoître et de penser , n'avoit encore aucune méthode pour discerner la vérité ; elle s'abandonna avec d'autant plus de sécurité à l'audace de l'imagi-

nation, qu'il lui étoit impossible de se défier de ses prestiges. Je ne vous prouve point cette vérité, et je me contente de vous renvoyer à l'excellent ouvrage de Fontenelle sur l'origine des fables. Cependant l'imagination, à force de multiplier ses rêves et ses mensonges, servit alors très-utilement aux progrès de la raison. Toutes ces folies nées au hasard, ne tardèrent pas à se contrarier de la manière la plus évidente. Ne pouvant pas toutes être vraies à la fois, la raison commença à soupçonner qu'elle n'avoit que des erreurs et des préjugés. A peine eut-elle fait le grand pas d'apprendre à se défier d'elle même et à douter, qu'elle se trouva dans la route de la philosophie. En discutant leurs frivoles opinions, les hommes furent encore condamnés à se tromper long-temps. N'importe, ils se firent enfin des règles ou des méthodes de raisonnement, et furent moins hardis à établir des principes; ils se défièrent de leur imagination, et crurent plus difficilement à ses prestiges. Cependant la curiosité et la vanité qu'accompagne toujours la présomption, passions dont il est impossible de nous séparer entièrement, enfantèrent encore tous ces systèmes de l'ancienne philosophie à laquelle nous devons tout; puisqu'au milieu de ses erreurs on trouve des vérités qui nous apprirent à ne marcher qu'avec le secours de l'expérience, et à soupçonner que le temps et la méditation étoient les seuls

maîtres qui pouvoient nous conduire aux connoissances qui ne sont pas au-dessus de notre portée.

A mesure que la philosophie se perfectionna , toutes les sciences et tous les arts apprirent d'elle la méthode et les règles qu'ils devoient observer pour parvenir à la perfection qu'ils se proposoient. L'imagination qui avoit été leur seul guide , comprit enfin elle-même , que si elle est nécessaire pour donner à l'entendement de la force et de l'énergie , elle doit lui obéir si elle ne veut pas s'égarer avec lui. Toutes ces sciences et tous ces arts portent donc sur une seule et même base , la raison ; et vous sentez , mes amis , que se proposant autant d'objets divers que nous avons de besoins différens , il s'ensuit nécessairement que l'imagination , suivant ses différens degrés d'activité ou de paresse , nous destine à parcourir différentes carrières avec le même succès.

J'ai dit que les passions plus ou moins vives aident ou dérangent les opérations de l'entendement ; elles donnent à plus forte raison un caractère différent à l'imagination. Plus elle sera tempérée et docile , plus elle laisse de liberté à l'intelligence pour embrasser et combiner un grand nombre d'objets ; une sorte d'impatience et de présomption a souvent formé les grands génies qui ont voulu nous expliquer les vues et le système mystérieux de la nature. L'imagina-

tion est moins dangereuse pour un historien, quoique ses écrits doivent être une école de morale et de politique. Pourquoi cette différence ? C'est que la nature a voulu que les vérités morales qui doivent faire notre bonheur ne fussent pas couvertes d'un voile aussi épais que les vérités physiques, qui sont moins importantes pour nous. L'historien peut marcher avec moins de précaution que le physicien, il doit s'aider même des secours que prête l'imagination ; parce que les vérités physiques n'ont besoin que d'être prouvées pour être adoptées avec joie, et qu'il n'en est pas de même des vérités morales. Elles paroîtront évidentes à notre raison, et nous n'en serons pas meilleurs ; il reste à convaincre notre cœur, il faut l'intéresser, il faut l'ébranler, il faut lui faire aimer la vérité qu'on lui présente.

Si cette réflexion est vraie, concluons-en que la marche de l'orateur peut être moins circonspecte que celle de l'historien : il doit remuer nos passions avec plus de force, et pour m'entraîner, il ne suffit pas qu'il éclaire ma raison, il faut que son imagination subjugué la mienne. Mais pour ne pas m'arrêter trop long-temps sur cette matière, c'est dans la poésie, mon cher Damis, que vous verrez briller l'imagination avec toutes ses graces, et braver en quelque sorte la raison pour l'amuser, l'étonner et lui plaire.

Quid libet audendi semper fuit æqua potestas.

Mais ce n'est pas cependant pour accou-

pler les serpens et les oiseaux , les tigres et les agneaux , et présenter ce monstre ridicule dont Horace nous fait le portrait dans les premiers vers de son art poétique , *incredulus odi*. La raison , en s'éclairant , a étendu son empire jusques sur les poètes , de tous les écrivains , les plus portés à regarder leur délire comme la preuve de leur génie. Mais remarquez comment se prêtant à tous nos besoins et à notre foiblesse , elle permet à la poésie , et lui ordonne même de tout embellir ; mais conservant toujours son caractère , elle lui dit par la bouche de Despréaux :

Rien n'est beau que le vrai , le vrai seul est aimable.
On le cherche par-tout , et même dans la fable.

De-là ce charme secret qui nous attache avec un plaisir toujours nouveau à la lecture d'Homère et de Virgile ; à ces grands hommes j'ajouterai Milton , qu'il faut mettre sans doute dans le premier ordre des poètes ; génie créateur , puissant génie qui peint avec autant de grâces et de mollesse les délices du paradis terrestre , qu'il présentera avec une force terrible et majestueuse les abîmes de l'enfer et du chaos ; heureux s'il ne se laissoit pas quelquefois emporter par une imagination dont il n'est pas le maître. Que signifie son artillerie dans le combat des anges ? il veut m'étonner et il me fait rire. N'espérant ni ne craignant rien pour des êtres immortels , et qui même ne pouvoient

être blessés comme les dieux d'Homère et de Virgile , Milton ne fait que diminuer et amoindrir l'idée que ce poème religieux doit nous donner de Dieu et des puissances qui entourent son trône ; ce qu'il veut rendre terrible , devient presque ridicule , ou du moins le paroît.

La première qualité de l'imagination, et sans doute la plus précieuse , c'est l'invention. Sans son secours , l'esprit humain seroit resté dans sa première ignorance , ou du moins n'auroit fait des progrès qu'avec une extrême lenteur. En soupçonnant audacieusement les vérités qui nous sont cachées sous un voile épais , elle a donné à notre entendement une curiosité agissante. Nous nous sommes créés , pour ainsi dire , de nouveaux sens , ou du moins nous avons suppléé à leur foiblesse ; nous nous sommes fait des méthodes ingénieuses pour interroger la nature , et lui arracher quelques-uns de ses secrets. De-là sont nés mille systèmes et mille erreurs , mais ces mensonges mêmes ont servi à étendre la sphère de notre raison. Si les sciences les plus graves et les plus importantes doivent tant à l'imagination , il faut convenir que la poésie , si fière de ses fictions , a besoin des lumières de la philosophie pour ne pas produire des monstres.

Sans prévoir les grandes choses qu'il préparoit , Tlespys , dit-on , promena dans les bourgs de l'Attique des boufons barbouillés

de lie , qui chantèrent , du haut de leur tombereau , des chansons à l'honneur de Bacchus , et représentèrent les jeux grossiers des vendangeurs ; la multitude accourut en foule à ces représentations , et Eschyle , témoin de ce succès , imagina qu'il en pouvoit faire un spectacle digne d'occuper les honnêtes gens. Son génie créateur se développe ; il éleva un théâtre sur des treteaux , y représenta des fables ou des histoires connues , et donna à ses acteurs des cothurnes et des robes traînantes. Sophocle , plein du génie d'Homère , connoissoit tous les secrets de l'art par lequel l'Iliade et l'Odissee exercent un si puissant empire sur les esprits , et vous savez quel parti il tira de cette ébauche encore grossière d'Eschyle. C'est avec le secours d'une intelligence supérieure que , se rendant compte du plaisir et du dégoût qu'il éprouve tour-à-tour aux spectacles d'Eschyle , il invente tous les secrets de l'art dramatique. Il ramena tout à la vraisemblance et aux unités qui sont les sources de l'heureuse illusion qui nous attache au théâtre ; le poète ne se montra plus , et craignit de faire des héros déclamateurs. Toutes les situations , tous les événemens furent inattendus pour étonner , et toujours préparés pour ne pas révolter. Les héros eurent le caractère qu'ils devoient avoir , et le conservèrent constamment pour ne pas choquer par des disparates révoltantes et contraires à l'ordre et

la marche que la nature a établis entre nos passions.

Tout est perdu si l'orgueilleuse imagination marchant au hasard, et fière de ses lambeaux de pourpre, commence un ouvrage avant que d'avoir appris de la raison quelle en est la nature. On pourroit demander à Ovide, le plus bel esprit du siècle d'Auguste, comme Voltaire l'a été du nôtre, quel étoit son dessein en faisant ses métamorphoses. Son imagination est séduite par les détails agréables que lui offroit l'histoire de ses dieux, et l'on voit un poète qui ignore parfaitement, que tout poème pour intéresser doit présenter une action qui marche avec rapidité à son but; et que des fables, par elles-mêmes très-favorables à la poésie, mais rapportées sans objet et cousues par des transitions nécessairement froides et forcées, ne composent qu'un ouvrage qu'on quitte sans regret, et qui pouvant n'avoir point de fin, ne peut avoir aucun intérêt.

Quand je lis Lucain et Silius-Italicus, je vois que n'ayant pas assez de jugement pour se rendre raison de l'art et des beautés d'Homère et de Virgile, ils ne se sont fait que des idées fausses de l'Épopée. De ce que la guerre civile de César et de Pompée, ou la seconde guerre Punique, étoient des événemens bien plus importants que le siège de Troye, et l'établissement d'Enée en Italie, ces deux poètes, trompés

par leur imagination , pouvoient-ils en conclure raisonnablement qu'ils alloient faire des poèmes plus intéressans que l'Iliade et l'Enéïde ? J'en dirois autant de notre Henriade. Il ne falloit qu'un peu de réflexion pour juger qu'il y a des événemens propres au poème épique , que d'autres peuvent être exposés avec succès sur le théâtre , et qu'il n'appartient qu'à l'histoire de rendre compte de tous les faits , parce qu'elle se propose une autre fin que la poésie. Il falloit savoir que la poésie épique , ainsi que l'a dit Despréaux , se nourrit de fictions , et que sans ce secours , le poète n'est *que le froid historien d'une fable insipide*. Mais pour que le merveilleux soit un vrai ornement , l'art , par une heureuse invention , doit le rendre vraisemblable , nécessaire , et à l'exemple d'Homère , de Virgile , et des auteurs de Télémaque et du Lutrin , lui faire jouer un rôle considérable. Lucain ne s'en est pas douté ; Silius-Italicus l'a soupçonné , mais a manqué de force dans l'exécution , et l'auteur de la Henriade , quoique supérieur à ces deux poètes latins par l'élégance de son style , se traîne si mal-adroitement sur les traces de Virgile , que voulant faire un beau poème , il n'a fait que gâter un beau morceau de notre histoire.

Ce n'est pas ainsi qu'ont procédé les grands poètes , et dont la réputation sera éternelle. Corneille , Racine et même Crébillon , après avoir long-temps médité sur leur art , trou-

voient-ils dans l'histoire un événement qui les frappoit d'admiration, et qu'ils pouvoient embellir par des ornemens convenables? Ils s'y arrêtoient long-temps pour l'ajuster aux règles et à la marche du théâtre. Par impatience de finir, ou par impuissance de rendre le caractère d'un grand homme, ils n'offroient point des personnages mutilés et défigurés que le spectateur ne pouvoit plus reconnoître. C'est du fonds même de l'action et des caractères qu'ils embellissoient que ces poètes créateurs, et pleins de ce souffle divin de Cicéron, avoient l'art de tirer leurs situations et tous leurs ornemens.

Corneille avoit sans doute l'imagination la plus féconde et la plus heureuse; aucun poète ne l'a peut-être égalé, songez comment en s'emparant, si je puis parler ainsi, du génie et de la grandeur des Romains, et joignant la fiction à la vérité, il les fait paroître encore plus grands qu'ils n'ont été, sans violer les règles de la vraisemblance; mais où je trouve toute l'étendue de son génie créateur, c'est dans la manière dont il associe dans la même pièce plusieurs personnages également importants. Jamais ils ne se nuisent; au contraire, ils ne servent qu'à se faire valoir. Je l'avoue, ma raison est confondue, quand, résistant au plaisir de m'abandonner aux passions que Corneille remue dans mon cœur, je veux m'élever jusqu'à connoître les ressources inépuisables de son imagination, toujours soumise à une

raison supérieure, et toujours soutenue par cette force de l'ame qui annonce la grandeur.

Si on croyoit encore à la métempsychose, vous seriez persuadés, mes amis, que l'ame de Virgile a passé dans Racine, tant l'un et l'autre ont la même manière de faire agir les passions, et le même art de tirer du fond de leur sujet tous les ornemens dont il est susceptible. C'est du choc même des sentimens divers qui agitent Andromaque, Pyrrhus, Oreste et Hermione, que résulte sans effort le plus beau tableau que je connoisse des caprices et des erreurs de l'amour. Il seroit inutile de parler de tous les chefs-d'œuvre de Racine. Vous n'y trouvez point ces saillies, ces effets inattendus, qui sont la ressource d'un poëte dont l'imagination stérile, loin de rien inventer, ne démêle même pas les beautés que son sujet lui présente. En mettant sous nos yeux une action grande, noble, intéressante, et dont tous les personnages se prêtent un secours mutuel par le contraste de leurs intérêts, Racine n'a plus besoin que de cette vérité et de cette élégance qui ne l'abandonne jamais pour nous attacher et nous ravir; et voilà le grand poëte digne de s'asseoir à côté de Corneille.

Sans égaler les grands hommes dont je viens de parler, Crébillon s'est acquis une grande gloire, et elle vivra, je crois, longtemps. Rappelez-vous Airée, Rhadamiste, Electre

Electre et Pyrrhus même. Quelle énergie dans les tableaux ! Le poëte paroît plein de son sujet, il l'a médité long-temps. Une ame forte lui suggère les sentimens que ses héros doivent avoir. Il se met à leur place, et ne les met jamais à la sienne. Il oublie le parterre, et ne voit que les personnages qui sont sur la scène ; de-là, ces vers de situation et de sentiment qui déchirent l'ame et font frémir, et bien supérieurs à toutes ces tirades d'ostentation par lesquelles on capte la bienveillance du parterre. Je soupçonnerois cependant que son imagination n'est pas assez riche, puisqu'il a eu trop souvent recours au ressort des reconnoissances ; il manquoit vraisemblablement de la partie de l'invention que nous admirons dans Corneille et dans Racine, qui nous ont présenté tant de pièces qui ont des caractères tous différens, et dans lesquelles les passions, quoique puisées toujours dans la nature, prennent toujours une forme nouvelle en se prêtant à des circonstances différentes.

En lisant les pièces de Voltaire, ne seroit-on pas tenté de croire qu'après avoir imaginé des situations et des coups de théâtre, il n'a songé à composer une tragédie que pour mettre en œuvre les scènes et les situations qu'il a ramassées dans son porte-feuille, et maniées dans un moment de verve. De-là vient que souvent les différentes parties de son ouvrage ne paroissent point faites les

unes pour les autres ; que faute de vraisemblance , toute illusion disparoît ; que les passions n'ont point la marche qu'elles doivent avoir , et déraisonnent presque toujours ; qu'il n'y auroit point de tragédie si les personnages avoient la bonté de vouloir bien s'entendre ; et qu'enfin ses héros , choisis dans toutes les parties du monde , sans respect pour les lois d'Horace , n'offrent point cette empreinte des mœurs que l'éducation a dû leur donner ; ce qui est la preuve d'une imagination aussi peu féconde que peu flexible et peu éclairée. Tout cela même ne prouveroit-il pas que du côté de l'intelligence , ce poète est inférieur à des dramatiques sans nom , parce qu'ils sont sans force et sans verve.

Mahomet a fondé une religion nouvelle et un empire nouveau. Quel sujet est plus propre à réveiller et exciter le talent d'un poète capable de rendre avec dignité les grandes choses ? Je sais bien que mon imagination s'élève et s'échauffe au seul titre de Mahomet , et je m'attends à voir agir un grand politique et un grand capitaine. Malgré les beaux vers que Mahomet débite en entrant sur le théâtre , je résiste à l'illusion qu'on veut faire naître , dès que je vois le prophète conquérant n'entrer à la Mecque que pour s'emparer d'une jeune fille , pour laquelle il a *une passion égale aux fureurs de son ambition*. Et voilà une copie du fils de Brutus , qui aime aussi avec la même

fureur sa patrie et la fille de Tarquin. Vous comprenez à merveille, mes amis, comment, étant déchu des belles espérances que je m'étois faites, je suis indigné contre le héros que j'attendois, et qui, au lieu de me présenter un puissant génie, ne m'offre plus qu'un vil scélérat, qui ne prépare, pour remuer les spectateurs, qu'un inceste odieux et un lâche parricide, et ne médite que la mort de Zopire, ce pauvre Scherif de la Mecque, qu'il devoit mépriser : encore tout cela est-il préparé sans art et sans imagination.

Cependant Mahomet ne faisant rien qui soit digne de son ambition, en étale avec faste les projets, et je conviens qu'il dit de fort beaux vers ; mais je sens qu'il ne les dit que pour faire sa cour aux spectateurs, car il n'avoit aucune raison de se dévoiler comme un imposteur aux yeux de Zopire, d'autant mieux que toute cette pompe de poésie n'aboutit à rien, que Mahomet retombe dans son néant à la fin de la scène, et paroît presque inférieur à Zopire même. Il est fâcheux pour un poète de choisir des héros dont la réputation l'écrase. Quand on n'a pas l'ame assez forte pour faire agir un grand homme, il faut modestement se contenter de mettre sur le théâtre des amours et des situations de romans. Le poète peut alors se tirer d'affaires, et, comme les auteurs d'*Andronic* et d'*Inès de Castro*, il fera verser des larmes. Sans une ame forte,

l'imagination d'un bel esprit ne saisira point avec assez d'enthousiasme le caractère d'un grand homme ou d'une grande action, pour les rendre avec l'énergie de Corneille, de Racine et de Crébillon, et y joindre des ornemens qui ne les déparent point.

Rappelez-vous, je vous prie, comment Voltaire défigure ses héros dans son Brutus, son César et sa Rome sauvée; et comment pourrois-je admirer le génie d'un poète inférieur à un historien? Dans cette dernière tragédie il met en action les hommes les plus illustres des derniers temps de la république; mais si je songe à la manière dont j'ai été affecté par la lecture de Salluste, quelle est ma surprise de voir que le Catilina, le Cicéron, le Caton et le César du poète, soient si inférieurs à ceux de l'historien? Catilina, qui ne dit que des choses vagues sur ses projets et ses espérances, est dégradé par l'envie qu'il a de gagner César, qui n'a point encore conquis les Gaules, et qui n'est pas le rival de Pompée. Leur entrevue pouvoit produire un grand effet; mais il auroit fallu que César eût conservé le caractère qu'il a dans Salluste, et Voltaire qui ignore ces nuances délicates, aime mieux *frapper fort que juste*. Qu'en résulte-t-il? Catilina balbutie, il est avili, et César, en disant les belles choses, qu'il n'est pas encore en droit de dire, diminue mon intérêt, et si je n'étois pas instruit de la situation de Rome, me feroit penser que

La république n'est point en effet sur le penchant de sa ruine. Ce César, si avisé dans Rome sauvée, est dans la tragédie de sa mort, assez simple pour demander à Brutus ce qu'il lui reproche, et on lui répond :

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé,
Ton pouvoir, tes vertus qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices ;
Ta funeste bonté qui fit aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appas pour tromper l'univers.

Cette demande n'est faite que pour amener une réflexion qui seroit bien placée dans un historien, mais à laquelle il n'est guère vraisemblable que Brutus pensât dans le moment qu'il conjure la mort de César. Il ne doit voir dans ce moment que la ruine de la liberté, un tyran odieux, et l'espérance de l'immoler au bien public.

Mais pour en revenir à Rome sauvée, quel homme que le Cicéron de Voltaire ! il va, il vient, il entre sur la scène, il en sort sans savoir pourquoi, et n'est éloquent qu'en prodiguant les exclamations. Ce n'est point ce génie tutélaire qui voit tout, à qui rien n'échappe, et qui force l'ennemi public à fuir de Rome. Pour peindre Caton, que n'empruntoit-on les couleurs de Lucain ? Ce ne sont là, mes amis, que les restes languissans d'un bel esprit qui, voyant avec chagrin les talens de Crébillon, vouloit l'abaisser pour s'élever au-dessus de lui.

Moins il respecte une histoire, connue même des enfans, plus il me décèle la foiblesse de son imagination. Quelle invention ! Aurélie, furieuse, a beau se poignarder dans le sénat, ce grand coup de théâtre ne produit aucun effet ; l'amour déparera toujours une conjuration, à moins qu'à l'exemple de Corneille une amante ne soit elle-même une conjurée, et en s'associant aux projets de son amant, ne partage ses périls.

Je le sais, le Catilina de Crébillon a de très-grands défauts ; l'amour gâte cette pièce, et on en est d'autant plus choqué, qu'on attend avec impatience, et toujours inutilement, ce que la passion mutuelle et bizarre de Catilina et de la fille de Cicéron doit produire de grand et de terrible. Quoi qu'il en soit, le poète dessine toutes ses figures avec fierté. Catilina a le caractère d'un chef de conjuration ; il voit les dangers de son entreprise ; ses mesures sont prises, il ordonne, il agit, et ne s'abaissant point à vouloir gagner César, il se contente comme Sylla, de voir en lui plusieurs Marius, et un vengeur s'il échoue. Cicéron n'est pas rendu avec la même dignité ; mais Crébillon se surpasse lui-même dans son Caton, et semble avoir retrouvé toute l'énergie et la force de ses belles années.

Mais, sans parler de nos autres poètes tragiques, revenons, mon cher Damis, à l'imagination, dont le second attribut est d'embellir, par un coloris brillant, tout ce

qu'elle manie. Tel est Lafontaine. Si, n'ayant que l'élégance de Phèdre, il l'avoit imité dans son heureuse brièveté, il faudroit sans doute le mettre dans la classe des excellens écrivains ; mais je ne sais plus quel rang lui assigner quand je songe aux prodigieuses richesses que son imagination inépuisable répand sur tous les sujets qu'il traite. Tout est tableau, tout est sentiment, tout est grâce. Par quelle heureuse invention tout le superflu, si je puis parler ainsi, de son imagination, devient-il nécessaire ? Il s'abandonne aux sentimens de son cœur ; il ne veut point étonner ; ne cherchant que la nature, qui est toujours nouvelle, toujours variée, toujours inépuisable, il en a toute la vérité et toute l'abondance. Un bel esprit, au contraire, s'épuise en peu de temps. Quel que soit le trésor qu'il a amassé, il en trouve bientôt la fin. Il éblouit d'abord, il étonne, mais tôt ou tard il se répète, et il commence à lasser ses admirateurs.

Nous avons vu se former une conjuration contre Despréaux. Les chefs de cette cabale faisant cause commune avec Chapelain, Pradon et Cottin, veulent nous dégoûter de la satire dont nous avons le plus grand besoin, et réduire ce grand poëte à n'être qu'un versificateur correct et poli. Il n'est point philosophe ; tant mieux, ses écrits ne seront point remplis de ces lieux communs, de ces sentences, de ces maximes qui sont la richesse et les ressources des beaux-esprits,

et des déclamateurs qui ne sont jamais remontés jusques aux sources du beau, et sont trop heureux de plaire par quelques détails. L'esprit ne pétille pas dans les écrits de Despréaux ; j'entends : il est inspiré par le bon goût, et il n'a comme Horace, que l'esprit qu'il doit avoir. Si l'invention fait les grands poètes, le Lutrín ne lui assure-t-il pas une gloire immortelle ? Quand il parle en législateur dans son art poétique, son génie ne lui prodigue-t-il pas les couleurs les plus vraies, les plus variées et les plus vives pour faire disparaître la sécheresse des préceptes ? Tout devient précieux sous sa plume ; mais le goût se perd, et le bel esprit, qui ne connoît aucunes bienséances, a pris la place du génie, qui les regarde comme le principal caractère du beau.

Il faut rendre justice à tout le monde ; mon cher Damis, et quoique je sois porté à refuser la partie de l'invention à Voltaire, il me semble qu'on ne peut, sans injustice, ne lui pas accorder cette imagination vive et brillante qui est si propre à embellir les détails, et qui a fait sa réputation. Ses pièces fugitives, qui sont l'ouvrage de sa jeunesse, sont écrites avec la plus heureuse facilité ; nul effort, nulle contrainte ne les gâtent, et les grâces semblent l'inspirer ; le coloris de son style fait illusion. Les bons juges mêmes applaudissent à une première lecture ; mais à la seconde ils cessent d'être les dupes des grâces et de l'harmonie. S'il

n'eût voulu traiter que des sujets qui ne demandent qu'un style noble et tempéré, sa réputation ne seroit pas aussi éclatante ni aussi étendue qu'elle l'est; mais elle seroit sûrement plus solide et plus durable. Voyant qu'on pardonnoit tout au charme de son style, il a abusé de sa facilité, et faute de méditation, n'a pas su tirer de ses talens tout ce qu'il en pouvoit attendre; il a prodigué les lambeaux de pourpre, et ses adorateurs prévenus l'ont encouragé à les placer sans choix, sans règle et sans goût. Oui, sans goût, car il faut trancher le mot; et peut-on nier qu'il ne se mette très-souvent à la place des personnes qu'il fait parler? Ce qui seroit bon dans sa bouche devient mauvais dans celle d'un autre.

Souffrez que je vous en donne un exemple; la défense du mondain me le fournira.

A table hier par un triste basard,
J'étois assis près d'un maître cafard,
Lequel me dit : vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer; et moi prédestiné,
Je rirai bien, quand vous serez damné.

Ces vers sont agréablement tournés; mais est-ce là le ton d'un maître cafard? Qu'en penseroit Molière, lui qui a si bien fait parler d'amour à son Tartufe, avec tous les termes consacrés à la dévotion? Voilà le génie. Voltaire ne peint, au contraire, qu'un

libertin railleur, en faisant parler un cafard.
Autre exemple, s'il vous plaît :

L'amour a deux carquois :

L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans ;
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui, répandant les soupçons, les querellés,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur.

Eh bien ! voilà des vers très-agréables,
dit Damis. Sans doute, reprit Cléophon ;
mais devinez qui les débite, c'est le comte
d'Olban dans Nanine ; et il n'y a qu'un mon-
sieur de l'Empirée qui puisse parler ainsi
dans une comédie. Voilà les deux premiers
exemples qui se sont présentés à ma mé-
moire. Je pourrois vous en citer cent ; je
pourrois vous en citer mille. Combien de
fois les héros de Voltaire n'embouchent-ils
pas la trompette épique ! combien de fois ne
s'abandonnent-ils pas au plaisir de dire des
choses très-inutiles pour se faire applaudir !
Les chercheurs d'esprit ont été les dupes de
ces fausses beautés ; ils les ont mises à la
mode, et ne sont pas assez heureux pour
atteindre leur modèle, quand ils veulent
l'imiter.

Quoi qu'il en soit, il ne faut jamais s'écar-
ter de ce grand principe, que c'est du se-
cours mutuel que se prêtent l'entendement
et l'imagination, que sont produits en tout

genre les grands talens. Un de nos poètes, plein du génie et du goût des plus grands maîtres de l'antiquité, l'a dit :

Qu'est-ce qu'esprit, raison assaisonnée ?....

Qui dit esprit, dit sel de la raison....

Raison sans sel est fade nourriture.

Sel sans raison, n'est solide pâture.

De tous les deux se forme esprit parfait ;

De l'un sans l'autre un monstre contrefait.

Rousseau, que nous avons tous connu, est un grand exemple, et peut-être unique, de tout ce que l'imagination peut produire à-la-fois de bien et de mal. De-là ces morceaux divins et frappans, qui sont fréquemment répandus dans ses ouvrages, qui prennent quelquefois sous sa plume la forme de la plus sage philosophie ; mais si vous y faites attention, qui ne peuvent jamais avoir une certaine étendue sans être terminés par des disparates choquantes. De-là encore ces paradoxes qui déplaisent aux bons esprits qui cherchent avant tout la vérité ; de-là ce désordre qui règne quelquefois dans ses écrits, et sert même à tromper le lecteur dont l'imagination trop docile, se laissant entraîner par l'imagination trop impérieuse de Rousseau, suivent leur maître sans demander où il va. Dès qu'il entroit dans sa verve, il n'avoit plus le sang-froid nécessaire pour tenir une route certaine, considérer lentement un objet, le décomposer et l'examiner par toutes ses différentes faces. Il s'enivroit lui-même de son éloquence ; le

Jugement étoit de la partie , et croyoit encore obéir à l'évidence , quand l'imagination l'avoit déjà obligé à se taire.

Occupé entièrement du moment présent , si une idée s'emparoit de lui avec une certaine force , il ne songeoit plus à ce qu'il avoit dit dans des momens lucides , où son entendement plus libre n'avoit été qu'embelli des grâces et même des ornemens sublimes de l'imagination. De-là ces contradictions sans nombre , qui dégradent ses ouvrages , et dont il ne s'est jamais douté. Ce n'étoit pas en vérité la peine de faire des livres pour prouver qu'il n'est jamais d'accord avec lui-même. Les gens qui ont le talent de lire , talent bien plus rare qu'on ne croit , n'avoient pas besoin de cet avertissement , et les autres n'en profiteront pas. Ce seroit , je crois , se tromper que d'accuser cet homme extraordinaire de n'être qu'un sophiste qui se proposoit de faire du bruit par la hardiesse de ses opinions , d'éblouir et de séduire ses lecteurs. Il étoit lui-même persuadé , il étoit le premier ébloui et séduit par les fantômes qui lui faisoient illusion. Si , sans rien ôter à la chaleur et à l'impétuosité de cette imagination , la nature eût pu y joindre miraculeusement une intelligence supérieure et capable de la gouverner , Rousseau auroit été le plus prodigieux des hommes , ou plutôt son génie auroit passé les bornes prescrites à l'humanité ; mais malheureusement c'est une chose impossible. Il n'est

que trop prouvé que la perfection à laquelle nous pouvons atteindre en tout genre, résulte d'un certain équilibre entre les différentes facultés dont nous sommes doués ; elles doivent se balancer les unes les autres pour ne se pas nuire mutuellement. Nous sommes nés pour la médiocrité. Une vertu que nous outrons devient un vice ; et de même toutes les qualités qui forment le génie, le dégradent si, par un mélange inégal, l'une prend trop d'empire sur les autres.

Passé encore si cette imagination trop impérieuse ne se fût montrée que dans ses écrits ; ils auroient encore été très-utiles, tantôt comme de grands modèles à imiter, et tantôt comme des exemples frappans des erreurs de l'imagination. Un lecteur sensé en auroit conclu qu'en travaillant à disposer ou arranger les matériaux d'un ouvrage pour former un tout régulier, on ne doit consulter que la pure raison, et qu'en prenant la plume, on doit ensuite se livrer à toute son imagination ; mais que la raison reprenant enfin tous ses droits, doit encore exercer une censure très-sévère. Malheureusement cette imagination qui domine dans les ouvrages de Rousseau, le suivoit dans la société et décidoit de sa conduite. Il connoissoit tous les vices dont les hommes sont capables, et il étoit incapable lui-même de démêler le caractère des personnes avec lesquelles il vivoit. Dans son impatience, toutes ces couleurs, toutes ces nuances différentes

sous lesquelles nos vices et nos vertus se montrent, et souvent se confondent, étoient perdues pour lui, et des fantômes lui paroissent des réalités. Où vous et moi, nous n'aurions eu que des soupçons légers, il croyoit avoir une démonstration complète. Au lieu d'un ami vertueux, qui peut être quelquefois un peu lent, froid ou distrait, il ne voyoit plus qu'un mal-honnête homme et même un scélérat. Il faut trancher le mot, quoiqu'il me paraisse dur : Rousseau, je le dis pour son honneur, étoit fou dans toute la force du terme. Mais ce n'étoit point la folie du fou d'Athènes, qui croyoit assister à des spectacles admirables, ou posséder toutes les richesses qui abordoient au Pyrée. C'étoit une manie triste, mélancolique, sauvage. Plus son amour-propre étoit exagéré et avide de gloire, plus il crut que tous les hommes étoient injustes de ne pas s'empresser à lui porter des hommages qu'il avoit la foiblesse de désirer, et que son orgueil dédaignoit. De-là cette solitude chagrine qui aigrit son mal, et en le rendant malheureux, lui fit commettre innocemment les plus grandes injustices.

Il me semble que ses amis, en se voyant repoussés et soupçonnés, auroient dû le plaindre, mais non pas l'offenser et le haïr, comme s'ils eussent eu quelque reproche grave à se faire ; ils n'eurent pas la sagesse de tout pardonner à un homme assez malheureux pour avoir eu des visions dans l'ave-

nue de Vincennes , et qui , dès sa première jeunesse , avoit annoncé ce qu'il seroit un jour. Avec un cœur droit et l'amour le plus vif pour la justice et la vérité , Rousseau parut un homme méchant ; il fut injuste et calomniateur innocemment : son imagination , qui avoit troublé son jugement , étoit seule coupable. S'il m'avoit offensé dans ses premiers ouvrages , et quand le public n'y voyoit encore que son génie , je crois bien que j'y aurois été sensible ; mais je crois aussi que ses derniers ouvrages , où il montre avec complaisance , et sans paroître s'en douter , tout le délire de sa raison , m'auroient enfin apaisé.

Je m'arrête trop long-temps sur un sujet si triste ; mais je ne veux perdre aucune occasion de rendre justice à un homme , que j'ai connu , que j'ai aimé , qui a eu le malheur d'avoir une raison égarée ; mais non pas d'être méchant , injuste et calomniateur. Il faut lui pardonner , si on ne veut pas lui ressembler ou mériter les reproches qu'on lui fait.

Il y a long-temps , mon cher Damis , que nous nous entretenons des Talens , il faut finir et nous retirer. Cependant si vous me demandiez quel est celui qui exigeant le plus de qualités mérite une plus grande estime , je vous prierois d'imaginer une assemblée où se seroient rendus les plus grands hommes dans tous les genres , guerriers , politiques , philosophes , historiens , orateurs ,

poètes, artistes. Tandis que la tourbe ou la commune se livreroit à son enthousiasme ou plutôt à son amour-propre dans les avenues de l'assemblée, et criaileroit au lieu de raisonner; il me semble que tout homme supérieur dans sa patrie, seroit nécessairement un peu prévenu en faveur de la science ou de l'art qu'il a cultivé, parce qu'il en connoîtroit toutes les difficultés et tous les secrets, et demanderoit la préférence sur tous les concurrens, parce qu'il n'auroit qu'une connoissance superficielle de leur mérite, et des méditations et des travaux par lesquels ils auroient atteint à la perfection. Chacun étaleroit avec complaisance l'assemblage des qualités rares que doit réunir un homme de génie; et les connoissances presque infinies qu'il doit avoir acquises. Alors l'amour-propre, éclairé par les lumières de la raison, découvreroit la vérité sans chagrin. Tous ces rivaux de talent et de gloire jugeroient qu'ils doivent tous avoir reçu les mêmes faveurs de la nature, et qu'ils doivent les avoir cultivées avec la même assiduité; ils seroient convaincus qu'il n'y a point de science ni d'art qui ne demande, pour être porté à la perfection dont il est susceptible entre nos mains, toute l'étendue de génie que la nature peut nous accorder. Pleins de respect et d'estime les uns pour les autres, ils s'embrasseroient avec cordialité.

Après tous ces plaidoyers, si j'avois l'audace de vouloir établir des rangs entre les

Talens , il me semble que je ne devrois point me proposer d'autre règle , que l'utilité même dont ils sont aux hommes. Alors que tout cède le pas à la philosophie qui s'applique principalement à étendre et perfectionner notre entendement , et souvent dirige à leur insçu les plus grands Talens , les philosophes sont les bienfaiteurs de tous les hommes , mais prenez garde que je n'entends pas parler des sophistes qui n'ont que le masque de la philosophie. La seconde place doit appartenir , si je ne me trompe , aux hommes d'état qui travaillent à rendre la société heureuse , et à côté d'eux sont les grands capitaines qui la défendent. Si l'histoire est une école de morale et de politique , il est aisé de voir quelle estime est due au grand historien. Les orateurs , les poètes , les artistes , qui ne songent qu'à plaire , dégradent leurs talens ; en rapportant tout à l'avantage des hommes et de la société , je crois , mes amis , que ma règle est d'autant meilleure , qu'elle tend à ennobler les talens. Si les hommes les plus favorisés de la nature , la négligent , leurs talens deviendront dangereux , et pour comble de maux , ils auront des partisans et des admirateurs.

Adieu , mon cher Cléante , j'attends de vos nouvelles avec impatience , et je vous embrasse de tout mon cœur.

D U B E A U.

PREMIER ENTRETEN.

IL y a long-temps , mon cher Cléante , que je ne vous ai entretenu des matières que nous aimons ; notre commerce est presque interrompu ; accusez - en cette malheureuse Amérique , qui s'est emparée de toutes nos conversations. Des nouvelles , toujours incertaines , nous obligent à rabâcher continuellement nos frivoles conjectures ; on diroit que nous ne cherchons qu'à nous confirmer dans les espérances ou dans les craintes que nous voulons avoir pour amuser notre oisiveté. Si vous le voulez , prenez-vous en au mauvais temps qui , pendant trois semaines , nous a interdit nos promenades. Enfin , nous eûmes hier une belle journée , et je me rendis au Luxembourg , dans l'espoir d'y trouver quelques-uns de nos amis que les gazettes n'ont pas gâté , et je ne me suis pas trompé.

A la contenance de Cléophon , de Damis et de Cléon , j'augurai avec plaisir qu'il n'étoit question entr'eux ni des exploits de quelqueune de nos frégates , ni des prises

des armateurs anglais. Damis connoît mon dégoût pour les nouvelles ; venez , venez , me dit-il en badinant , ne craignez rien ; nous avons abandonné à la providence et aux conseils des rois le sort de la guerre. Nous sommes dans la philosophie ; nous ne parlons que du Beau , c'est cette bagatelle qui nous occupe. Cléon , que vous voyez , prétend , mais très-sérieusement , que nous connoissons la nature du Beau , et que la route qui nous y conduit , n'est pas ignorée ; il croit que nous pouvons le connoître à des signes certains , et que nous y sommes continuellement portés ou poussés par l'activité et la sagacité de notre raison. Dans tous les temps , dans tous les pays , le Beau , fait pour régner sur notre esprit , doit , quand il se montre , triompher de l'ignorance et des préjugés. Que vous dirai-je enfin ? Il lui attribue tout le pouvoir que les défunts économistes attribuoient à leur pauvre évidence.

Cléophon , que nous prenons pour arbitre , et dont les lumières nous décideroient , refuse de prononcer ; et Cléon persiste dans son opinion ; mais je crois que vous serez de mon avis. En effet , puis-je me persuader que le Beau tienne à des principes fixes et à des règles immuables , quand j'éprouve tous les jours que ce qui est beau , et très-beau pour moi , ne l'est point du tout pour un autre ? Les juges du goût les plus éclairés ne sont point d'accord entre eux ; j'y con-

sens ; on ne peut rien conclure de cette diversité d'opinions. Soit préjugé , soit passion , des particuliers peuvent se tromper , et leur erreur , si vous le voulez , ne tire pas à conséquence ; mais les nations entières , après avoir cherché ce Beau , ne s'en sont-elles pas fait des idées absolument différentes ? Les Indiens , les Chinois , avec leurs Magots et leurs Pagodes , pensent tout autrement que nous ; nous trouvons hideux , ridicule ou maussade , ce qu'ils admirent de bonne foi , et depuis plusieurs siècles. Sans aller si loin , les Anglais , les Allemands , les Italiens et nous , qu'un commerce journalier unit , qui vivons ensemble , et cultivons également notre esprit , les mêmes sciences et les mêmes arts ; n'avons-nous pas tous un goût de terroir différent , et donnerons-nous le nom de Beau aux mêmes choses ?

Aujourd'hui , nous voyons à Paris , froidement et même avec dédain , ce que nos pères ont aimé et admiré avec transport ; et j'espère , malgré les éloges que se donnent nos philosophes beaux esprits , que nos neveux se moqueront à leur tour de nous et de nos beautés. Caprice , engouement , mode , routine , préjugé , voilà ce qui gouverne et gouvernera éternellement le monde , parce que les hommes , éternellement conduits par des passions capricieuses , ne prendront jamais le parti de n'obéir qu'à la raison , qui peut-être elle-même est inca-

pable de se faire des règles certaines, ou de s'y attacher constamment. L'empire de la mode s'étend sur toutes les sciences, sur tous les arts, et qui pis est, sur les mœurs, et même sur la politique; et de-là vient que nous employons le nom de Beau sans nous entendre. Pour moi, je l'avoue, j'appelle de ce nom tout ce qui me plaît d'une manière plus particulière que le reste; c'est souvent le fruit de la surprise et de la nouveauté; et tout le monde en fait autant. Le Beau est donc arbitraire, puisqu'il obéit à toutes nos fantaisies. Tous nos jugemens dépendent des habitudes que nous avons contractées de bonne heure: elles décident impérieusement de notre goût; et ce goût, borné à comparer les objets qui se présentent à nous, décide à son tour du beau et du laid, selon la manière différente dont il est affecté. Quand toutes les nations et tous les hommes conviendroient entr'eux de ce qui constitue le Beau, on n'en seroit pas plus avancé. Ce Beau continueroit à n'être qu'une chimère qui fuirait toujours devant nous. Où le trouver, comment espérer de l'atteindre dans nos productions, quand nous voyons que la nature elle-même a manqué la perfection de son ouvrage? A côté des merveilles qu'elle nous prodigue, ne trouvons-nous pas en effet une foule de défauts qui les déparent? et de-là nos plaintes éternelles sur la condition humaine.

Il n'y avoit pas moyen d'arrêter Damis.

Vous le connoissez , mon cher Cléante ; avec de l'esprit , il est très-sujet à se tromper ; son imagination trop légère et trop vive prend pour des vérités certaines les premières vraisemblances qu'elle rencontre. Incapable par impatience , et peut-être par un peu de présomption , de voir lentement toutes les faces d'un objet , tout examen le fatigue ; et il dédaigne de rapprocher ses diverses opinions , de les comparer , de les modifier les unes par les autres , et avec le secours de cette méthode timide , de parvenir pas à pas à la vérité.

Je ne conçois point , a-t-il ajouté , quel est ce pouvoir , quel est cet empire , que le Beau , selon Cléon , exerce sur notre esprit ; tandis que tout ce qui plaît le plus aux hommes , nous en sommes témoins tous les jours , éprouve de continuelles révolutions ; l'ignorance et la barbarie ne succèdent-elles pas promptement aux plus beaux siècles ? Le Beau inconstant et volatile , si je puis parler ainsi , change de caractère , à mesure que nos préjugés , nos habitudes et nos passions , en se trouvant dans de nouvelles circonstances , se mélangent , s'altèrent , se confondent , se dégradent et se dénaturent. Comment parviendrons-nous à fixer nos idées sur la nature du Beau , puisque nous avons tous éprouvé que ce qui nous plaisoit hier , ne nous affecte plus aujourd'hui de la même manière ? Je le dirai à ma honte , et si chacun veut être

sincère , chacun en dira autant ; en lisant les ouvrages de nos plus grands maîtres , les mêmes morceaux qui avoient produit sur moi le plus grand effet , m'ont laissé froid et indifférent dans une autre lecture. Qu'est - ce donc que ce prétendu Beau qui remue si inégalement mon esprit ; et pour tout dire , que je prends moi - même quelquefois pour un véritable défaut ?

Aussi les philosophes y sont-ils fort embarrassés , et les plus sages se gardent bien de vouloir nous apprendre en quoi il consiste. Je lisois encore ce matin le premier Hippias de Platon , ou le dialogue du Beau. Socrate , le sage , le divin Socrate , à qui nous devons les plus sublimes et les plus précieuses vérités , se seroit - il borné à se jouer d'un misérable sophiste sans rien établir , s'il eût été persuadé qu'il y a des principes fixes et immuables du Beau ? S'il les avoit connus , il nous les auroit fait connoître. Je serois même tenté de croire que si Platon avoit cru , comme Cléon , à l'existence du Beau , il se seroit bien gardé d'introduire dans son dialogue un personnage ridicule qui se flatte de le connoître , et ne dit que des impertinences. Pour rendre son ouvrage plus piquant et plus intéressant , il auroit fait nier par Hippias qu'il y ait un Beau ; et Socrate auroit eu le plaisir de le confondre en nous instruisant d'une vérité importante. Quoi qu'il en soit la scène du dialogue est à Athènes , la ville du monde

qui a eu le plus d'esprit et de talens. On y voyoit alors les plus grands génies et des chefs-d'œuvre en tous les genres. Platon, que vous admirez, et vous avez raison, n'a pas cependant osé traiter cette question dont nous nous entretenons ; il a bien fait, nous devrions peut-être l'imiter, et je craindrois d'être un second Hippias, si j'entreprendois de démêler la nature du Beau, et de le définir.

Voilà bien de l'éloquence, répartit Cléon, mais permettez-moi de vous le dire, mon cher Damis, vous ne m'avez pas convaincu. Il est inutile de voyager aux Indes, à la Chine, ou chez nos voisins, et de parcourir toutes les révolutions que l'esprit humain a éprouvées ; qui doute que le monde étant plein d'erreurs et de préjugés qui lui sont chers, mais que le temps dissipera enfin, il n'y ait une foule de choses qui nous plaisent, parce que nous y sommes accoutumés, ou qui n'ont d'autre mérite que celui qu'elles doivent à je ne sais quel délire que donne la nouveauté ? Vous prouvez très-bien que nous nous trompons souvent ; mais les gens sensés, mais les gens éclairés se trompent-ils toujours avec la multitude, qui ne raisonne pas encore, et fait cependant respecter ses folies ? On croit voir le Beau où il n'est pas, on ne le voit pas où il est ; à la bonne heure. J'en conclurois qu'il est encore très-difficile de le saisir. Mais seroit-ce de bonne foi, Damis, que vous prétendriez que les inventeurs

inventeurs de toutes les sciences et de tous les arts , et les grands hommes qui les ont perfectionnés , fussent parvenus à produire tant d'ouvrages admirables , par hasard , sans se rendre raison de leurs procédés , sans connoître le but auquel ils tendoient , sans étudier la route qui y conduit , c'est-à-dire , sans s'être fait une idée du Beau , et de ce qui le constitue.

Je vous plains , continua Cléon , de trouver que les hommes n'aient rien fait qui soit constamment digne de vous. Ils vous blâmeront et vous pardonneront cependant de maltraiter si fort la raison humaine , puisque vous ne pouvez vous résoudre à ménager les productions mêmes de la nature. Il est fâcheux qu'elle ne vous ait pas appelé à son conseil ; vous auriez sans doute fermé la bouche à tous ces philosophes si bienfaisans , si humains , si sensibles , qui ne cessent de gémir sur les malheurs de l'humanité , pour avoir le plaisir de faire de belles phrases , et de médire de la providence qui les incommode.

Après ce trait d'humeur , Damis et Cléon continuèrent à disputer , mais avec plus de chaleur ; et ce n'étoit pas le moyen de trouver la vérité. Comme si le premier se fût flatté de combattre avec plus d'avantage , en outrant son pirrhonisme , il s'attacha à dégrader de plus en plus la raison humaine. C'est un esclave aveugle et timide , que mille passions différentes et contraires promènent

de préjugés en préjugés et d'erreurs en erreurs : elle se lasse de tout , et tout ce qui la délivre de cette lassitude lui paroît beau , et ne tardera pas à l'ennuyer : il peut y avoir quelque chose de vrai dans tout cela. Cléon , au contraire , pour défendre son sentiment , a fait beaucoup valoir l'étendue , la force et la sagacité de l'esprit humain , dont les progrès , a-t-il dit , toujours constans , quoiqu'insensibles en apparence , doivent , par degrés , nous conduire au Beau le plus parfait en tout genre , et le rendre enfin commun et stable. Nous surpassons les anciens , parce qu'à leurs richesses , nous avons joint les nôtres ; et nos neveux n'ont plus que quelques pas à faire , pour être à jamais exempts de toute erreur , et des caprices qui nous égarent encore.

Dieu veuille , mon cher Cléante , que Cléon ait raison. Je ne parle pas du Beau dans les sciences et les arts dont nous pouvons nous passer , mais du Beau moral. Quel bonheur de remonter à cet âge d'or où les passions désabusées de leurs folies , seroient enfin convaincues qu'elles n'ont rien de mieux à faire que d'obéir respectueusement à la raison , au lieu de se révolter sans cesse contre elle , et d'envelopper de brouillards sa lumière. Si nous cheminons vers cette révolution , il faut convenir que la route que nous avons prise est bien extraordinaire. C'est alors que cette reine détrônée et rétablie dans tous ses droits , prendra un nou-

vel essor , découvrira toutes les vérités , et en se jouant , produira ce Beau moral et politique qui sera nécessairement accompagné de la perfection de toutes les sciences et de tous les arts dont nous avons besoin.

Vous vous rappelez sans doute , mon cher Cléante , que dans notre jeunesse , nous avons vu des hommes du plus grand mérite , se repaître de cette agréable chimère. De si belles promesses n'ont point converti Damis , qui est fortement persuadé , et je crois qu'il a raison , que le triste avenir ressemblera au triste passé. Alors comme alors , a-t-il dit , en plaisantant , j'en fais mon compliment aux races futures ; et dans quelques milliers d'années , je voudrois renaître avec Cléon pour le féliciter de sa prédiction.

Après avoir évaporé leur humeur et leur feu , nos deux combattans qui , dans le fond , désiroient de se rapprocher , prièrent encore très-instamment Cléophon de prononcer entre eux et de dire son avis. Notre ami se défendit d'abord très-bravement , *non nostrum est* , etc. répéta-t-il vingt fois , mais il fallut enfin céder. Puisque vous le voulez absolument , je commencerai , dit-il , par vous avouer que je suis extrêmement surpris de vous entendre tous deux débiter une doctrine si contraire aux principes que je vous connois depuis long-temps. Persuadés l'un et l'autre avec Locke et Condillac , que toutes nos idées , et par con-

séquent nos connoissances nous viennent par les sens , vous n'auriez pas dû l'oublier dans la chaleur de notre dispute. Cette philosophie , si je ne me trompe , vous auroit servi de point de ralliement , vous vous seriez entendus , et sûrement votre conversation nous auroit instruit.

Je vous prie , mon cher Cléon , comment pouvez-vous accorder cette doctrine , que l'un et l'autre nous croyons très-vraie , avec tout ce que vous nous avez dit de l'excellence de l'esprit humain , et des progrès miraculeux que vous avez la générosité de nous promettre. Notre ame captive dans notre corps , et ayant besoin de nos sens pour apercevoir les objets , sentir , connoître , penser et agir ; vous conviendrez que si la nature n'a pas la bonté de changer de route , de se corriger , de nous donner d'autres sens , et sur-tout un cerveau mieux organisé et plus fidelle à faire ses rapports à notre ame , recevoir à son tour et exécuter ses ordres , nous sommes comdamnés à languir éternellement dans le cercle étroit et borné des connoissances que nous avons acquises , et à ne point nous élever au-dessus du Beau qui a illustré la Grèce et Rome , et que l'Europe a connu pendant quelques momens ; et par intervalle , depuis qu'elle a secoué sa barbarie gothique. L'esprit humain tient à des organes trop bornés , trop foibles , trop imparfaits , trop lents à la fois et trop mobiles , et cependant trop

impérieux pour n'avoir pas des limites certaines. Les plus grands hommes les ont presque touchées ; mais malgré tous leurs efforts, n'ont jamais pu les passer. Dans leurs actions et dans leurs ouvrages les plus sublimes et les plus dignes de notre admiration , on retrouve toujours quelque trace , quelque reste honteux de la foiblesse attachée à notre nature. Nos sens qui font penser notre ame , sont eux-mêmes un poids énorme qui l'empêche de s'élever ; ils se lassent et lui communiquent leur lassitude. A l'action succède le repos ; on languit , on s'oublie , on se déprave , et les siècles en se succédant , verront tour-à-tour , les lumières dissiper l'ignorance , et l'ignorance étouffer les lumières.

Vous le voyez , mon cher Damis , pour-
suivit Cléophon , je ne suis point de l'avis
de Cléon , qui , pour faire honneur à notre
espèce , la croit capable d'un Beau fait pour
des créatures plus parfaites que nous. Ce-
pendant , je n'adopterai point votre opinion.
Permettez-moi de vous le dire , vous tom-
bez dans un excès opposé , en nous refu-
sant inhumainement la sorte de Beau pour
laquelle nous sommes faits. Qu'importe tout
ce que vous avez dit des goûts et des ju-
gements ridicules , bizarres , capricieux ,
volages et insensés des hommes ; puisque
vous avez éprouvé vous-même qu'un rien
engourdit , accélère et semble déranger
quelquefois votre organisation , et par con-

séquent vos pensées et vos jugemens , avez-vous pu imaginer que tout le genre humain seroit constamment affecté de la même manière par les mêmes objets ? il me semble que des sens plus ou moins actifs , plus ou moins souples , plus ou moins grossiers , et sujets dans chaque homme à mille révolutions , doivent faire tour-à-tour à l'ame le rapport des sensations qu'ils éprouvent , avec une justesse , une promptitude et une force différente ; de-là toutes ces contradictions auxquelles chacun de nous est sujet. Comment donc toutes les nations pourroient-elles penser de même ? Chez les unes , la raison paroît gênée par des entraves ; tandis que chez les autres elle est trop légère , et semble errer à l'aventure. Rien n'est parfaitement égal dans les hommes : les organes du cerveau doivent donc être dans chacun de nous plus ou moins heureusement disposés pour obéir à l'ame et aux sensations.

Cette philosophie explique la prodigieuse différence que nous voyons entre les personnes qui nous entourent ; les unes paroissent nées pour nous guider , nous instruire et porter par-tout la lumière ; et les autres , pour ne rien apercevoir , ne juger de rien , et n'avoir sous la figure humaine qu'un instinct peu différent de celui des animaux. Pourquoi serois-je donc étonné que les actions ou les ouvrages qui ont atteint la plus grande perfection de ce Beau dont nous sommes capables , ne réunissent pas tous

les suffrages ? Cette perfection ne peut être sentie et aperçue que par un très-petit nombre d'excellens esprits qui cependant tiennent toujours par quelque côté aux sottises qui les environnent, et avec lesquelles l'habitude les a familiarisés ; le reste, c'est cette multitude innombrable qui ne penseroit point, si on ne lui prescrivoit ce qu'elle doit penser ; qui attend que les autres aient parlé pour en être l'écho ; qui se laisse emporter machinalement par le torrent de l'opinion publique et de la mode, et assez stupide, en un mot, pour n'être point étonnée d'aimer aujourd'hui ce qu'elle haïssoit hier.

Si, par une suite des erreurs qui nous asservissent, sans que nous nous en doutions, et des passions capricieuses et différentes qui nous gouvernent successivement, la philosophie ne voit presque par-tout qu'un Beau arbitraire, ridicule, insensé et inconstant ; gardons-nous d'en conclure qu'il n'y en ait point d'autre pour nous. L'Auteur de la nature a imprimé dans notre cœur le désir du bonheur ; il nous a donné des besoins à satisfaire, des peines à éviter, des plaisirs à chercher, et une raison qui, pouvant s'élever au-dessus des sens qui l'instruisent, et qu'elle instruit à son tour, doit nous servir de guide dans les choix et les combinaisons difficiles que nous sommes incessamment obligés de faire, pour parvenir à la fin qu'elle nous destine. Quand cette raison profite de ses erreurs pour s'éclairer ;

et de ses chûtes pour apprendre à marcher avec plus de sûreté ; comme un pilote habile , quand elle prévoit les dangers , elle me conduit sans crainte au milieu de mille écueils ; quand elle surmonte tous les obstacles , tantôt par son courage , tantôt par sa prudence , détrompe les passions et les fait servir , ainsi que les préjugés et les erreurs , au succès même de ses entreprises. Ce n'est pas tout , mon cher Damis , quand cette raison se dégageant , pour ainsi dire , des entraves des sens , apprend à se connoître elle-même , et à trouver la vérité dans le doute ; quand elle étudie les mystères de la nature , soulève par quelque coin le voile qui les cache , et lui dérobe quelques-uns de ses secrets ; quand elle crée toutes les sciences et tous les arts qui anoblissent notre être et nous donnent en quelque sorte une nouvelle existence ; quand elle inspire un poète et un orateur , invente l'histoire pour suppléer à mon inexpérience , et anime la toile et le marbre sous la main féconde d'un artiste ingénieux. De bonne foi , Damis , si je ne suis pas confondu dans cette classe d'hommes dont l'ame est sans vie , ne jouisse pas du spectacle le plus sublime ? Voilà ce que j'appelle , et ce que j'ai droit d'appeler le Beau qui nous convient , qui est fait pour nous , et qui est l'ouvrage d'une raison épurée , et ne sera jamais le fruit d'un caprice aveugle.

Ne me dites pas qu'il est impossible de

définir la nature ou le caractère de ces différens Beaux dont je parle , et que les philosophes y sont fort embarrassés ; les faits nous prouvent le contraire. Il est vrai que les premiers hommes qui se distinguèrent , marchèrent long-temps au hasard et à tâtons en n'obéissant qu'à un génie sans règle. Mais à force de s'essayer , on se détrompe. On corrigea d'abord une erreur par une autre erreur ; on revint sur ses pas , on tenta de nouvelles routes , un premier succès en prépara un second ; quelques vérités furent une semence heureuse , et on paryint enfin à cette philosophie qui nous a fait conôître la nature du Beau dont nous sommes susceptibles , et les règles dont le génie a besoin pour multiplier ses forces et n'en pas abuser.

En effet , Platon , Aristote , Cicéron et les historiens dignes d'écrire l'histoire ne nous ont-ils pas dit en quoi consiste notre Beau dans la morale et la politique ? Les philosophes qui ont traité de quelque science ou de quelque art , n'ont - ils pas dû , en étudiant sa naissance , ses progrès , sa fin et ses succès heureux ou malheureux , se former enfin une idée de la perfection dont il est susceptible ? S'ils ont réussi dans leur entreprise , ne connoîtrai - je pas , en les étudiant , en quoi consiste ce Beau dont je tâcherai de m'approcher autant que mes talens me le permettront ? Cicéron nous a certainement instruit de tous les secrets de

la plus sublime éloquence ; et j'aurai sans doute une conception bien lente ou bien paresseuse , si la lecture de son orateur ne m'enseigne pas complètement quelle est la nature du Beau dans l'éloquence. Aristote , Horace et Despréaux nous ont développé tous les ressorts de cette magie par laquelle les poètes nous enchantent en embellissant la vérité par des fables. Leurs préceptes , bien entendus par des lecteurs dignes d'eux , peuvent s'appliquer également à tous les genres d'écrire et à tous les arts de génie. Je conseillerois au philosophe , au savant , au peintre , au sculpteur , au musicien , de les méditer , s'ils veulent atteindre au Beau de leur science ou de leur art.

Il est vrai , Damis , que dans ce dialogue de Platon , dont vous venez de parler , Socrate se contente de confondre Hippias par ses railleries , et de l'obliger à se taire ou à ne dire que des absurdités ; mais gardons-nous de croire qu'il ait ignoré la nature du Beau. Platon n'a voulu que faire une satire ingénieuse contre ces singes de la philosophie , qui commençoient à infester Athènes , et qui renaîtront éternellement dans tous les lieux où l'on aura assez peu de sens pour mépriser la raison et s'engouer du bel esprit , qui se contente de bavarder avec quelque grâce et beaucoup de facilité. Platon n'a pas voulu s'étendre ici sur la nature du Beau , parce qu'il n'a pas voulu répéter devant un homme qui n'étoit

pas digne de l'entendre, ce qu'il a dit ailleurs, en donnant des préceptes pour parvenir au plus haut degré de perfection, c'est-à-dire, au Beau dans la morale, la politique, l'éloquence et tous les arts qui demandent du génie.

Après avoir ainsi parlé, convenez, me dit Cléophon en riant, que je suis d'une adresse merveilleuse, et que je me trouve dans une situation fort agréable. Damis et Cléon, je ne sais pourquoi, m'ont pris pour leur arbitre; j'aurois dû, en bonne politique, me concilier l'un des deux, ou tâcher du moins de les rapprocher, en interprétant de la manière la plus favorable la doctrine qu'ils ont exposée. Point du tout, je commence par leur dire sans façon qu'ils ont également tort; l'un en voulant nous gratifier d'un Beau qui n'est pas fait pour nous; et l'autre en nous refusant impitoyablement celui qui nous appartient.

Mon cher Cléophon, répondis-je, après votre imprudence, je ne vois qu'un moyen de vous tirer d'affaire, c'est de nous expliquer vous-même ce que vous pensez sur la nature du Beau. Si vous vous bornez à ce que vous venez de nous dire, Damis et Cléon sortiront de la promenade bien persuadés qu'ils étoient dans l'erreur, puisque vous ne les approuvez pas, car leur philosophie ne ressemble point à celle de nos philosophes; mais ils n'en rapporteront point la vérité. Je crains pour eux une rechûte, et moi,

je m'égarerai infailliblement , si vous m'abandonnez après m'avoir mis en train de connoître le Beau. Vous voyez que ma proposition plaît également à Cléon et à Damis ; j'en juge ainsi à l'air riant qui se répand sur leur visage , et je vous réponds que vous nous ferez à tous le plus grand plaisir. Il fait beau , il y a trop long-temps que nous sommes privés de la promenade pour la quitter si-tôt ; en un mot , prenez votre parti , car nous ne vous laisserons point sortir d'ici que vous ne nous ayez satisfait.

Soit , répartit Cléophon , il est juste de donner leur revanche à Cléon et à Damis ; il faut bien qu'ils puissent me dire à leur tour que je suis dans l'erreur. Prenez-y garde , ajouta-t-il en me serrant la main , votre tour viendra de nous faire part de vos réflexions ; j'en aurai besoin quand il sera question du Beau moral et politique. Peut-être même qu'après vous être entretenus fort long-temps sur cette matière , nous sortirons tous quatre du Luxembourg avec beaucoup de doutes , et sans la moindre vérité. Quoi qu'il en soit , je vous obéis : mais je vais reprendre la chose d'un peu haut , et examiner comment s'est formée l'idée du Beau. Cette manière de procéder vous ennuiera peut-être ; mais elle me paroît la plus sûre pour trouver quelque vérité et l'affermir. Après tout , si je vous ennuie , si je vous fatigue , je m'en appercevrai , et dès ce moment je finirai.

Je vous prie, reprit Cléophon, de ne point perdre de vue ce que je viens de dire sur l'origine de nos connoissances; elles tiennent à nos sens et aux organes de notre cerveau. Quel foible secours pour former notre raison et acquérir ces lumières sublimes qui font tant d'honneur à notre intelligence! En vérité, je ne suis point surpris que des hommes abandonnés à des guides si peu éclairés et si trompeurs, aient si long-temps croupi dans l'ignorance et la barbarie la plus sauvage. Dispersés dans les forêts, à la manière des brutes, pressés par des besoins toujours renaissans, occupés de leur pâture, et machinalement de leur existence, c'est ce même instinct qui a conservé les animaux dépourvus de raison, qui conserva les hommes encore incapables de connoître la leur. Combien de siècles ne dûrent pas s'écouler avant que nos pères pussent savoir ce qu'ils étoient, et soupçonner même à quelle destinée ils étoient appelés. Que l'Afrique soit encore habitée par des sauvages, et que les Espagnols, en portant leurs armes en Amérique, n'y aient presque trouvé que des barbares, j'en suis beaucoup moins surpris que des progrès que la raison humaine a faits dans d'autres climats.

Remarquez, je vous prie, que les peuples les plus policés, et les siècles les plus éclairés, ont toujours conservé un reste de cette sottise et de cette ignorance naturelles.

à notre espèce. Dans Athènes , la patrie du génie , le peuple n'a jamais cessé d'être peuple ; et tandis que quelques citoyens déployoient toutes les forces de la raison , il étoit toujours , comme nous , la dupe de son imagination , de la mode et de son engouement. Horace se plaignoit de son temps , de retrouver à Rome les traces de son ancienne rusticité : *hodieque manent vestigia ruris*. Dans Paris , où les lumières , dit-on , sont si communes et la philosophie même si triviale , ne trouvez-vous pas qu'il n'y a qu'un très-petit nombre d'hommes qui pensent par eux-mêmes ? *Apparent rarè nantes*. Les autres , parmi lesquels on peut même compter quelques beaux esprits , n'ont que de la mémoire et de l'imagination , puisque vous leur voyez faire le plus mauvais emploi des idées et des pensées qu'on leur a données. La pesanteur et les autres vices de nos sens et des organes de notre cerveau ont continué et continueront certainement à tenir la raison captive , à l'égarer et à la rendre , pour ainsi dire , inutile dans le monde.

Pour moi , je vous l'avoue , plus je fais attention à la nature de notre esprit si rebelle à l'instruction , et toujours prêt à retomber dans sa première ignorance , malgré les secours que nous fournissent plusieurs siècles très-éclairés , moins je puis démêler les causes qui nous ont retirés de cette barbarie dont je viens de vous parler. Je

promène mes regards de tous côtés , je sonde le cœur humain ; j'y cherche quelque mouvement , quelque sentiment propre à donner de l'action à notre esprit , et je n'y trouve pas même les qualités sociales par lesquelles la nature nous prépare et nous invite à nous réunir. Elles ont dû être long-temps dans les premiers hommes sans qu'ils s'en aperçussent , tant les dangers dont ils étoient assiégés et les besoins pressans de leur conservation occupoient à part et tout entier chaque individu. Quelle est donc la cause d'une révolution inattendue , et pour ainsi dire impossible , quel trait de lumière développa nos facultés engourdies ? Je n'en vois point d'autres , mes amis , que le spectacle des beautés que présente la nature.

C'est ce spectacle toujours plus admirable , dès qu'une fois il a attiré notre attention , qui , par sa magnificence , son éclat , sa variété , et sa régularité , frappe quelques-uns de ces hommes privilégiés que la providence accorde à nos besoins. Attentifs à la vue de tant de prodiges , une curiosité inquiète leur fit soupçonner qu'ils avoient une raison et non pas cet instinct grossier des animaux qui jouissent sans penser , et condamné à être toujours le même sans progrès et sans révolution. A force de voir le cours réglé du soleil , l'inégalité régulière et périodique de la course de la lune , les saisons se succéder et disparaître pour renaître , les cieux tantôt brillans d'une

clarté étincellante , et tantôt couverts par des orages et des tempêtes , dont la majestueuse horreur inspiroit à-la-fois ou successivement la crainte , l'admiration et l'espérance , ils sortirent de ce profond sommeil où leur ame avoit été ensevelie. C'est ainsi que la flamme enfermée dans le caillou , s'échappe et pétille quand il est frappé par un corps étranger.

N'en doutons point , c'est le Beau que la nature nous prodigue et qui remue si vivement nos sens , qui apprend à l'esprit humain à tirer parti de nos sensations , pour connoître ses forces et ses ressources. Dès qu'une fois quelques hommes furent capables d'admirer , leur admiration ne fut ni oisive ni stérile ; la terre , ses productions , ses phénomènes , tout contribua à l'envie à les rendre plus attentifs. Ces philosophes naissans , étonnés de leurs idées et des sentimens nouveaux qui les flattoient agréablement , commencèrent à jeter un regard sur eux-mêmes. Je pense , se dirent-ils , par quel prodige un mouvement inconnu de curiosité semble-t-il me donner un nouvel être avec de nouveaux besoins ? Eprouvant ainsi un plaisir qui leur fit naître de nouvelles idées , ils démêlèrent dans leur cœur nos qualités sociales jusqu'alors ignorées. Bientôt leur pareil ne fut plus étranger , et ils s'y attachèrent en soupçonnant de quoi il pouvoit être capable. Des Orphée , des Amphion , rassemblèrent autour d'eux les hommes

épars et qu'il falloit apprivoiser. Ils instruisirent ceux dont l'esprit paresseux ne peut rien inventer, mais est capable cependant de saisir les idées qu'on leur présente, et d'en connoître le mérite. A ce nombre très-petit de sages se joignit insensiblement cette multitude, qui ne pensant point, mais faite pour imiter les autres, adopte sans savoir pourquoi les pensées qu'on lui donne. Les sociétés se formèrent, quelque grossières qu'en fussent les premières lois, elles établirent de nouveaux rapports entre les hommes, et hâtèrent l'entier développement des qualités sociales que la corruption des siècles n'a ensuite que trop étouffées.

La sûreté dont nos pères commencèrent à jouir dans leur république naissante, produisit elle-même de nouveaux biens. D'hommes devenus citoyens, leurs intérêts communs durent aiguïser les esprits, et l'émulation donna une nouvelle force à ceux qui avoient assez d'ame pour en être susceptibles. Les devoirs qu'ils avoient contractés par leur convention, leur apprirent que leurs actions étoient désormais soumises à une règle morale; et parce qu'on veut être loué de ses pareils, on travaille à mériter leur estime et leur bienveillance. On vit naître des héros, tandis que la multitude, esclave de ses anciennes habitudes, n'obéissoit encore aux lois que par imitation ou par la crainte du châtement. C'est alors que nous commençâmes à connoître quelques vertus

qui, en se façonnant, devoient donner enfin l'idée du Beau dans les mœurs, et nous apprendre comment on y parvient.

On inventa les arts les plus nécessaires : un citoyen avoit-il imaginé un instrument plus commode pour cultiver la terre, un piège plus adroit pour prendre les animaux, élevé une cabane plus commode, ou proposé un établissement salubre, on lui accordoit les plus grands honneurs. C'est après avoir pourvu à leurs besoins les plus pressans, que les hommes eurent enfin le loisir de se livrer à cet esprit de curiosité qui devoit leur faire prendre un nouvel essor. L'entendement plus attentif fut plus capable de saisir les rapports des objets, de soupçonner les liens qui enchaînent les effets aux causes, et il devoit un jour parvenir à juger de l'avenir par le passé. Les sciences cependant ne naquirent pas encore ; mais le génie qui devoit les produire se développa. Rappeléz-vous, je vous prie, le morceau précieux de Fontenelle, sur l'origine des fables : il nous a très-bien fait voir que cet amas de contes puérils, qui devoit séduire la raison à peine formée des hommes, puisqu'ils ont encore aujourd'hui tant de charmes pour notre imagination, étoient l'ouvrage de cet esprit philosophique que la nature accorde rarement, et qui est le présent le plus précieux qu'elle pouvoit nous faire. Ces philosophes naissans, qui cherchoient, dit-il, les causes des phénomènes

admirables qui les frappoient et qui en donnoient des explications si bizarres et si puériles, auroient été dans des siècles éclairés, par de longues méprises et de longues expériences, des Descartes et des Newton. En effet, quel autre guide que leur imagination ces deux philosophes auroient-ils pu avoir dans un temps où la raison n'étant pas encore formée et instruite par ses erreurs et ses méprises, étoit incapable de douter, et cédoit à son orgueil et à sa curiosité.

C'est par la comparaison que les hommes faisoient de l'état auquel ils étoient parvenus avec celui qu'ils avoient abandonné, qu'ils commencèrent à se former une idée grossière du Beau. A chaque nouveauté qu'ils adoptèrent, ils crurent vraisemblablement, car l'amour-propre et la vanité sont aussi anciens que nous, qu'ils avoient atteint la plus haute perfection dont nous soyons capables : ils se seroient reposés, si notre esprit une fois mis en mouvement, pouvoit arrêter son inquiétude et suspendre son action. Remarquez, je vous prie, que l'ame alors dégagée de toutes ces misères qui nous rabaissent, avoit une énergie que nous ne connoissons plus. Il devoit échapper à ces hommes grossiers des traits de génie, il est vrai, sans règle, sans méthode, sans ensemble, mais qui en annonçoient de plus fréquens et de plus heureux. Cependant de nouveaux besoins et de nouvelles circonstances se succédoient, et quoique la raison

humaine, faute d'expérience, ne marchât encore qu'au hasard, elle devoit faire des progrès; car c'est beaucoup que de quitter un préjugé pour en prendre un autre. C'est par cet exercice que notre esprit s'étend et s'élève en s'instruisant de ses erreurs, il apprend à connoître le prix du doute, qui peut seul nous conduire à la vérité.

Les législateurs les plus profonds dans la connoissance de l'homme et de ses besoins, ceux qui depuis ont établi les gouvernemens les plus sages, auroient alors imaginé inutilement les lois les plus propres à nous faire aimer nos devoirs et rendre une république florissante et heureuse. Pourquoi? c'est, si je ne me trompe, qu'ils n'auroient pu élever jusqu'à eux cette lie des nations qui est attachée à la terre, qui ne voit que le moment présent, et ne peut sentir le prix du bien qu'on lui propose si on choque ses habitudes ou ses préjugés. Voilà le poids qui nous rabaisse toujours au-dessous de nous-mêmes: nous l'éprouvons aujourd'hui dans nos sociétés dégradées par des passions trop molles, et nos pères l'éprouvèrent dans les leurs, qui étoient agitées par des passions brutales et difficiles à manier.

Si vous le voulez bien, mes amis, passons rapidement sur ces siècles d'ignorance, où notre entendement ne faisoit, pour ainsi dire, qu'essayer ses forces. La raison humaine éprouva sans doute différentes révolutions; les hommes, poursuivis pendant bien

des siècles , par le mal-aise où les tenoient leurs passions brutales et farouches , étoient continuellement invités à chercher des remèdes à leurs maux et une situation nouvelle. A force d'essais , d'arrangement et de lois , ils trouvèrent le Beau politique et moral , bien long-temps avant qu'ils pussent soupçonner que leurs sciences et leurs arts fussent susceptibles de la perfection où l'industrie les a depuis portés ; ils sentirent les inconvéniens de leurs vices ; ils en étoient tourmentés ; et la grossièreté de leurs arts ne les choquant point , ils furent moins pressés de les perfectionner.

Il semble , en effet , qu'il y ait un combat perpétuel entre le Beau politique et moral , et le Beau des sciences et des arts. On seroit tenté de croire que ces différens Beaux , ennemis les uns des autres , sont faits pour s'exclure mutuellement. Du moins je ne comprends pas comment des hommes assez éclairés et assez sages pour ne consulter que les besoins simples de la nature , et respecter religieusement ses lois , s'extasieroient devant une belle statue , un beau tableau , un bel édifice , et aux sons d'une poésie ou d'une musique qui réveilleroient dans l'âme des passions qu'il est de notre intérêt de régler et de contenir. Ils regarderoient ces arts si précieux pour les hommes qui ont oublié leur dignité et qui commencent à se corrompre , comme de petits délassemens propres à produire une

récréation passagère et qu'une certaine rudesse agreste et sauvage ne déparera pas, ou plutôt doit orner. Dès qu'on s'occupera d'une recherche délicate et profonde dans les beaux-arts, ne prévoyez-vous pas que les mœurs se corrompent : celle de dépravation ôtera à l'ame son énergie, et les Beaux dans tout autre genre éprouveront eux-mêmes une prompte décadence.

Ce que je viens de dire démontre avec quelle lenteur l'esprit humain doit faire ses progrès : c'est en même-temps une preuve évidente de sa foiblesse et de l'incertitude avec laquelle il agit, et des erreurs où les passions peuvent le conduire ; ne soyons donc pas surpris de la prodigieuse diversité de nos goûts qui décident de nos jugemens : de-là naissent mille opinions différentes sur ce que nous appelons le Beau ; sans nous douter que nous sommes condamnés à n'avoir qu'un Beau relatif et proportionné aux facultés de notre intelligence et de nos sens, nous cherchons un Beau absolu dont nous ne pouvons nous faire une idée juste. J'ai mis, nous crie la nature, des bornes fixes et immuables à toutes les facultés humaines ; contentez-vous donc des beautés defectueuses et tronquées qui sont faites pour vous et qui doivent vous suffire.

Sans doute, mes amis, qu'il y a un Beau parfait, universel et absolu ; mais on ne le trouve que dans les ouvrages de l'auteur de la nature, parce qu'ils sont nécessairement

signes de lui. Ce Beau est une énigme pour nous, parce que nous ne pouvons en voir que quelques petites parties qui nous avertissent de notre néant; mais l'ensemble nous échappe, et avec le secours de la plus sublime philosophie, nous ne faisons quelquefois que soupçonner ce que nous ne pouvons apercevoir. Pourquoi donc ces plaintes téméraires que nous répétons tous les jours et que nous supprimerions respectueusement, sans cet orgueil qui nous porte à juger témérairement de ce que nous ne sommes pas capables de connoître? Si les hommes de génie, mon cher Damis, mettent dans leurs productions un art si difficile à démêler, même par ceux qui ont le plus d'esprit, et qui ont cultivé leur raison avec plus de soin, ne seroit-il pas insensé de prétendre découvrir l'art et le secret des ouvrages de Dieu? Tout est plein de merveilles; le ciel en est couvert. Nous les foulons aux pieds, chacun de nous porte au-dedans de lui-même mille prodiges; et malgré les secours ingénieux par lesquels nous avons étendu les facultés de nos sens et de notre entendement, nous ne voyons que quelques détails isolés et séparés. La chaîne qui unit tous les êtres et les rend nécessaires et utiles les uns aux autres, pour ne former qu'un seul tout, échappe à nos regards et à nos méditations. C'est dans les transports de mon admiration que je trouve par-tout la main de Dieu, et rentrant alors en moi-même,

ma raison me crie avec force que tout est bien , parce que la puissance infinie du créateur a exécuté ce que sa sagesse infinie avoit projeté.

C'est quand notre ame , dégagée de ses liens , aura pris son vol vers le ciel pour s'y éclairer des lumières immenses et pures de la Divinité , qu'elle sera éternellement occupée à contempler les secrets de Dieu , l'ordre , les proportions , l'harmonie et les richesses infinies de ce tout unique et universel , composé d'un nombre infini de mondes particuliers , entassés , accumulés les uns sur les autres ; c'est dans cette composition , qui embrasse et remplit tout l'espace et l'éternité des temps , que réside ce Beau qui n'est sujet à aucune révolution ; il pénétrera et remplira l'ame pendant toute l'éternité d'une admiration toujours nouvelle et d'un sentiment de plaisir toujours renaissant. Parce qu'elle est créée et bornée , ne voyant pas tout d'un seul regard comme Dieu , elle trouvera dans la contemplation d'un ouvrage infini une source toujours nouvelle , toujours abondante , toujours intarissable de connoissances , et concevra pour son auteur un amour toujours nouveau , et une admiration toujours nouvelle.

Alors le mystère de l'univers me sera expliqué. Dans cette multitude infinie de globes qui peuplent l'espace illimité de l'univers , je verrai toutes ces beautés particulières qui suffisent à chacun de tous ces mondes ,

mondes , qui ne sont que des parties différentes du grand tout , mais toutes faites les unes pour les autres , et qui composent par leur assemblage , leur relation et leur ordre , ce Beau unique et universel , digne des regards de Dieu , et dans lequel il se complaît.

Frappés d'étonnement et d'admiration à la vue des beautés particulières que l'auteur de la nature nous prodigue , et qui ne sont cependant que de foibles étincelles du Beau universel , nous avons malgré nous une sorte d'audace , et notre imagination , vraisemblablement très-imprudente , vole au-delà des objets qui frappent nos sens. Par le secours d'une analogie , sans doute bien fautive , nous transportons dans la composition du grand tout ce que nous avons remarqué sur notre globe ou dans notre monde particulier ; de ces planètes qui tournent comme nous autour du soleil , nous faisons autant de terres qui ont leurs habitans ; ces étoiles , que l'œil ne peut compter , et qui ne sont pour nous que l'ornement de la nuit , deviennent le centre d'autant de mondes particuliers , et donnent la lumière , la chaleur et la vie à une foule de globes qui suivent le mouvement qui leur a été imprimé. Voyant que parmi nous la nature est toujours égale à elle-même , et toujours variée dans ses productions , j'ai aimé à placer dans tous ces mondes des êtres aussi différens les uns des autres que le sont

les animaux avec lesquels nous vivons. Ici ces êtres n'ont que deux, trois ou quatre sens, tantôt encore plus bornés que les nôtres, et tantôt plus étendus. Là, au contraire, des terres plus favorisées sont habitées par des créatures qui ont six, sept, huit, et même un plus grand nombre de sens, et tous doués d'une force et d'une perspicacité plus ou moins grandes. Toutes ces parties du grand tout ont la beauté particulière qui est propre à chacune d'elles, et qui ne pourroit être aperçue ni sentie par les habitans d'un autre monde. Ma raison se confond en pensant à ce spectacle ; je suis comme abîmé dans la grandeur de Dieu ; je ne vois que mon néant ; malheureux que je suis, oserai-je comparer ma raison à celle du Créateur ! Mon imagination troublée ne peut me suffire ; elle s'épuise et s'anéantit au milieu de ses vains efforts pour soupçonner la majesté, les richesses et la variété des ouvrages de Dieu.

Cléophon se tut un moment ; ses regards étoient attachés à la terre, et il paroissoit confondu sous le poids de la sagesse et de la puissance divine. Nous-mêmes nous paroissions participer à son étonnement respectueux ; lorsque reprenant la parole, mes amis, nous dit-il, je vous demande pardon des rêveries auxquelles je me suis abandonné ; mais nous entretenant du Beau, et frappés des merveilles que nous voyons, seroit-il possible que notre imagination,

N'oubliant pas pour un moment les bornes qui sont prescrites à notre raison , ne tentât de deviner les beautés infinies que la nature nous cache.

Je crois, nous dit alors Damis, que Cléon, après avoir entendu Cléophon, renoncera à toutes ses belles espérances ; pour moi, je me tiens pour battu, et désormais, mon cher Cléophon, je me garderai bien d'oser critiquer les ouvrages de la providence. L'homme à la fois si grand et si petit, si éclairé et si aveugle, exposé à mille maux physiques, et à plus de passions et d'erreurs encore qui dépravent sa raison, ne me paroissoit point devoir être le dernier terme de la sagesse et de la puissance divine. J'aime à penser à cette échelle d'êtres innombrables, et qui, tous doués d'une intelligence différente, s'élèvent par degré depuis les simples animaux qui n'ont qu'un instinct brute, jusqu'à ces substances sublimes qui entourent le trône du créateur. Je vois naître un nouvel univers : commençant à soupçonner avec vous, mon cher Cléophon, que nous ne sommes qu'une des dernières classes des êtres pensans, je perds mon orgueil, et je m'accoutumerai à me contenter de la portion d'intelligence et de bonheur qui m'est destinée. Il falloit à la puissance divine et à la beauté générale de son ouvrage, que tous les possibles fussent exécutés. J'aime à parcourir tous ces mondes différens dont vous nous avez parlé, et je

serois tenté de me faire un tableau du bonheur et du Beau particuliers qui sont propres à chacun d'eux, si je ne savois que devant toutes mes idées à mes sens, je ne peindrois que notre globe en croyant peindre des mondes étrangers. Ici nous voyons différentes classes d'animaux, dont les uns ne semblent que végéter comme des plantes, tandis que les autres, doués de sens plus actifs et d'un instinct plus élevé, se rapprochent de nous et ne sont pas indignes de notre société ; c'est peut-être en raccourci l'image du grand tout. Il me semble que je suis plus à mon aise depuis que vous m'avez appris à me mettre à ma place. Si je ne craignois de vous dire des choses trop ridicules, j'ajouterois.... mais il faut vous faire grâce de ces folies. Au lieu de se plaindre, les hommes n'ont que des grâces à rendre ; et si le présent les chagrine quelquefois, l'espérance de l'avenir doit les consoler et leur procurer même les plaisirs les plus purs.

Mais, mon cher Cléophon, ajouta Damis, je vous demande pardon de vous avoir interrompu ; vous nous avez dit qu'il n'y a qu'un Beau absolu et universel, c'est celui qui règne dans la structure générale de l'univers, et que la pesanteur de notre ame, ou plutôt de nos sens, nous empêche de connoître. Tous les autres Beaux, avez-vous ajouté, sont relatifs à la nature particulière des êtres pour lesquels ils sont faits.

Je vous fais grâce du Beau de Saturne , de Jupiter , de Vénus et de tout ce qui peut mériter ce nom dans le reste de l'univers ; mais comme vous nous l'avez dit , nous devons avoir notre Beau particulier , puisque nous sommes des êtres sensibles et intelligens ; et je vous demande quelle est sa nature , et par quels moyens nous pouvons parvenir à le produire dans nos ouvrages ?

Avant que de répondre à vos questions , mon cher Damis , permettez-moi , dit Cléophon , de faire quelques remarques sur la manière dont la nature s'y est prise pour nous rendre attentifs à la beauté de ses ouvrages , beauté qui a servi , je l'ai déjà dit , à nous retirer de notre ignorance en nous faisant penser , en nous apprenant l'art de combiner nos sensations et nos idées les unes avec les autres , et qui continue encore à nous entretenir dans le mouvement et l'action nécessaires pour développer toutes les facultés de notre ame. Si j'osois me flatter de découvrir son procédé et sa marche , je ne balancerois point à vous dire que je connois la source et la nature du Beau dans notre morale , notre politique , nos sciences et nos arts ; mais je ne suis pas assez présomptueux pour vous parler ainsi ; et je ne veux que vous faire part de quelques réflexions qui vous donneront occasion d'en faire de plus judicieuses.

Ne nous flattons pas , mes chers amis , quoique nous tenions le milieu entre les

substances purement spirituelles et les brutes, quoique nous soyons capables de nous élever à des connoissances sublimes, et qui doivent nous étonner davantage à mesure què nous avons plus d'esprit et que nous l'avons mieux cultivé; jamais notre ame ne seroit parvenue à s'éclairer par les sensations qu'elle éprouve, si nos sens n'avoient été frappés assez constamment, assez fortement et d'une manière assez agréable ou assez désagréable, par les objets extérieurs, pour que le souvenir s'en gravât dans notre mémoire. C'est par le secours de cet organe mystérieux de notre cerveau, que nous ne connoîtons jamais, que notre ame se sépare en quelque sorte des liens des sens, n'est plus esclave des objets présens, appelle à son gré ceux dont elle conserve le souvenir pour les comparer, étend son empire, se rend le passé présent, le met sous ses yeux, et ose même pénétrer dans l'avenir, et le rendre présent.

Il falloit que le plaisir et la douleur, en fixant notre attention, fussent les premiers instituteurs de notre raison. Que mes sensations ne réveillent pas quelque passion dans mon ame, il est évident qu'elle sera privée de toute activité, comme elle l'est dans les imbécilles, et languira dans un sommeil perpétuel. L'auteur de la nature, qui a uni notre ame et notre corps, et fait les lois de leur correspondance et de leur action réciproque, ne s'est point con-

tenté, pour nous tirer de notre apathie, de nous donner une seule sorte de plaisir et de douleur ; il les a multiplié pour rompre cette triste uniformité qui doit rassasier en peu de temps des êtres aussi bornés, aussi légers, aussi volages que nous le sommes ; elle nous lasserait et nous replongeroit dans l'ennui et le dégoût qui sont la mort de l'ame. C'est par cette variété, par ces contrastes, et même par des espèces de contrariétés, *rerum concordia discors*, que nous offre le spectacle de la nature, que ses beautés, toujours les mêmes, toujours différentes et toujours nouvelles, se modifient de mille manières, et nous présentent des plaisirs et des maux qui sont autant de voix puissantes qui appellent notre ame, la tiennent éveillée, la rendent attentive, la font agir ; et en lui faisant essayer ses forces, l'élèvent par degrés aux connoissances les plus sublimes, et qui semblent même n'avoir pu être puisées dans nos sensations.

Pourquoi, disons-nous, tous les jours, ces rochers arides, ces déserts sablonneux qui se refusent à des habitans ? Pourquoi ces intempéries, ces tempêtes, ces orages, ces désastres qui portent la désolation dans des provinces entières ? Que n'avons-nous un printemps perpétuel ? Pourquoi tant de maux sont-ils semés sous nos pas ou suspendus sur nos têtes ? Qu'en auroit-il coûté à la nature pour nous donner ce siècle d'or que les poètes ont imaginé ? Pourquoi sommes-

nous condamnés à arroser la terre de notre sueur pour la féconder ? Pourquoi.... je ne finirois point si je voulois rassembler ici toutes les plaintes imprudentes que nous faisons. Mais, qui a dit à ces philosophes profonds que le monde est fait pour le plaisir des imbécilles qui, en abusant des bontés de la nature, ont frelaté, altéré et corrompu leur jugement, et ne savent pas jouir de ses bienfaits ? Laissons-les végéter dans le néant où les ont jettés leurs sens et leurs voluptés ; ils n'ont pas compris que pour les mieux goûter, il faut savoir s'en séparer, et que dans des êtres tels que nous, le travail et la peine sont, et doivent être l'assaisonnement du plaisir.

Avec le secours d'une sévère métaphysique, qui n'accorde rien à l'imagination, étudions nos sens, nos passions, l'action de notre ame, la marche et les opérations de notre entendement, et nous jugerons sans peine, que ce monde, dont nous nous plaignons, est proportionné à toutes nos facultés et à tous nos besoins. Si l'auteur de la nature a permis que tant de choses pussent nous nuire, c'est pour exercer à la pensée notre ame, qui est la partie la plus noble de notre être, et qu'une perpétuelle sécurité auroit engourdie. C'est pour aiguïser notre entendement et augmenter notre industrie, que la nature a multiplié nos besoins et nous les fait sentir tous les jours ; elle nous rend le travail nécessaire, parce

qu'il nous procure autant de plaisir que l'oisiveté et un repos perpétuel pour lesquels nous ne sommes pas faits, nous donneroient de dégoûts et d'ennui. Que ferions-nous du siècle d'or, puisqu'il y a si peu d'hommes qui puissent s'élever aux choses intellectuelles, s'occuper de leurs idées, apprendre à se connoître et se passer du travail des mains ? Il faut des espérances, il faut des craintes à notre ame, comme il faut des alimens à notre corps. Ce printemps perpétuel que nous désirons, perdrait tout son prix s'il ne succédoit pas à l'hiver pour ranimer la terre qui avoit paru expirer sous les frimats, et s'il ne devoit pas bientôt disparaître.

Il nous faut éprouver des révolutions continues pour conserver notre activité. Les passions mêmes qui sont les ressorts de notre ame, et lui font connoître toute sa force et toutes ses ressources, ont besoin d'être contrariées les unes par les autres pour nous agiter et nous faire agir. Sont-elles trop tranquilles, nous nous y accoutumons, et l'habitude qui les endort, ou qui nous fixe à un seul objet, nous fait languir. Je me rappelle une élégie d'Ovide, où rassasié et dégoûté de son bonheur, il supplie le mari de sa maîtresse de vouloir bien, par bonté pour lui, devenir jaloux. La rusée Corinne, dit-il à cette maîtresse trop complaisante, avoit l'art d'aiguise l'amour en l'irritant par des difficultés ; imi

riez-la pour ranimer mes feux et mes plaisirs languissans. Refusez-vous à mes empressemens, croyez quelquefois que je vous trompe, et donnez-moi le plaisir de passer la nuit à me plaindre sous vos fenêtres de vos rigueurs :

*Pinguis amor, nimiumque patens in tœdia nobis
Vertitur.*

Vous voyez où nous en sommes réduits, puisque l'amour, passion, autant que je puis m'en souvenir, si impatiente, si avide, et qui exerce le plus grand pouvoir sur nous, a besoin, pour se soutenir et remuer l'ame, de l'art et des caprices de la coquetterie, et d'éprouver les craintes et les transports de la jalousie. Il en est de même de toutes les autres passions ; la nature les a sagement multipliées, non-seulement afin que, se servant mutuellement de contrepoids, nous puissions les tenir dans un équilibre favorable à l'empire que notre raison doit conserver, mais encore pour empêcher que notre ame, sans mouvement, ne se flétrît dans l'ennui. C'est par cet artifice, c'est par cette sagesse admirable, que tous les ouvrages de la nature proportionnés aux facultés des êtres qui doivent en jouir, nous plaisent, nous enchantent, nous occupent, nous ravissent de mille manières différentes, si nous sommes dans la classe de ces hommes assez bien organisés pour penser par eux-mêmes, ou dont la raison ne s'est

point dégradée et avilie dans la fange des passions les plus basses.

• Vous m'avez demandé, mon cher Damis, par quel art nous pouvons porter dans nos ouvrages ce caractère de beauté dont ils sont susceptibles : étudions, vous dirai-je, autant que nous en sommes capables, tous les moyens que la nature elle-même emploie pour éclairer notre raison, intéresser et remuer notre cœur.

Depuis qu'on raisonne sur les beaux-arts, on ne cesse de répéter aux poètes, aux orateurs, aux peintres, aux musiciens, aux sculpteurs, que pour mériter nos éloges, ils doivent dans tous leurs ouvrages imiter la nature. Vous vous rappelez les préceptes admirables d'Horace et de Boileau. Mais je croirois que cette imitation, si nécessaire et si recommandée, ne se borne point à peindre les passions et les mœurs telles que la nature les a données à chaque âge et à chaque condition, ni à rendre les sentimens propres à chaque circonstance et à chaque situation. Ce ne sont là que des moyens préliminaires pour s'insinuer auprès de moi et ne me pas choquer. Le poète les néglige-t-il ? Je m'endormirai ou je sifflerai, *aut dormitabo, aut ridebo*. Mais veut-il s'emparer de mon cœur et de mon esprit ? Qu'il imite la conduite constante de la nature à notre égard, et ne cesse jamais un seul moment d'intéresser quelqu'une de mes passions. Mais gardez-vous, lui dirois-je,

d'épuiser ou de lasser ma sensibilité ; toutes mes facultés ont des bornes très-étroites ; si on s'en approche trop , l'ennui succède promptement au plaisir : craignez donc de me tenir trop long-temps sur la même passion. Promenez-moi de la pitié à la terreur , de la crainte à l'espérance , et que j'éprouve tour-à-tour des sentimens d'indignation , d'amour , de colère et de haine. C'est par cette heureuse variété , qu'imitant , malgré nos foibles ressources , le procédé de la nature , si riche , si féconde , si étonnante , on soutient et anime notre plaisir que la triste et pesante uniformité détruiroit.

Tous les écrivains sont soumis aux mêmes lois. La nature anime tous les objets qu'elle nous présente ; ils réveillent tous quelque sentiment dans notre cœur. Voilà le modèle que nous devons étudier et méditer. C'est en vain qu'on se flatteroit d'y suppléer en s'abandonnant à l'abondance stérile du bel esprit. Ces richesses , qui charment tant les sots , déplaisent aux gens sensés qui ont formé leur goût dans l'étude de la nature. Tout poète , tout orateur qui n'est pas ému , ou ignore l'art de faire passer son émotion jusqu'à moi , ne m'offre qu'un talent subalterne. Lisez Fléchier , vous croirez voir une femme parée avec grand soin pour le bal , et qui , craignant de se déranger , est la dupe de ses ornemens. Il veut que je l'admire pour le moins autant que le héros qu'il m'a présenté. Tou-

jours occupé de ses grâces , de ses pompons , et marchant en cadence , il n'a point la rapidité nécessaire pour me tirer de mon sang-froid ; à force d'arranger symétriquement toutes ses périodes et ses anthitèses , et de ne vouloir rien laisser sans ornement , il me laisse apercevoir son art ; je languis , et l'abondance même de ses prétendues beautés me fatigue.

Que Bossuet est différent ! je ne pense pas à lui , en plein du seul objet qu'il met sous mes yeux , j'admire l'orateur sans m'en apercevoir. Que je suis loin de songer à l'applaudir ! Je le suis par-tout où il veut me conduire ; ce n'est qu'en revenant de mon étonnement , et que je cherche à démêler les secrets de son art , que je découvre que ce grand homme ne répand toutes les richesses de l'éloquence , que parce qu'il s'oublie lui-même , et réveille en moi divers sentimens par les tableaux toujours vrais , toujours variés du néant des grandeurs humaines et de la sagesse sublime de la providence. Vous croyez toujours entendre Bossuet pour la première fois. C'est qu'il jette sans symétrie et sans économie ses pensées qui paroissent lui échapper ; voilà le grand secret de l'éloquence et du Beau , parce que c'est l'imitation du procédé même de la nature. Je frissonne au récit de la mort de Henriette d'Angleterre , tandis que Fléchier , toujours escorté de ses grâces , et craignant de faire un faux pas , dans les

momens mêmes où il doit être le plus pathétique , ne me permet pas de pleurer la mort de M. de Turenne. Je rencontre encore les fleurs d'une éloquence trop maniérée pour être sensible et véhémente. Que m'importent des périodes artistement arrangées , quand je voudrois y trouver l'espèce de trouble , de désordre et de consternation , que cet événement funeste répandit dans l'armée Française.

Il faut dire la même chose de tous les beaux arts. Un tableau peut être dessiné avec la plus grande exactitude , et peint des plus agréables couleurs ; mais si les personnages ne me montrent pas leurs ames et leurs pensées , si tous ont la même attitude , ou le même caractère , je reste froid et je fais peu de cas de l'artiste , tandis qu'un peintre , moins habile dans le dessein et le coloris , mais qui peint les passions , m'arrête , me fixe , et s'empare de mon imagination , j'oublie l'artiste en n'étant occupé que des personnages qu'il me présente. Je devine leurs pensées , je m'en occupe , mon cœur s'échauffe sans que je m'en aperçoive , ma raison s'éclaire , elle applaudit ; et comment ne trouverois-je pas beau un ouvrage qui remue à la fois toutes les facultés de mon ame ? De même la musique ne dira rien à l'esprit si elle ne parle pas au cœur. Que m'importent des passages difficiles et des difficultés surmontées ? Si le musicien ignore qu'il ne faut flatter l'oreille que pour

arriver plus aisément au cœur , si on me peint , au contraire , la joie , la tristesse , l'amour , la pitié , la terreur , ou une autre passion avec l'accent qui leur est propre , mon ame sort avec plaisir de la situation où elle étoit et s'abandonne à son illusion.

Si nous étions , mes amis , dans un de ces mondes dont je vous parlois tout à l'heure , et qui sont habités par des êtres beaucoup moins intelligens que nous , tels que sont peut-être les habitans de Saturne , de Jupiter , ou de telle autre planète qu'il vous plaira , je bornerois là mes réflexions. Avec les organes lents , grossiers et pesans de ces régions moins favorisées que la nôtre , mais qui jouissent cependant d'un bonheur et d'un Beau faits pour elles , vous comprenez à merveille que nos ames , étant incapables d'embrasser à la fois autant d'objets que nous en embrassons , de se replier sur elles-mêmes , de méditer pendant longtemps , et de soumettre par conséquent leur goût et leur art à des règles constantes , notre sort seroit tout différent de ce qu'il est. Sans nous embarrasser des rapports , des proportions , des convenances que nous exigeons dans nos ouvrages , tout ce qui nous remueroit en nous causant une sorte de plaisir , nous paroîtroit parfaitement Beau. On peut se faire une idée de cet état en voyant parmi nous cette multitude ignorante , sotte et brutale pour qui tout est bon , qui ne demande qu'à être secouée

rudement pour applaudir. Il me semble même , continua Cléophon en souriant , qu'on pourroit apercevoir un commencement de révolution dans notre globe ; car à force de bel esprit , nous commençons de jour en jour à être moins délicats et très-indulgens pour les clinquans et les beautés déplacées.

Quoi qu'il en soit , il est certain qu'on doit réveiller en moi comme dans l'homme le plus grossier , quelque passion , si on veut m'intéresser et me plaire ; mais pour produire le Beau , il ne faut point oublier que ma raison toujours active , n'ayant pas moins besoin de penser que mon cœur de sentir , doit approuver les objets qu'on me présente. C'est de ce double plaisir que résulte l'approbation délicieuse des personnes dont le jugement et le goût sont éclairés par de longues méditations et de sages études. Voilà nos juges , les seuls juges de notre Beau ; tant que le bel esprit n'aura pas réussi à proscrire entièrement le bon sens , ils en réclameront les droits , ils distingueront parfaitement l'habileté du poète , de l'orateur ou de l'artiste qui peint les passions telles qu'elles sont dans la nature , et la maladresse de celui qui rend , il est vrai , avec grâce et même avec force , un certain instant des passions , mais qui n'en connoît ni la naissance ni les progrès , ni le passage , ni le mélange , ni les liaisons , ni les caprices , et dont les productions , par consé-

quent toujours tronquées et faites , pour ainsi dire , au hasard , n'ont point ce caractère du Beau qui attache éternellement , et ne lasse jamais.

C'est donc , mes amis , par une étude approfondie des passions qu'il faut se préparer à chercher le Beau. C'est dans l'examen des mouvemens de notre cœur , pourvu qu'il ne soit ni frelaté ni corrompu par des vices bas , ou par une imagination déréglée , que nous apprendrons à démêler comment les passions naissent , se fortifient ou s'affoiblissent , comment elles s'associent , se séparent , se confondent , tantôt pour se tempérer mutuellement , et tantôt pour se prêter une force nouvelle. C'est par cette étude qu'on apprend à leur donner leur juste étendue , qu'on les présente avec les nuances différentes qu'elles demandent , qu'on ménage leurs progrès , et prépare l'effet magique qu'elles doivent produire : science profonde qu'on doit aux lumières de la philosophie ou à un talent supérieur , et sans laquelle tout paroît croqué , dénaturé et extravagant aux vrais juges du Beau qui , pour le dire en passant , sont presque aussi rares que les grands hommes qui le produisent. Ce n'est que par-là qu'on se rend maître constamment de notre cœur , et qu'on répand dans un ouvrage , cette vérité et cette vie qui le rendront toujours nouveau.

Méditons les anciens qui doivent nous servir de modèle , ou les modernes qui les

égalent ; c'est alors qu'éprouvant l'impression vive et durable que le Beau produit à la fois sur notre cœur et sur notre esprit , on peut se faire des règles propres à guider le génie dans une route semée d'écueils. En se rendant compte de l'art avec lequel les grands maîtres traitent une passion , on apprendra à les égaler , ou du moins à ne se pas égarer. Je saurai comment , en se multipliant , pour ainsi dire , suivant la différence des conjonctures , une passion prend cent formes différentes pour me remuer sans me lasser , et conserve cependant son unité et son caractère , pour ne pas s'écarter des lois de la nature et de la vraisemblance. Quels poètes sublimes qu'Homère , Sophocle et Virgile , dans la peinture des passions et dans la science de les associer ! Voyez quel secours admirable elles se prêtent entre les mains de Corneille. Etudiez avec quel artifice Pyrrhus , Andromaque , Hermione , Phèdre , toujours les mêmes et toujours différens , portent dans mon cœur le trouble de la pitié , de la crainte , de la terreur , et dans mon esprit la satisfaction la plus douce , quand cessant d'être agité , il rentre dans ses droits , s'instruit des dangers des passions , et apprend à s'en défier.

Le mélange et l'assemblage des passions n'est pas un secret connu de tous les poètes. Par exemple , rappelez-vous , je vous prie , comment dans la quatrième scène du second

acte , Mahomet se peint à son lieutenant Omar. C'est un galimathias de sentimens opposés qui ne peuvent subsister ensemble. Le poëte qui rassemble et adopte tout ce que son imagination lui présente pour éblouir, n'est plus rien dès que l'illusion momentanée de ses vers disparoît. Voltaire a voulu peindre un grand homme , et il ne peint que ce monstre bizarre dont Horace se moque au commencement de son art poétique : *desinit in piscem , etc.* C'est pour se ménager ce que nous appelons aujourd'hui des effets , c'est-à-dire , une belle scène dans chaque acte et un dénouement terrible avec des héros langoureux , qu'on imagine ces caractères fantastiques dont la nature n'a jamais offert le modèle. Qu'on me présente un sultan qui va donner une heure aux soins de son empire , pour ne s'occuper ensuite que de son amour ; je ne pourrai m'empêcher de rire , lorsque ce héros Céladon , craignant d'affadir les spectateurs , et voulant finir par quelque chose de très-tragique , passera tout d'un coup et sans rien ménager , à une jalousie effrénée qui lui fait poignarder sa maîtresse , sans s'expliquer avec elle et éclaircir ses soupçons mal fondés. La nature ne connoît point ces contre-sens ridicules. Dans un homme qui n'est pas insensé , les passions ont une dégradation et un progrès marqués ; l'amour le plus tendre ne s'abandonne point à cet excès de fureur sans y résister de toutes ses

forces. Tout cela est bien loin du Beau , et ne peut plaire qu'à cette multitude qui , sans se soucier de l'ensemble de l'action , des mœurs et du caractère des personnages , obéit machinalement à l'impression que lui donne chaque scène , et même quelquefois un seul beau vers. Mais un spectateur qui a un peu plus de sens que les héros qu'on lui présente , n'est point la dupe de ces beautés qui ne sont pas faites pour aller ensemble. Il faut sans doute beaucoup d'agitation au théâtre , mais ce doit être l'ouvrage , non pas du délire de l'imagination , mais de la marche naturelle des passions.

C'est beaucoup sans doute que de rendre les passions avec vérité ; mais il n'est pas moins important pour atteindre au Beau , de leur donner un caractère capable d'intéresser les personnes qui ont l'ame élevée , et qui ne blesse point la dignité des ouvrages dans lesquels on les emploie. Je conviens avec Despréaux , que l'amour , par exemple , est , pour aller au cœur la route la plus sûre. Mais ne m'avouerez-vous pas que cette passion si agréable dans Horace , Tibulle , Lafontaine et les comédies , a cependant je ne sais quoi de petit , de lâche ou de libertin , qui ne permet pas de l'employer dans les ouvrages qui par leur nature demandent une touche fière , noble et hardie. Laurent Echard mérite de grands éloges dans son histoire romaine , mais ne se dégrade-t-il pas quand , venant aux amours ,

d'Antoine et de Cléopâtre, il prend le ton, et entre dans tous les détails d'un romancier, au lieu de peindre d'un seul trait un délire qui cause la ruine d'Antoine, et prépare l'empire d'Octave.

On a beau savoir Virgile par cœur, on lira toujours avec le même attendrissement les amours malheureux de Didon. Vous vous rappelez avec quel art il prépare cette passion funeste et la rend digne de la majesté du poëme épique. Elle est l'ouvrage des Dieux. C'est l'amour lui-même sous les traits d'Ascagne qui efface dans le cœur de Didon le souvenir de Sichée, tandis que cette princesse se livre sans crainte au plaisir de caresser entre ses bras le plus redoutable des Dieux :

Infelix Dido, longumque bibebat amorem.

Vous allez voir l'amour lutter contre les décrets du destin et les suspendre. Tout ce que cette passion peut avoir de doux, de grand, de terrible, Virgile en enrichit ses tableaux. Il faut qu'un Dieu vienne rompre la chaîne qui arrête Enée en Afrique, et rendre le fondateur de Rome à l'empire du monde entier. Enée amoureux n'est plus que l'instrument des Dieux :

Fata obstant, placidasque viri Deus obstruit aures.

Il ne reste enfin à la malheureuse Didon d'autre ressource que la mort, quand son amant l'abandonne malgré lui. Il me semble

que Virgile a répandu dans moi son génie. L'histoire de Carthage et de Rome semble liée l'une à l'autre , et des imprécations de Didon expirante , je vois naître les guerres Puniques , Annibal et la ruine entière de Carthage.

Comment voudriez-vous , au contraire , que je prisse quelque intérêt à un petit amour ridicule , qu'on va chercher *sur les bords fortunés de l'antique Idalie* , et qui bien escorté de la discorde et de la rage quitte son temple pour venir prolonger les calamités de la France ; et cependant il n' imagine rien de mieux que d'exciter un grand orage dans une forêt , et d'y racrocher Henri IV pour lui faire passer deux ou trois fois vingt-quatre heures auprès d'une jeune fille qu'il ne connoît point , et qui le reçoit très-humainement. Est-il possible qu'une petite partie de débauche , qui n'aboutit à rien , soit digne du poëme épique. Despréaux m'a appris que le merveilleux en doit être l'ame , mais Horace m'a dit qu'on ne doit l'employer qu'à propos :

Nec Deus intersit , nisi dignus vindice nodus.

Voltaire auroit dû réserver ce merveilleux de sa Henriade pour sa Pucelle , qui en auroit été plus burlesque. Mais dans un poëme noble et sérieux , mettre en action l'amour , la discorde et la rage , pour une aventure commune et triviale , c'est blesser toutes les convenances , ou vouloir donner des preuves de la stérilité de son imagination.

L'amour, je l'ai déjà dit, passion molle et qui tient trop aux sens, ne s'associe qu'avec peine aux qualités des caractères faits pour mériter notre admiration. Corneille seul a eu constamment ce secret. Racine lui-même a quelquefois échoué dans cette entreprise. Que Mithridate amoureux de Monime et jaloux, est différent de ce Mithridate qui, après quarante ans de victoires et de défaites, ne respire que la vengeance, et propose à ses fils d'aller vaincre les Romains dans Rome même. Je vois deux hommes très-différens, sans que je puisse apercevoir par quel nœud tant de grandeur peut s'allier à tant de foiblesse. Je voudrois de tout mon cœur qu'aulieu de cette Monime qui avilit Mithridate, le poète eût mis sur la scène la reine Hipsicratée qui ayant des sentimens dignes de son époux, le suivoit dans ses expéditions comme son lieutenant, s'attachoit à ses projets, et n'étoit point effrayée de la victoire de Pompée. C'est par un pareil tableau que Racine pouvoit se montrer égal à Corneille. Le même défaut règne dans le fils de Brutus ; il aime également, nous dit Voltaire, la liberté naissante de sa patrie et la fille de Tarquin. Annonce magnifique ! Mais il ne falloit pas placer son héros dans ce défilé difficile, sans être sûr de l'en tirer avec gloire. Il falloit pour former un caractère raisonnable, mêler et confondre ces deux sentimens, et non pas les montrer successivement, pour

ne présenter qu'un personnage qui ne cède qu'à des impressions momentanées , et n'ayant aucune idée fixe dans l'esprit , devient un personnage insipide ou peut-être insensé.

C'est dans la comédie que l'amour peut paroître avec tous ses avantages. Molière en nous peignant nos ridicules , nos mœurs , nos vices bourgeois , est l'égal de Corneille et de Racine. Pourquoi ? C'est qu'il paroît aussi profond qu'eux dans la connoissance du cœur humain , et qu'il rend les passions propres à la comédie avec la même habileté , la même adresse , le même choix , et pour tout dire en un mot , avec le même sublime que les autres nous présentent les passions graves et majestueuses de la tragédie. Le poète tragique doit élever l'ame des spectateurs , et le poète comique , avec le ton de la satire , doit les corriger de leurs vices. Le *Tartuffe* est peut-être l'ouvrage le plus parfait qui ait jamais paru sur aucun théâtre. Combien de chefs-d'œuvres Molière n'a-t-il pas composés ? Et quand il s'est rabaissé jusqu'à écrire pour la multitude , il a encore une plaisanterie , un sel , une gaieté qui dérident le front d'un sage , et en même temps une raison et une philosophie que les personnes les plus éclairées admireront.

Je me suis peut-être arrêté trop longtemps sur l'amour ; mais malgré le tort qu'il fait à notre théâtre , et tout ce que j'au-
rois

rois à vous dire là-dessus , revenons à la conduite que la nature tient à notre égard. Elle remue nos passions , mais c'est pour rendre notre raison attentive , développer notre entendement , l'éclairer , et nous conduire aux connoissances et aux vérités dont nous avons besoin. Cette pauvre raison dont on dit tant de mal , est cependant la partie la plus noble de nous-mêmes ; sans elle nous ne serions rien. Je ne puis donc la négliger sans me dégrader , me rapprocher de la condition des brutes et trahir le premier de mes devoirs. Si je ne me trompe , je suis en droit de conclure de cette vérité , que tout écrivain qui remue simplement les passions pour les irriter , et non pour l'avantage de notre raison , ne se conforme point à l'ordre de la nature , abuse de son talent , nous tend un piège , se dégrade , et ne peut atteindre au vrai Beau. Aussi Horace a-t-il fait une loi aux poètes d'unir l'utile et l'agréable :

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci ,
Lectorem delectando pariterque monendo.*

C'est dans cette union que résulte le Beau. Le plaisir , qui n'est que plaisir , lasse à la fin et disparoît , parce qu'il est impossible que nous ne consultations quelquefois notre raison , qui a aussi ses besoins et ses plaisirs particuliers , et qui veut acquérir des lumières et des connoissances , pourvu que la peine ne surpasse pas le plaisir.

Si Horace se fût borné à chanter les plaisirs

sirs , avec les grâces qui lui sont naturelles ; il m'auroit sans doute intéressé en réveillant en moi des passions , dont le souvenir toujours trop agréable n'est jamais assez effacé ; mais il n'auroit été qu'un poète tel qu'Anacréon et Carulle , que la raison n'approuve qu'en les blâmant d'avoir mal employé leurs talens , et qu'on quitte sans regret. C'est quand Horace prête tous les charmes de la poésie à la philosophie , qu'il est véritablement Beau. Il m'élève l'ame , il laisse dans mon cœur des traces profondes du Beau moral , par les éloges qu'il donne aux grands hommes dont il loue les vertus : tantôt il me fait paroître le vice tel qu'il est , tantôt il m'apprend à me rendre heureux ; je le lis , et le relis toujours avec un nouveau plaisir , parce qu'il a suivi la loi qu'il prescrit aux poètes d'être pleins des écrits des philosophes :

Scribendi rectè , sapere est et principium et fons :

En effet , Homère et Virgile seroient moins admirables , et on les liroit avec moins d'avidité , malgré la peinture vraie et animée des passions , si leurs fables ingénieuses ne nous instruisoient des vérités les plus importantes. Corneille ne sera-t-il pas éternellement le premier des poètes tragiques , parce qu'il élève l'ame de ses spectateurs ? Il fait naître dans mon cœur ou y développe des germes de noblesse et de grandeur que je n'y connoissois pas ; et je sors de son spectacle

plus content de moi , et plus préparé à la vertu que quand j'y suis entré. Quelle instruction ne trouvai-je pas dans les tragédies de Racine ? En remuant mes passions , il m'instruit de leurs ruses , de leurs erreurs et de leurs dangers. Si je veux y réfléchir , je trouve un remède contre mes foiblesses. Voilà les ouvrages marqués au caractère du Beau , parce que ma raison approuve le plaisir que j'ai goûté. Il n'en est pas de même de ces pièces niaises ou forcenées , où la morale , débitée par lambeaux par des héros déclamateurs , n'est point fondue dans l'action et le caractère des personnages. Le peuple et les beaux esprits peuvent les applaudir ; mais le peuple et les beaux esprits , on ne peut trop le répéter , ne sont pas le juge du Beau.

Suivez tous les genres , et vous verrez que c'est de l'union de l'utile et de l'agréable , comme dans tous les ouvrages de la nature , que résulte la perfection. L'éloquence doit remuer toutes mes passions , comme la poésie pour se rendre la maîtresse de ma volonté. Tantôt elle me subjugué avec force et m'entraîne , malgré moi à sa suite : tantôt je m'abandonne , sans m'en douter , à sa séduction , et je vole où elle veut me conduire ; mais mon erreur ne sera pas longue , si je ne vois dans l'orateur qu'un sophiste qui se joue de ma crédulité par des promesses trompeuses ou sans effet. Que m'importe aujourd'hui le sort de la républi-

que d'Athènes ? Cependant Démothènes fait encore sur moi la plus forte impression ; c'est qu'occupé de la gloire , de la sûreté et du salut de sa patrie , il est plein des vérités les plus importantes , et semble parler à tous les peuples , à tous les pays , à toutes les générations. Il n'est plus de république romaine , et l'éloquence de Cicéron la fait encore revivre pour moi ; je me transporte dans le sénat et la place publique , pourquoi ? C'est que j'apprends dans les harangues de l'orateur le secret des mœurs publiques , la contagion des vices et les causes de la décadence précipitée d'un peuple maître du monde , et prêt à perdre sa liberté pour passer dans l'esclavage le plus dur.

Permettons cependant aux poètes de donner une sorte de préférence à l'agréable sur l'utile ; leur talent se déclare ordinairement dans un âge où leurs passions sont très-vives et leur raison encore peu éclairée. S'ils vieillissent au milieu de leurs madrigaux et de leurs niaiseries , et malgré les années restent toujours jeunes , on sera tenté de les mépriser. Tous les grands poètes l'ont senti , et ils ont tous fini par nous donner des préceptes de morale ou de goût , et perfectionner notre raison. Les orateurs sont obligés à beaucoup de condescendance , parce qu'ils ne parlent que trop souvent à une multitude esclave de ses sensations et de ses préjugés , qui ne connoît l'utile que

par l'agréable , et dont il est nécessaire de ménager la foiblesse pour en tirer quelque parti ; il faut même l'avouer , les hommes les plus sévères et les plus sages ont leurs erreurs et leurs préjugés , et l'orateur qui a quelquefois besoin de les séduire pour les détromper , doit quelquefois les distraire de leurs opinions , et les éblouir par les charmes de l'éloquence.

Mais les autres écrivains qui entretiennent leur lecteur dans le silence du cabinet , se feront une loi , s'ils ne veulent point s'avilir comme des baladins , de préférer hautement l'utile à l'agréable ; ils y sont obligés , parce qu'ils ne parlent qu'à des hommes qui veulent s'instruire , et dont il est important d'éclairer la raison. Telle est , par exemple , l'histoire qui seroit la dernière des connoissances , si elle n'en devenoit la première en se proposant de former des citoyens et des magistrats. Ce n'est ni par le merveilleux de la poésie , ni par l'adresse hardie ou insinuante de l'éloquence qu'elle veut plaire ; elle se rendroit suspecte , peut-être ridicule , et manqueroit son but. Mais elle ne néglige rien pour soutenir mon attention et mériter ma confiance ; voulant m'instruire , elle excite en moi cette chaleur douce et tempérée des passions , qui est la vie de notre ame , sans jeter le trouble dans ma raison , et se permet pour mon avantage tous les ornemens compatibles avec la gravité de son caractère , et capables de sou-

tenir mon attention en m'inspirant l'amour du bien.

Mon cher Cléophon , dit alors Damis , je vous entends à merveille ; je crois que l'utile et l'agréable doivent toujours être unis pour produire le Beau ; mais , si je puis parler ainsi , avec une sorte de subordination , suivant la différente nature des ouvrages qu'on a entrepris. De-là cette décence si recommandée par les anciens , qu'ils ont si bien connue et qui suppose le goût le plus délicat : *quid deceat , quid non !* Cette convenance qui nous apprend à distinguer ou séparer les différens genres pour ne les pas confondre , qui n'est connue que d'un très-petit nombre d'hommes , que Voltaire nous a appris à négliger , mais dont Horace nous a fait un précepte :

Descriptas servare vices operumque colores :

Vous permettez beaucoup aux poètes et même aux orateurs , et vous commencez à être plus austère avec les historiens. Avec quelle sévérité n'allez-vous-donc pas traiter les philosophes qui , n'écrivant que pour nous instruire de nos erreurs , de nos méprises et nous faire pénétrer dans les secrets de la nature , nous invitent au doute et nous rendent timides. Il me semble qu'occupés dans leurs recherches à se défier de leurs passions et leur imposer silence , pour trouver et saisir plus sûrement la vérité qui se cache et nous fuit , ils ne peuvent se

servir de leur ministère sans aller contre leur objet , et même se rendre en quelque sorte ridicules. Voilà donc les philosophes affranchis de suivre à notre égard le procédé de la nature. Vous serez donc obligé d'établir de nouvelles lois en leur faveur , ce qui me paroît bien difficile , ou de les condamner à ne pouvoir atteindre au Beau ; vous n'aurez point cette dureté à l'égard de la philosophie , qui est la mère de tous les arts et de toutes les sciences , et qui donnant des règles au génie , en étend les forces , et les tempère ou les dirige avec sagesse pour les rendre plus actives et plus puissantes. Je vous avoue que je suis inquiet ; comment voudriez-vous que les philosophes pussent prendre pour modèle la marche de la nature , et intéresser nos passions à les suivre courageusement dans leurs tristes et profondes recherches. Ces passions ne serviroient qu'à nous distraire ; elles précipiteroient nos jugemens et nous jetteroient dans l'erreur.

Je ne sais , mon cher Damis , répondit Cléophon , si je pourrai vous satisfaire ; je vais du moins l'essayer. Tant que la philosophie naissante ne débita que ces fables qui sont encore aujourd'hui un des principaux ornemens de la poésie , elle n'eut pas besoin de beaucoup méditer , et je vous renvoie sur cette matière à ce que Fontenelle a écrit avec autant de profondeur que d'agrément. Tout le monde étoit capable

d'entendre ces philosophes ; ils ne parloient qu'aux sens et à l'imagination , et leurs argumens les plus profonds n'étoient que des comparaisons prises dans les objets les plus sensibles pour expliquer la cause des phénomènes dont on étoit frappé. Mais quand la philosophie désabusée de ces folies se fit une route nouvelle pour chercher la vérité ; vous conviendrez , je crois , que la curiosité , l'amour du bien et l'amour de la gloire , passions des grandes ames et des génies sublimes , ont conduit ces nouveaux philosophes que la nature destinoit à être les précepteurs du genre humain. On crut d'abord aveuglément son maître , tant l'envie de croire est extrême dans les hommes , et tant notre orgueil nous invite à prendre pour des vérités tout ce que nous croyons. Cependant , soit jalousie , émulation , amour de la gloire , ou force de génie , quelques disciples se révoltèrent enfin contre leur maître , et il se forma différentes écoles toujours prêtes à se contrarier , et dont la rivalité avança les progrès de la raison. N'en doutez pas , c'est un véritable progrès pour nous que d'abandonner une erreur , même pour en prendre une nouvelle ; notre entendement s'exerce , s'aiguise , s'étend , et par ses élans devient plus capable d'atteindre à la vérité.

Vous voyez que les passions ont présidé à la naissance de la philosophie. Pourquoi donc ayant enfin épuisé , comme dit Fonte-

nelle , toutes les erreurs , et s'étant frayé une route plus sûre , dédaigneroit-elle de les employer pour étendre l'empire de la vérité et reculer les bornes de notre raison ? Je veux que mon philosophe se défie de ses lumières , se défende contre l'enthousiasme de son génie , et que loin de rougir de ses premières erreurs , il en profite pour marcher avec plus de précaution et de sûreté ; j'exige que le doute et la patience l'accompagnent toujours ; que convaincu des bornes étroites de notre esprit , il ne marche qu'à la lueur de l'expérience et l'interroge sans cesse ; je demande qu'il compare sans cesse toutes les vérités qu'il croit posséder , et que résistant à son imagination , il les rapproche pour juger si elles peuvent s'unir , s'allier et se prêter une force mutuelle.

Je viens de vous peindre l'homme le plus heureusement disposé pour la philosophie ; mais pensez-vous , mon cher Damis , qu'au milieu de ses études les plus profondes , son ame ne sera pas agitée par différentes passions ? Il se dégage des sens , mais son entendement n'a-t-il pas ses besoins et ses passions ? Le monde lui présente un spectacle bien plus intéressant que celui de nos tragédies : il croit entrevoir la vérité ; tantôt elle semble s'approcher , tantôt elle fuit et paroît s'évanouir ; il marche entre la crainte et l'espérance , et sa curiosité , dont il se défie , l'excite , le soutient dans sa course jusques à ce qu'arrivant enfin au dénoue-

ment, il jouit de la joie pure d'être satisfait de ses peines et de ses recherches.

Mais si ne se contentant pas de posséder seul la vérité qu'il aime, il veut me la faire connoître, ne doit-il pas, ce qui est un des principaux attributs de la philosophie, prendre les moyens les plus efficaces pour arriver à la fin qu'il se propose ? Qu'il cherche donc à m'inspirer l'amour ardent qu'il a pour la vérité : s'il veut que j'éprouve les mêmes difficultés qui lui ont causé ensuite tant de plaisir, s'il me conduit par les sentiers obscurs et raboteux qui ne l'ont point effrayé, s'il ne ménage pas ma foiblesse, s'il faut que je le suive dans toutes ses méditations, s'il ne me fait grâce d'aucune de ses preuves, d'aucun de ses argumens, j'ai bien peur qu'il ne m'ennuie ; il me fatiguera, il m'excédera, car tous les esprits n'ont pas le même courage ; et mon ennui fera expirer ma curiosité et mon amour pour des vérités trop abstraites. La méthode par laquelle on les cherche est toute différente de celle avec laquelle on doit les exposer. En m'appellant à lui, que le philosophe descende donc par bonté jusqu'à moi ; plus ses erreurs, ses doutes, ses méprises, ses incertitudes lui auront appris à connoître la capacité de l'esprit humain, plus il doit, comme Mallebranche, humaniser sa philosophie pour en rendre l'accès facile.

J'en conviens, la plupart des philosophes modernes, je parle de ceux mêmes qui ont

Le plus de réputation, ont trop négligé la forme de leurs ouvrages ; les uns ne se sont pas doutés que pour instruire, il faut commencer par plaire, ou du moins ne pas déplaire, et les autres font les beaux esprits mal-à-propos. J'aurois voulu que dans leurs momens de délassemens, ils eussent étudié les écrivains qui préfèrent l'agréable à l'utile, et l'art si difficile d'arranger et d'enchaîner ses idées et de composer un livre. Que n'isoient-ils Horace et Despréaux pour se former le goût ? Avec leur bon esprit, ils auroient compris que la plupart des préceptes qu'on donne à la poésie conviennent également aux livres de philosophie :

Qui ne sut se borner, ne sut jamais écrire.

Qu'espéroit donc Locke en entassant argumens sur argumens, et ne pouvant abandonner une matière sans mettre à la plus grande épreuve la patience de ses lecteurs ? Il n'écrivoit pas sans doute pour les personnes incapables de méditer ; et celles qui étoient dignes de lui, ne seront pas plus convaincues par cent argumens, que par une seule démonstration. Les philosophes anciens n'avoient pas les connoissances que nous devons à la succession des siècles ; mais ils nous sont bien supérieurs par la forme qu'ils donnoient à leurs ouvrages.

Horace dit aux poètes :

Sit quod vis simplex duntaxat et unum.

Ne pourroit-on pas donner le même pré-

cepte à ces philosophes qui paroissent accablés sous le poids de leurs pensées, ou qui, pour étaler leurs richesses, entassent dans un ouvrage des matériaux avec lesquels on en auroit fait trois ou quatre très-réguliers ? Le poëte doit obéir à Horace, parce qu'un intérêt partagé nous distrait, et ne frappe que foiblement le cœur ; mais cette simplicité, cette unité d'objets est d'autant plus nécessaire aux philosophes, que notre esprit est moins actif que notre cœur, et ne saisit pas une vérité inconnue avec la même célérité que notre cœur est remué par une passion.

Si la philosophie est ordinairement si sèche ; si aride, si triste, ne pensons point que ce soit là son caractère ; c'est la faute des philosophes qui, s'étant fait des méthodes pour trouver la vérité, n'en ont aucune pour nous l'enseigner. Que la première proposition d'un ouvrage serve de preuve à la seconde, et ainsi de suite ; alors mon guide ne sera ni long, ni verbeux, ni obscur. Je le suivrai avec plaisir, parce que ma curiosité ne sera jamais rebutée ; mon amour-propre est toujours réveillé et content, parce qu'il n'est jamais humilié par des difficultés qui m'accableroient. Qu'il y a loin d'un bon ouvrage, quant au fonds des choses, à un bel ouvrage dont toutes les parties sont à la place qui leur appartient, et sont présentées avec les ornemens qui leur conviennent ! L'orateur, dit Cicéron, a besoin des

richesses de la philosophie pour donner du nerf à son éloquence ; et à son exemple, pourquoi ne dirois-je pas que le philosophe doit employer l'art de l'orateur pour faire aimer la vérité ?

Mais revenons à nos passions , mon cher Damis , et remarquez , je vous prie , que si le philosophe ne remue point les mêmes passions que le poëte et l'orateur , il se sert toujours de leur ministère pour m'attacher et m'intéresser. Ce n'est point à mon cœur qu'il parle , et il n'emploie pas le langage des passions qui tiennent aux sens ; il parle à mon esprit qu'il veut éclairer , et toutes les passions qui appartiennent plus particulièrement à l'ame lui prêtent leurs secours. Si la nature est admirable dans toutes ses productions , il faut convenir que le physicien qui épie sa marche , et soulève le voile qui couvre quelqu'un de ses secrets , seroit d'une singulière mal-adresse s'il ne pouvoit faire naître en moi le sentiment de curiosité et d'admiration qui l'attache à ses études et à ses recherches , comme le poëte et l'orateur cherchent dans mon cœur les passions qui le font agir ; que le philosophe réveille celles qui donnent de la chaleur et de l'activité à l'entendement ; passions , si vous les examinez avec soin , qui , par un artifice admirable de notre nature , se joignent toujours par quelque côté à celles de notre cœur ; sont-elles mises en mouvement ? je suis prêt à suivre mon guide , soit qu'il me trans-

porte dans les cieux, soit qu'il me découvre les merveilles dont je suis entouré et que je foule aux pieds. Pour peu que mon philosophe ménage ma paresse et mon impatience, l'envie que j'ai de connoître n'est-elle pas continuellement soutenue, échauffée et irritée par l'espérance de découvrir de nouvelles vérités ?

Suivez les autres branches de la philosophie, et vous verrez toujours que les philosophes ont fait plus ou moins de disciples, suivant qu'ils ont plus ou moins intéressé les passions au succès de leur doctrine. Epicure s'est servi des plus grossières et des plus communes ; il ne parle qu'à nos sens ; aussi sa secte a-t-elle été la plus nombreuse, et selon les apparences subsistera-t-elle toujours. Le stoïcisme flatte notre orgueil, nous aimons à vouloir nous élever au-dessus de nous-mêmes ; nous espérons de nous vaincre et de vaincre la douleur : mais cette philosophie n'est faite que pour quelques âmes fortes, courageuses, et pour des circonstances où tout étant désespéré, il ne s'agit plus que d'étourdir sa raison. Les péripatéticiens, dont les principes sont conformes à notre nature, savent que nous avons une raison et des passions dont il faut également soutenir les droits, et je suis d'accord avec ces philosophes quand ils me disent que ma raison doit gouverner, mais sans tyrannie, et que mes passions doivent être chez moi les citoyens d'une république, et non pas les esclaves d'un despote.

Depuis que la métaphysique est parvenue à se dégoûter des romans agréables dont elle a pendant long-temps amusé notre imagination et notre ignorance, elle n'est plus occupé qu'à méditer sur les opérations de notre entendement ; elle me fait connoître la source de mes idées, elle les décompose, et en m'apprenant combien mon ame est assujettie à mes sens, elle m'assigne en quelque sorte les bornes de l'esprit humain ; mais ne croyez pas qu'à la vue de notre foiblesse, l'ame perde son ressort et son activité ; au contraire, ma raison s'étend à mesure qu'elle se connoît davantage. Elle sait d'avance les progrès qu'elle peut faire dans chaque science ; elle en connoît la route et le terme ; et pour un lecteur qui aime la vérité, quel plaisir délicieux ne goûte-t-il pas par l'espérance de la trouver et de ne pas s'égarer !

Le métaphysicien n'écrit pas pour la multitude, elle ne l'entendra jamais : *contentus paucis lectoribus*. Et pour atteindre au Beau, il n'a qu'à faire passer dans ses lecteurs les sentimens dont il est affecté, et qui l'animent dans ses recherches. Il me semble que Condillac a eu ce succès dans son traité des sensations, idée extrêmement ingénieuse d'avoir animé une statue, en lui donnant successivement tous nos sens. J'ai éprouvé dans cette lecture autant de plaisir que l'auteur même en a eu en composant son ouvrage. Par cette décomposition de l'homme,

il se répand une lumière aussi agréable que sûre sur les idées qui appartiennent privativement à chaque sens , et sur les secours mutuels qu'ils se prêtent. Je vois , pour ainsi dire , l'homme se former sous mes yeux : cette statue est d'autant plus intéressante pour moi , qu'elle me force à descendre en moi-même , à m'étudier , à me décomposer pour comparer les opérations de mon entendement aux siennes ; je suis alors trop content de moi pour me plaindre de nos misères , et l'homme ne me paroît jamais plus grand que quand il les connoît , et trouve dans cette connoissance quelques moyens de les réparer.

A l'égard de la philosophie morale , vous prévoyez d'avance , mon cher Damis , tout ce que je peux vous dire ; destinée à nous instruire de nos devoirs , à nous faire craindre nos vices qui , se déguisant à nos yeux , peuvent nous jeter dans les plus grands malheurs , elle nous apprend à nous défier de nos vertus , toujours fragiles et souvent frêlatées ; elle remue toutes les facultés de notre ame , parce qu'elle nous présente toujours le bonheur auquel nous aspirons. Le philosophe qui veut s'élever jusqu'aux premières causes du bien et du mal , a besoin de faire de profondes méditations pour écarter les préjugés nombreux qu'il trouve sur sa route , et qui cherchent à l'égarer ; mais enfin , est-il parvenu à découvrir la vérité ? il faut qu'il ait bien peu d'imagination et

bien peu d'art , pour ne pas savoir profiter de toutes les richesses qu'il doit avoir acquises dans les études qui lui ont été nécessaires. Il nous occupe des objets les plus importans pour nous ; il nous apprend comment nous devons jouir des bienfaits de la nature , et remplir nos différens devoirs , suivant notre état et les différentes conjonctures où nous nous trouvons. Rappelez-vous avec quelle habileté la morale se présente dans la Cyropédie de Xénophon : quelles grâces ! quel charme encore supérieur ne lui a pas prêté Fénélon en l'ornant dans son Télémaque de tout ce que la poésie a de plus séduisant !

Si la morale ne s'élevant pas si haut , se contente d'instruire cette multitude qui est la dupe des erreurs et des préjugés à la mode , vous voyez quelle vaste carrière lui est ouverte. *Ridentem dicere verum quid vetat* : le moraliste peut prendre tous les tons ; tour-à-tour sérieux , plaisant , grave , emporté ou sententieux , jamais l'attention du lecteur n'est fatiguée ; en riant de la sottise des passions , s'il n'apprend pas à devenir un philosophe et un bon citoyen , il s'instruit du moins à incommoder moins la société , et c'est tout ce qu'on peut attendre de certains hommes.

Les anciens , on ne peut se le déguiser , avoient une manière admirable de traiter la philosophie. Platon chez les Grecs , et Cicéron chez les Romains , lui ont donné la

forme la plus capable de plaire sans rien ôter à l'instruction. En lisant leurs ingénieux dialogues , ce n'est plus une lecture que je fais , je crois être présent à l'entretien de quelques grands hommes qui pensent différemment sur la même matière. Je m'intéresse à un personnage , mon esprit en suspens a le plaisir d'espérer et de craindre , en ne faisant qu'entrevoir la fin où l'on veut me conduire. Quelquefois je me mêle aux interlocuteurs , et je trouve enfin une vérité qui se présente , pour ainsi dire , d'elle-même. Tout s'anime dans ces conversations , toute aridité disparoît , et les longueurs mêmes sont susceptibles d'un grand agrément. Par exemple , l'ennuyeux ouvrage de Locke sur l'entendement humain , auroit plû et amusé malgré les vérités abstraites qu'il devoit présenter , si l'auteur eût imaginé d'opposer à son philosophe , un Carthésien , homme d'esprit et entêté des idées innées ; on auroit pris plaisir à voir les efforts qu'il auroit faits pour résister à la vérité ; le désordre , les répétitions , les longueurs qui ne sont jamais excusables dans la forme didactique que Locke a employée , seroient devenues agréables , parce qu'elles auroient été nécessaires , en peignant l'opiniâtreté philosophique qui ne refuse que trop souvent de voir la lumière pour retarder sa défaite.

Nous avons en ce genre un chef-d'œuvre dans notre langue , c'est la pluralité des mondes. Les femmes , renfermées dans leurs

maisons , étoient trop peu de chose dans la Grèce , pour que Platon pût imaginer d'introduire dans ses dialogues une dame d'Athènes. La philosophie étoit encore trop nouvelle et trop étrangère à Rome du temps de Cicéron , pour qu'il ait pu avec quelque vraisemblance , faire figurer une Romaine dans ses conversations philosophiques. Elles ne sortoient de l'obscurité de leurs maisons et ne tenoient encore à la république que par leurs intrigues et leur galanterie ; car ce n'est que peu de temps avant Juvénal que la corruption des mœurs ayant enfin tout confondu , elles firent les savantes , les philosophes ou les pédantes. Quoi qu'il en soit , Fontenelle a profité du hasard heureux ou malheureux qui fait que chez nous les femmes valent bien les hommes ; et le caractère d'esprit de sa marquise est une des plus heureuses inventions et des plus propres à répandre de l'agrément dans un ouvrage de physique. Ne sachant rien , la marquise devine tout , dès qu'on la met sur la voie ; à l'exception de trois ou quatre galanteries que je voudrois pouvoir effacer , tout le reste est plein de grâces et de génie. Je ne sais cependant s'il seroit sage de vouloir imiter cet essai dans un ouvrage de longue haleine ? Peut-être que le lecteur se lasseroit à la fin de devenir savant à si bon marché ; peut-être qu'une certaine monotonie choqueroit , et que pour être traités convenablement , certains objets se refuseroient

à des grâces qui paroîtroient enfin affectées. Les savans sont ordinairement trop occupés du fond des choses, pour songer à la manière de les exposer. A la bonne heure qu'ils soient austères et trop négligés, mais qu'ils aient du moins le mérite de la brièveté, sans laquelle on est sûr d'ennuyer les gens d'esprit.

Nous avons encore un autre ouvrage qui est au-dessus de tous les éloges, et que je préfère, malgré mon admiration pour les anciens, aux dialogues de Platon et de Lucien, quand ils se jouent des sophistes; je veux parler des Provinciales. Nicole, grand raisonneur, auroit accablé d'argumens, de preuves, d'autorités, les casuistes relâchés; et je crois qu'après l'avoir lu une fois, on n'y seroit revenu que dans un cas de nécessité. Pascal a suivi le précepte d'Horace, *ridiculum acri*.... Il venge la morale outragée, et en fait un excellent traité avec tout le sel de Molière et la gaieté d'Horace. Le caractère de son jésuite est admirablement dessiné; on voit un homme d'esprit et savant, mais que sa prévention pour sa société et son engouement pour je ne sais quels vingt-quatre vieillards, conduisent à déraisonner très-méthodiquement. C'est un caractère aussi extraordinaire, et cependant aussi vrai que celui de Don Quichotte, qui ne se sert de sa raison que pour être fou; rien n'est plus propre à confondre de mauvais casuistes. Mais je dirai, à l'égard des Pro-

vinciales, ce que je viens de dire de la Pluralité des mondes. Nos devoirs les plus essentiels sont trop importants, pour que la morale puisse plaisanter sans violer les règles de la bienséance, à moins que les moralistes qu'on veut confondre, ne soient devenus des charlatans ridicules.

Mais, ajouta Cléophon en changeant de ton, admirez, je vous prie, mes amis, combien nous avons été peu philosophes, en ne parlant que philosophie. Entraînés, sans nous en apercevoir, par notre goût pour les lettres, nous avons oublié le Beau moral et politique; cependant il est d'une bien autre importance d'avoir de bons citoyens et de bons magistrats que d'excellens écrivains; mais le froid commence à se faire ressentir, et il faut nous séparer. Soit, répondit Damis; votre santé, mon cher Cléophon, nous est trop chère pour vous retenir. Allons, mais à condition que demain nous profiterons du beau jour que nous promet le coucher du soleil, pour continuer ici notre conversation. Cléophon a consenti à ce qu'on lui demandoit; et dans quelques jours, mon cher Cléante, je vous instruirai de ce que j'aurai appris dans cette seconde conversation: en attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

SECOND ENTRETEN.

Vous jugez bien, mon cher Cléante ; que personne de nous ne manqua au rendez-vous dont nous étions convenus. Damis, plein de joie, et fier d'avoir rapporté de notre promenade une ample moisson de vérités, se livroit tout entier au plaisir de connoître la nature du Beau qu'il avoit nié, et les moyens par lesquels on peut y arriver. Après avoir témoigné d'abord à Cléophon toute sa reconnoissance, vous m'avez fait passer, lui dit-il, la plus mauvaise nuit du monde ; occupé de ce que j'avois entendu, et voulant même en tirer quelques conséquences, je n'ai pu fermer l'œil. Malgré toutes mes peines, je crains cependant que ces idées, qui m'étoient étrangères, ne m'échappent, ou de ne les avoir pas saisies dans leur ordre, ni dans toute leur étendue. Permettez-moi de résumer en peu de mots tout ce que je me suis dit ; vous me corrigerez, si je me trompe, et je m'affermirai dans ma nouvelle doctrine.

Je suis donc persuadé, continua Damis ; que pour produire le Beau, les hommes n'ont et ne peuvent avoir aucun autre moyen que celui que la nature emploie elle-même pour nous faire admirer ses ouvrages ; c'est

celui d'aller à notre ame par nos passions, et d'éclairer notre esprit en remuant notre cœur.

En vérité, les philosophes ne connoissent rien aux vues de la nature, et ne se sont pas étudiés eux-mêmes, quand ne voulant parler qu'à notre entendement ils affectent une brièveté sèche et rebutante, ou nous fatiguent par leurs longues et ennuyeuses démonstrations. Je leur conseille d'aller philosopher dans quelque'un de ces globes, où la raison plus dégagée des sens, n'obéit et ne commande pas à des organes aussi grossiers et aussi indociles que les nôtres; ou qu'ils se rendent dans quelque'un de ces mondes plus disgraciés que notre terre, où les passions sont moins impatientes, et l'entendement si lourd qu'on leur pardonnera toutes leurs longueurs, leur marche pesante et leurs répétitions. Mais tant qu'ils resteront parmi nous, je les inviterai à se proportionner à nos facultés; qu'ils ne tentent point de nous séparer, pour ainsi dire, en deux; qu'ils voyent que nous ne sommes qu'un composé de raison et de passions que la nature a liées par des chaînes que rien ne peut rompre; que les passions sont les ressorts qui nous font penser et agir: mais que la raison, aidée de leurs secours, s'élève, s'agrandit, peut prendre l'empire, les juger, les approuver, les condamner, et les diriger pour les empêcher de s'égarer.

N'en déplaise à nos beaux esprits, dont

le clinquant me plaira moins désormais, je sens que quelque talent que nous ayons apportés en naissant, nous avons besoin de beaucoup d'étude et de méditation pour nous former une peinture de ce Beau idéal qu'on doit toujours avoir présent quand on travaille, et dont, malgré tous leurs efforts, les plus grands hommes ne peuvent s'approcher que de loin. Franc galimathias que ces mots de flamme, de génie, inventés par l'orgueil, et si chers aujourd'hui à notre ignorance et à notre mauvais goût. Ces dons, les plus précieux de la nature, sont perdus, si on ne s'accoutume pas à avoir assez de patience pour étudier long-temps la matière qu'on veut traiter, et s'en rendre le maître. Vous verrez un écrivain dont toutes les pensées sont louches, obscures, incohérentes, et dont les expressions ne vous présentent que des idées vagues et incertaines. Tous les matériaux d'un ouvrage sont prêts, mais avez-vous appris l'art de les employer et de vous faire un plan raisonnable, c'est-à-dire, de mettre chaque chose à sa place? Vous êtes-vous défié de votre imagination? Est-elle si tempérée que, ne pouvant jamais égarer la raison, elle conserve cependant tout ce qu'il faut pour l'embellir et la parer des ornemens qui lui conviennent, et qui cadrent avec la matière que vous traitez? Tout ce que je viens de dire ne suffit pas encore; il faut que la nature n'ait pas refusé le talent peut-être

Être le plus rare, et certainement le plus utile pour le Beau, celui de la correction, puisque nous sommes toujours loin de la perfection.

Nous sommes si bornés, que nous ne pouvons nous occuper à la fois de plusieurs objets sans éprouver une inquiétude et un trouble qui jetteront de la confusion dans nos idées ou dans nos sentimens. L'esprit alors se lasse, le cœur se partage, et notre plaisir s'évanouit. Je vois donc que les artistes ont besoin qu'on leur fasse une loi de l'unité : *Sit quodvis simplex duntaxat et unum*. Mon esprit est sujet à tant de distractions et marche si lentement, que sans l'ordre, tout devient confus pour moi, dans les ouvrages importans ; et dans les autres mon esprit frappé par secousses, ne s'abandonne point à son illusion. Au lieu de toutes ces beautés jetées au hasard, dont nous nous contentons aujourd'hui, et même que nous applaudissons, il faut donc que toutes les parties d'un ouvrage, nécessaires les unes aux autres, soient faites les unes pour les autres, et qu'il y ait entr'elles une juste proportion qui en relevera le prix ; ce précepte est-il négligé ? je me fatigue nécessairement à deviner leurs rapports mutuels ; des beautés deviennent des défauts ; et tandis que la multitude applaudit, un homme de goût est tenté de siffler. Songez, dirai-je à tout écrivain, que ne pouvant éprouver de plaisir que dans un exercice modéré de

mes facultés, vous avez tort, si vous ennuyez et fatiguez ma raison pour l'éclairer; vous pourrez faire un bon ouvrage, mais on ne le regardera jamais comme un bel ouvrage, parce que vous avez négligé de plaire. Il faut commencer par me faire connoître la fin qu'on se propose, et se hâter ensuite d'y arriver; alors mon esprit n'est plus inquiet, je m'aperçois de mes progrès; les passions de mon ame sont toutes mises en mouvement, et tour-à-tour je m'occupe agréablement et de l'objet qu'on met sous mes yeux, et de l'art ingénieux de mon guide. Si dans des écrits d'un autre genre, vous vous adressez à mon cœur, et ne faites que l'effleurer, je me plaindrai de votre foiblesse. Si les ressorts que vous employez sont bizarres, sans être touché, je rirai de votre mal-adresse; vos tableaux exagérés et monstrueux, au lieu de réveiller en moi le sentiment agréable de la pitié et de la terreur, me repousseront en ne m'inspirant que de l'horreur.

Voilà, mon cher Cléophon, les vérités que je vous dois, et pendant que vous nous en développiez les principes, j'en faisais l'application aux ouvrages de ces excellens génies qu'on admiroit encore au commencement de ce siècle, et que nous négligeons depuis qu'à force de je ne sais quelle philosophie, nous avons beaucoup moins de bon sens que d'esprit. Pour nous, mon cher Cléon, poursuit Damis en badinant,

Je compte que nous allons vivre en paix. En m'instruisant hier , je n'ai perdu qu'une erreur désagréable ; mais il vous fâchera de renoncer aux magnifiques espérances que vous aviez conçues des progrès de l'esprit humain. Il faut se rendre au raisonnement de Cléophon , et nous ferons inutilement des efforts pour passer les bornes que la nature nous a prescrites. Au gré de nos caprices , nous pouvons inventer de ces beautés qui enchantent d'abord la multitude , mais qui nous lassent bientôt , et que nous trouvons ridicules , après les avoir quittées pour d'autres nouveautés , qui dans quatre jours éprouveront la même disgrâce. Heureux , si désabusés par l'expérience , nous pouvions nous retrouver sur la route du vrai Beau.

Mon cher Damis , répartit Cléon , je souscris avec plaisir au traité que vous me proposez. Je ne sais pourquoi j'avois imaginé que les siècles , en se succédant , devoient toujours acquérir de nouvelles lumières , se surpasser et parvenir enfin dans tous les genres à cette perfection , qui réunira tous les suffrages , et fixera le goût. Cette marche à la perfection , si lente et si souvent interrompue , j'aimois à l'attribuer à des événemens étrangers à la nature de notre esprit ; j'en accusois les guerres que se font les princes ; je m'en prenois aux troubles domestiques des nations , aux irruptions des barbares ; que sais-je ? je m'éga-

rois dans mes conjectures et mes explications ; mais après avoir entendu Cléophon , il suffit de bien méditer sur l'origine de nos idées et de nos connoissances , pour être persuadé que les hommes les plus faits pour nous étonner et mériter l'admiration de leurs pareils , laisseront toujours quelque chose à désirer dans leurs productions. Les qualités différentes , et cependant également nécessaires pour produire le Beau , ne seront jamais , si je puis parler ainsi , posées avec assez d'exactitude et de proportion , pour qu'on puisse trouver dans les ouvrages de nos artistes , cette perfection dont nous sommes parvenus à nous faire une idée. Tantôt la raison trop froide négligera les ornemens dont elle peut se parer avec décence ; tantôt l'imagination trop vive voudra dominer , et s'affranchissant des règles sévères de la raison , prodiguera sans choix les ornemens , et ira même les chercher trop loin. Nous aurions besoin , je le comprends actuellement , de plusieurs sortes d'esprits à la fois pour produire le Beau parfait ; mais , par malheur , ils ne peuvent s'associer , ils semblent même s'exclure. Ne croyez pas que cette pensée m'afflige. Notre siècle , qui commence à rétrograder , malgré les lumières dont il se vante , nous annonce une décadence , s'il est possible , encore plus grande , et je m'en console. Cette révolution est dans l'ordre des choses. La multitude est trop incapable de remonter

aux principes du Beau pour y être constamment attachée ; elle est la dupe de la nouveauté , et l'arbitre de la mode , qui séduit même souvent les gens d'esprit. Il faut souffrir ce délire ; personne ne nous force à lire les brochures dont nous sommes inondés ; occupons-nous de nos grands maîtres ; n'ont-ils pas fait assez de chefs-d'œuvre pour consoler les bons esprits qui conserveront l'idée du Beau , et le chercheront ?

Quoi qu'il en soit , mon cher Damis , ce que vous venez de nous dire me rappelle un morceau admirable de Cicéron , que j'avois presque oublié ; il convient parfaitement à la matière que nous traitons , et j'espère que Cléophon , qui y retrouvera sa doctrine , m'approuvera. Cicéron veut que la nature , qui ne s'est jamais égarée dans la composition de ses ouvrages , nous serve de modèle dans les nôtres. Il fait voir que dans l'arrangement entier de l'univers , les parties qui ont le plus de magnificence et d'agrément , ce sont celles qui paroissent , et sont en effet les plus utiles. Passant ensuite à la construction particulière de l'homme et des animaux , vous verrez , dit-il , qu'il n'y a aucune de leurs parties qui ne soit nécessaire , et ne tende à une seule et même fin ; il remarque par-tout la même intelligence et la même sagesse. Les ouvrages les plus parfaits de l'art nous offrent , continue-t-il , le même spectacle. Voyez

nos vaisseaux , toutes les parties qui les composent , sont indispensablement nécessaires pour la sûreté de la navigation , et on croiroit , tant est puissant sur notre esprit le rapport des proportions et des moyens à une fin , qu'elles n'ont été imaginées que pour le plaisir des yeux. Les colonnes faites pour soutenir les voûtes d'un temple ou d'un vestibule , ne diroit-on pas qu'elles n'ont été inventées que pour l'embellissement d'un édifice ? mais rien n'est si faux , puisqu'elles déplairoient si elles en étoient séparées , et ne soutenoient pas un entablement.

Qu'il avoit bien étudié l'homme , - et médité sur-tout ce qui peut et doit lui plaire. Par - tout il recommande d'intéresser nos passions pour se rendre le maître de notre volonté , et donner à la raison tous ses droits ; de s'attacher à l'ordre pour ménager notre paresse , et ne pas lasser notre curiosité ; de plaire pour être utile , et d'être utile pour plaire constamment. Cette décence , cette convenance qu'il appelle le comble de l'art ; *Caput artis decere* , voilà la première règle de tout écrivain ; avec son secours , il s'insinue dans tous les esprits et les persuade. Conservez donc toujours la dignité de votre caractère ; proportionnez-vous aux dispositions des personnes que vous voulez instruire ; paraissez obéir aux circonstances pour ouvrir une entrée plus libre à la vérité ; et sur - tout , par une vaine affectation de plaire , ne vous rendez point

suspect , car bientôt on ne vous écoute-
roit plus avec cette confiance , qui est la
véritable source du plaisir que doit faire
tout écrivain. Cicéron défend d'entasser les
ornemens ; *sint quasi in ornatu disposita
quædam insignia et lumina*. Il veut qu'on
plaise avec sobriété , *sed etiam sine satiete
delectet*. Il sait que le plaisir rebute enfin
et fatigue ; *omnibus in rebus , voluptatibus
maximis fastidium finitimum est*. Il faut
laisser au cœur , et sur-tout à l'esprit , le
temps de respirer ; *umbram aliquam et re-
cessum quo magis , id quod erit illumina-
tum exstare atque eminere videatur*. Pour
intéresser la raison , pour la réveiller , em-
pruntez quelquefois les grâces de l'imagi-
nation.

Rien ne plaît plus à notre ame que l'har-
monie ; on l'éprouve tous les jours , et je
serois tenté , si je ne craignois d'être trop
long , de vous dire ici tout ce qu'on
trouve dans Cicéron , sur le pouvoir magi-
que du style. Rien n'est plus propre à nous
faire illusion , et avec ce seul talent , com-
bien d'écrivains ont persuadé à la multi-
tude qu'il ne leur en manquoit aucun. En
effet , on ne peut blesser l'oreille sans dé-
plaître à l'esprit , et en la flattant , on endort
en quelque sorte la raison qui devient plus
indulgente. L'expérience nous en instruit ;
la même pensée rendue d'une manière plus
ou moins précise , plus ou moins exacte ,
plus ou moins élégante , produit sur notre

ame un effet tout différent. Dérangez quelques mots dans les plus beaux morceaux de Virgile et de Racine , et vous verrez évanouir une partie de votre plaisir , parce que leurs pensées ne pénétreront plus si avant dans votre cœur et votre esprit. Les observations savantes et philosophiques de Cicéron ne sont point celles d'un puriste froid , ou d'un sec grammairien ; c'est par l'observation des effets prodigieux que son éloquence avoit produits dans les tribunaux des préteurs , dans la place publique et dans le sénat , qu'il a découvert des vérités qui sont aujourd'hui démontrées par la philosophie qui nous enseigne tout ce que nous devons à nos sensations.

Sans doute , il ne faut se permettre ni sollécisme ni barbarisme ;¹ mais je crains autant le scrupule d'un puriste et la règle d'un grammairien , qui ne veulent jamais se prêter à l'élégance et au style quelquefois irrégulier des passions. Pourquoi laisser au peuple ignorant l'empire de la langue , et le refuser aux écrivains capables de l'enrichir et de l'embellir par de nouveaux tours , mais puisés dans le génie même de la langue ? Que le style soit toujours proportionné à la matière que l'on traite ; *erit rebus ipsis par et æqualis oratio* ; qualité la plus rare , car presque tous les écrivains n'ont qu'une manière. Peu savent s'élever avec leur sujet , et se rabaisser à propos. On ignore combien une expression familière

ajoute quelquefois au sublime , tandis qu'une expression trop élevée ne sert qu'à déceler une petite pensée qu'on veut déguiser. Tantôt lent , tantôt rapide , noble , simple , et tour-à-tour sublime quand le sujet l'exige , mais toujours varié comme Cicéron , rendez les sentimens dont vous êtes affecté pour les faire passer dans mon ame. C'est ainsi que ce philosophe orateur porte par-tout cette abondance et cette facilité qui le rendent propre à traiter toutes les matières , et sont aussi agréables pour ses lecteurs , que la stérilité , la contrainte et la monotonie de Sénèque sont rebutantes.

Vous voyez , mon cher Damis , que d'après Cléophon et Cicéron , exigeant tant de qualités pour produire le Beau , je ne dois point m'attendre à les trouver toutes réunies , et dans ce degré de perfection dont nous nous formons l'idée. Homère renaitroit aujourd'hui , qu'il ne seroit pas plus parfait qu'il l'a été de son temps ; il payeroit son tribut à l'humanité , et sommeilleroit encore ; son génie n'acqueroit rien par les connoissances que nous avons acquises dans les arts. Il peindroit la nature comme nous la connoissons après de longues observations , mais avec le même pinceau qu'il l'a peinte autrefois , et telle qu'il la voyoit , et que la philosophie de son temps la lui présentait. Il peindroit nos caractères comme il a peint ceux des héros de la Grèce et de Troye ; et depuis hier je suis

fort convaincu que ses tableaux ne seroient pas plus achevés. Vous pouvez donc compter que je ne violerai point la paix que nous avons conclue ; mais je m'abandonne assez mal-à-propos, mon cher Damis, à vous entretenir de matière de littérature ; je retombe dans la faute d'hier. Il y a, en effet, un Beau plus important pour nous que celui des sciences et des arts, c'est le Beau moral, et nous sommes tous également impatiens d'apprendre ce que Cléophon en pense.

Vous voulez donc, mes chers amis, dit alors Cléophon, ne me faire grâce sur rien, et que je vous parle du Beau politique et moral. C'est un entretien bien triste pour des philosophes livrés à l'étude de nos devoirs, et qui ne peuvent voir qu'avec amertume les vices qui, ayant inondé le monde, y règnent despotiquement, et en écartant avec soin le bonheur que nous désirons, et qu'égarés par nos passions, nous cherchons où il n'est pas. Après ce que nous dûmes hier de l'origine de nos idées et de nos connoissances, et par conséquent du pouvoir de nos sens et de la foiblesse de notre raison, il est évident que livrés à des passions inconstantes, capricieuses, toujours actives, quelquefois prudentes dans leurs folies, et toujours prêtes à prendre la forme la plus propre à nous séduire, on chercheroit inutilement dans ce monde le Beau politique et moral, qui nous rendroit non-seulement facile, mais encore déli-

cieux l'exercice de tous les devoirs auxquels nous sommes appelés et tenus comme hommes, comme citoyens et comme magistrats dans notre famille et dans notre république. L'histoire, en offrant un tableau malheureusement trop fidelle de nos passions et de nos vices, n'est-elle pas une preuve certaine que dans les sciences et les arts, nous nous sommes bien plus approchés du Beau que dans la connoissance des lois et des vertus qui auroient formé une société heureuse ?

Je vous observe, mon cher Damis, vous fronchez le sourcil, et je crois presque que vous vous repentez déjà de m'avoir promis hier, que vous ne prendriez plus la liberté de blâmer l'auteur de la nature ; ce chagrin, qui n'est que le premier mouvement d'une ame noble, élevée et touchée de nos erreurs, ne peut l'offenser, pourvu que n'étant que momentané, il ne devienne point une révolte contre ses décrets. N'oubliez point qu'étant composé d'une ame et d'un corps, notre Beau moral est et doit être toujours gâté par quelques défauts ; et si vous avez la patience de m'écouter, peut-être aurez-vous pour nos sottises cette indulgence que donne la philosophie, quand elle est enfin parvenue à nous bien connoître.

Si vous croyez aux idées innées de Descartes, vous pourriez être étonné, Damis, que la providence ayant imprimé dans notre entendement quelques vérités importantes,

ne les eût pas gravées assez profondément pour résister avec force et courage à l'impulsion de nos sens et des passions qui en résultent. Pourquoi même, pourriez-vous dire, se borner à quelques vérités foiblement prononcées, et ne nous pas donner toutes celles dont nous devons avoir besoin, et qui auroient mis notre ame en sûreté contre les secousses violentes qu'elle doit éprouver ? Pourquoi, diriez-vous encore, la nature en nous créant, paroît-elle n'avoir qu'ébauché son ouvrage ? Si, pour répondre à ces difficultés, vous imaginiez avec Platon, que nos ames, nées dans le ciel, y ont long-temps contemplé comme dans la source des plus sublimes vérités, l'essence des perfections et des vertus qui entourent le trône du créateur, vous ne seriez pas plus avancé que vous l'êtes : cette philosophie qui veut rendre raison de la conduite de Dieu à notre égard, n'explique rien, et laisse toujours à notre ignorance un prétexte de nous plaindre et de murmurer. En effet, nous sentons que nos ames n'ont guère profité du séjour qu'elles ont fait dans le ciel ; puisqu'en passant dans un état nouveau, elles oublient tout ce qu'elles ont appris, languissent dans une longue ignorance, et regardent les premiers préjugés qui se présentent à elles comme autant de vérité. Si vous voulez cependant, mon cher Damis, continuer à vous plaindre de votre sort, je vous répondrai avec Léibnitz, que

ce que Dieu n'a pas fait , il n'a pas dû le faire ; et la raison humaine , pour peu qu'elle soit éclairée sur sa foiblesse , et en état de soupçonner la sagesse infinie de Dieu , n'a rien à répondre à cet argument.

Mais dans le système que vous avez adopté , et qui , je crois , est vrai , l'ame est jetée dans le corps humain sans connoissance préliminaire ; elle attend pour agir et se développer des sensations qui ne laissent d'abord aucune trace sur les organes trop moux de notre cerveau ; voilà notre enfance , et elle ne se perfectionne elle-même qu'à mesure que nos sens eux-mêmes se développent et parviennent enfin au degré de perfection dont ils sont susceptibles. Pourquoi vous abandonneriez-vous à des murmures ? Dites que vous êtes à vos propres yeux une énigme que vous ne pouvez deviner , que les causes finales nous sont inconnues , mais que l'homme étant l'ouvrage de Dieu , il a toute la perfection dont sa nature est capable.

Nous convinmes hier que c'est en recevant des sensations agréables ou douloureuses , que l'ame sort de son inaction , pense , réfléchit , délibère , et acquiert une volonté ; et il suffit de s'examiner soi-même avec quelque attention , pour en être convaincu ; les passions nous étoient donc nécessaires. Vous y consentez , Damis , je le vois , car vous reprenez votre sérénité ordinaire ; mais vous voudriez , sans doute , que plus modestes ,

moins vives , moins emportées , elles ne pussent ni troubler ni égarer la raison. Je le voudrois comme vous ; que de peines et de repéntirs on nous auroit épargnés ! mais ne voyez-vous pas que dans cet état d'indolence et de calme , l'homme presque réduit au simple instinct des animaux , auroit été enseveli dans une oisiveté qui , en le privant de son intelligence , l'auroit perdu ? Sa raison engourdie se seroit bornée à veiller aux soins grossiers de sa pâture , et il auroit été d'autant plus malheureux , qu'il a besoin de beaucoup d'efforts , d'art et d'industrie pour veiller à sa conservation , et suppléer à la foiblesse de ses forces. Il me semble que sans l'aiguillon hâtif des passions , l'ame n'auroit éprouvé aucun de ces élans nécessaires pour briser ses entraves , et sortir de son ignorance. Si nos besoins n'avoient pas été autant de passions actives , et qui nous rendent nécessaires les uns aux autres , jamais nous n'aurions formé les sociétés qui , en nous mettant en état de nous aider et de nous éclairer les uns les autres par la communication de nos idées , ont été le berceau de tous les arts , de toutes les sciences , et pour dire encore quelque chose de plus , de toutes les vertus politiques et civiles , d'où résulte le Beau moral , et qui nous rendent dignes de celui qui nous a formés.

La providence n'a pas besoin d'apologie ; tout nous prouve combien elle a été libé-

rale à notre égard ; après nous avoir doués d'une intelligence capable de s'élever par degrés à toutes les vérités qui nous sont nécessaires , elle ne nous a point abandonnés à notre ignorance et à notre foiblesse. Ne croyons pas que les hommes à leur naissance , eussent ces passions molles et efféminées qui ôtent à l'ame tout son ressort , ou ces passions , ouvrage de notre imagination , qui ne sont nées que dans la corruption des grands empires , et nous ont fait oublier tous les droits et tous les devoirs de l'humanité : le sentiment de foiblesse qu'éprouvèrent les premiers hommes , et la crainte qui l'accompagne , en leur faisant sentir le besoin qu'ils avoient les uns des autres , les préparoit et les invitoient à se réunir. C'est par cet artifice admirable que la nature a mitigé , adouci , apprivoisé cet amour-propre qui ne consulte que ses intérêts , qui ramène nécessairement tout à lui , et que nos premiers pères ont appris à supporter le joug des lois et obéir à des magistrats. Remarquez , je vous prie , comment nos besoins servent en quelque sorte à nous séparer de nous-mêmes , et à nous occuper de nos semblables. Il s'établit entre tous un commerce mutuel de bienveillance qui doit rendre facile la pratique des vertus les plus nécessaires. Ce seroit un monstre , dans le temps même de la plus grande corruption , qu'un homme qui recevrait un bienfait avec le dessein d'être ingrat ; et je

ne sais si avec tous nos vices, nous sommes parvenus à ce degré d'avilissement de ne pas avoir du moins une reconnoissance momentanée, quand on répand dans notre ame un sentiment de joie et de plaisir.

Pourquoi des cris plaintifs et lamentables, ou la vue seule d'un malheureux excitent-ils en nous un sentiment de pitié qui nous gêne, nous déchire, nous force à le secourir, et qui est suivi d'un sentiment de satisfaction et de plaisir qui nous attache à lui? Pourquoi ce mouvement d'indignation qui nous révolte contre la dureté, l'injustice et la violence, et nous prépare à sentir le prix de l'indulgence, de la justice et de la douceur? Ce sont-là autant d'instincts secrets par lesquels la nature nous a voulu prémunir contre notre amour-propre et les passions qu'il fait naître. Pourquoi ce besoin d'aimer, né avec nous, qui lie le mari et la femme, le père et la mère aux enfans, et par d'heureuse sympathie fait des amis, unit leur volonté, confond leur bonheur pour l'augmenter et leur malheur pour le diminuer, et nous consoler par les charmes attendrissans de l'amitié? Tandis que la crainte nous rend indisciplinables, que la paresse, la coutume, l'habitude et l'imitation nous invitent au repos et nous font aimer notre état; pourquoi cette espérance qui agrandit notre ame, cet amour de la gloire qu'accompagne l'émulation, viennent-ils nous remuer agréablement, et nous appren-

dre à nous surpasser nous-mêmes ? C'est que toutes ces qualités différentes sont autant de contre-poids qui se balancent les uns les autres , pour faire fleurir la société , et auxquels les hommes doivent tout ce qu'ils ont fait de grand et de Beau en morale et en politique.

Après ces courtes réflexions sur nos qualités sociales que je ne fais qu'indiquer , parce que je parle à des philosophes , pourroit-on encore accuser la nature de n'avoir pas pourvu à tous nos besoins ? Quels immenses matériaux avoient nos pères pour élever le grand édifice de la société ! je vous le demande , combien ne leur étoit-il pas facile d'en profiter , pour proscrire par des lois salutaires , les désordres dont ils se plaignoient , et accréditer les vertus dont ils sentoient le prix et qui devoient faire leur bonheur ? Leur cœur , me direz-vous , étoit préparé et façonné au bien , mais leur esprit n'avoit point encore assez de lumières pour trouver les moyens les plus propres à les conduire au but qu'ils se proposoient. Permettez-moi de vous répondre , que la raison humaine étant déjà assez perfectionnée par l'expérience des maux qu'on avoit soufferts , pour sentir la nécessité d'y remédier , devoit sans beaucoup de peine trouver les moyens d'y réussir. Ne nous y trompons pas , mes amis , la politique nécessaire à notre bonheur , est à la portée de tous les hommes. Les principes en sont si simples

et si évidens ! il suffit de se rendre raison des plaisirs ou des peines qu'on éprouve de la part de ses semblables , pour trouver les lois les plus propres à entretenir la paix et la confiance entre les citoyens. C'est la politique que nos passions ont inventée pour arriver à leur fin , par l'artifice et la violence , qui seule ne peut avoir aucune règle sûre et constante. En dominant sur la raison , ces passions impérieuses courent d'erreur en erreur. En obéissant à toutes les circonstances , elles sont toujours soumises aux caprices de la fortune : elles se repentiront demain des succès qu'elles ont aujourd'hui , et leurs projets se nuisent les uns aux autres. Par le secours de quel fil sortirons-nous de ce labyrinthe tortueux ? Il n'est plus temps de revenir au bonheur que nous destine la nature , parce que nous ne voulons que celui que nous présente notre imagination.

Dans cette heureuse simplicité où furent d'abord nos pères , ils avoient déjà en dépôt dans leur mémoire un assez grand nombre d'idées , pour raisonner avec justesse sur leur situation , après avoir senti qu'ils ne pouvoient remédier à l'anarchie qui les désoloit , qu'en recourant à des conventions par lesquelles ils se soumettoient à des lois et à des magistrats , pour rapprocher leurs intérêts , et n'avoir qu'une volonté ; le pas le plus difficile étoit fait ; il ne s'agissoit plus que de tirer quelques conséquences de ce

principe ; et si on se méprenoit d'abord , on devoit par de nouvelles tentatives , réparer ses premières erreurs , et ne se reposer qu'après avoir établi l'ordre et la paix.

Songez , je vous prie , au caractère de notre esprit , qui , étant une fois mis en mouvement par des objets nouveaux , ne cesse point de se replier sur lui-même , et de méditer pour appeler les plaisirs , ou écarter les douleurs que nous offrent nos différentes passions. J'ajoute que dans cette situation , l'ame de nos pères avoit infiniment plus d'énergie que nous n'en avons aujourd'hui ; leurs besoins n'étoient rien encore , parce qu'ils n'avoient pas eu le temps de s'écarter de la nature qui se contente de peu ; les nôtres sont sans borne et sans nombre , parce que nos erreurs et nos préjugés , en s'accumulant , ont fait naître en nous , ou plutôt ont créé une foule de passions viles , ridicules , méprisables , qui ont subjugué notre raison , et ne nous permettent plus de connoître notre dignité. Les premiers hommes désiroient le bien , et nous , nous le redoutons. Chacun de nous , concentré en lui-même , par les besoins que notre avarice , notre ambition puérile et nos voluptés nous ont fait , voit sans trouble le malheur de ses semblables , et s'élève avec plaisir sur leurs ruines. Le cœur de nos pères n'étoit pas au contraire rempli de ces funestes objets , leur esprit s'ouvroit sans peine et avec plaisir à la vérité , qui leur

apprenoit, que le bien public devoit être leur bien le plus précieux ; peu occupés de leur fortune domestique , la fortune publique étoit tout pour eux. De-là naissoit naturellement l'amour de la patrie , vertu toujours active , toujours noble , toujours généreuse ; elle peut s'égarer et se tromper , mais c'est de bonne foi ; et dès qu'elle voit son erreur , elle se hâte de réparer ses fautes , et peut , par conséquent , profiter de ces méprises même , pour parvenir enfin au but qu'elle se propose.

Cette doctrine , mon cher Damis , peut vous paroître extraordinaire , mais faites attention qu'elle est fondée sur la nature de notre esprit et de notre cœur. Rappelez-vous tout ce que les voyageurs nous ont dit des sauvages ; on trouve chez eux un fond de vérité et de justice qu'on chercheroit inutilement dans les nations qui se sont corrompues en croyant se policer. Leurs vices ne sont que les vices de l'ignorance , et ils les ont préservés de ceux que nous avons voulu leur porter. Les missionnaires ont quelquefois réussi à rassembler ces peuples errans pour en former des bourgades , et elles nous auroient offert des modèles du Beau politique et moral , si leurs instituteurs avoient été aussi instruits des vertus qui font fleurir la société , que de celles qui peuvent seules nous conduire au bonheur d'une seconde vie. L'homme naît ignorant , mais non pas dépravé ; et son esprit est tou-

jours prêt à aimer la justice , l'ordre et la paix , quand son cœur n'est pas encore accoutumé au joug des passions basses , efféminées et molles.

Aussi , suis-je bien convaincu que quand l'Asie ne voyoit point encore ces grands empires qui s'affaissent sous le poids de leur fortune , et doivent nécessairement produire les vices qui les détruiront , il se forma dans ces vastes régions un grand nombre de républiques qui parvinrent à connoître et pratiquer les devoirs de l'homme et de la société. Si le temps avoit épargné leurs monumens historiques , nous y trouverions sans doute un modèle admirable du Beau politique et moral. Comment expliquer autrement les révolutions qu'éprouva l'Asie , lorsque les peuples les plus sages , mais trop fiers malheureusement de leur sagesse , abusèrent de la supériorité qu'ils avoient sur leurs voisins pour les mépriser , et se livrer ensuite à l'ambition de les dominer et les asservir. Sans de grandes vertus , auroient-ils pû former ces grands empires , qui , dans leur décadence même , conservèrent encore ces connoissances précieuses que les grands hommes de la Grèce y allèrent chercher pour éclairer leur patrie ?

Fort bien , répartit Damis , et je conviendrai tant que vous voudrez , que la nature a donné aux premiers hommes tous les secours nécessaires pour les retirer de leur ignorance , et les conduire même à ce Beau politique

et moral dont nous nous entretenons. Mais convenez de votre côté , mon cher Cléophon , que nous abandonnant trop tôt à nous-mêmes , nous n'avons pu jouir longtemps de ses bontés. Nos vertus mêmes n'ont abouti qu'à nous inspirer un orgueil qui devoit les corrompre , et nous avons trouvé enfin dans notre cœur , ces passions basses , viles , injustes et sordides qui se sont emparées de l'empire du monde. La providence si favorable aux premiers hommes , par quelle nonchalance , par quelle lassitude a-t-elle abandonné leurs descendans ? Elle prévoyoit sans doute la révolution monstrueuse dont nous étions menacés ; pourquoi donc ne nous a-t-elle pas donné les moyens capables de nous y opposer , et par de seconds bienfaits rendu les premiers plus utiles ?

Pourquoi l'Asie qui a eu son Beau politique et moral , n'a-t-elle pu le conserver dans ses provinces ? Pourquoi les peuples les plus sages n'ont-ils pas éclairé ceux qui s'égaroient au lieu de les subjuguier et de prendre leurs vices ? L'Asie alors auroit servi de modèle aux autres contrées de la terre , et on y seroit encore allé chercher les élémens de la sagesse. Cette Asie , abandonnée à elle-même , est au contraire devenue comme une source empoisonnée où les autres nations ont puisé à longs traits l'oubli de leurs vertus et le mépris de celles de leurs pères. Après avoir corrompu les Grecs , vous la

Savez, elle a avili les Macédoniens ses vainqueurs. Quel funeste enchaînement de vices, de révolutions, de malheurs, tous liés les uns aux autres, et qui, en se perpétuant, ont produit les maux mêmes dont nous sommes aujourd'hui accablés. Faites-y attention, mon cher Cléophon, à peine les Romains, trop fiers des dépouilles de Carthage, eurent-ils porté leurs armes en Asie, que né se servant des restes d'une vertu expirante que pour dévaster et piller le monde entier, ils eurent eux-mêmes ces mœurs méprisables qui les soumirent nécessairement à cette longue suite d'empereurs violens, insensés, emportés, timides, lâches, féroces, voluptueux, qui devoient détruire la puissance Romaine, et laisser tous leurs vices aux barbares qui s'établirent sur leurs ruines. Comment donc ne me plaindrois-je pas....

C'est-à-dire, reprit Cléophon, en interrompant Damis, qui s'abandonnoit à son imagination, qu'oubliant dans ce moment, que nous sommes placés entre les substances purement spirituelles et les brutes auxquelles nous tenons à-la-fois et par notre ame et notre corps, vous voudriez cependant que nous eussions une perfection que nous ne devons point avoir. Contentons-nous de notre sort; plus notre raison est éclairée, plus elle nous crie avec force que tous les ouvrages de la providence sont aussi parfaits qu'ils peuvent et doivent l'être relativement

à leur nature et à leur fin. Elle nous a donné une intelligence capable de nous faire une idée juste de la sagesse et de toutes les vertus que nous devons pratiquer pour travailler à notre bonheur. Voilà ce que sa bonté nous devoit ; mais tant que nous sentirons les bornes étroites de notre entendement , ne serions-nous pas insensés , mon cher Damis , de nous plaindre de n'avoir pas assez de lumières pour comprendre la sagesse infinie de sa conduite , qui doit être un mystère impénétrable pour notre foible raison ? En nous étudiant et en nous connoissant , pouvons-nous ne pas nous humilier ? Patience , mes amis , je vous le disois hier , et on ne peut trop le répéter , cette énigme mystérieuse nous sera un jour expliquée , c'est quand délivrés des ténèbres où nous tiennent nos sens , nous contemplerons le grand tout , et verrons les liens qui en unissent toutes les parties faites les unes pour les autres , et le Beau parfait et universel qui en résulte.

C'est par un délire de notre imagination que , nous plaignant toujours de notre sort , nous reprochons à l'auteur de la nature les torts qu'il nous a permis d'avoir , en nous donnant tous les secours nécessaires pour les éviter. L'univers est et doit être gouverné par des lois générales. Aucune nation ne s'est corrompue sans que la raison n'ait pu l'instruire de ce qu'elle devoit faire et craindre. Avons-nous besoin d'une intelligence supérieure

fièvre à la nôtre , pour sentir qu'un premier vice , en altérant nos mœurs , doit être bientôt suivi par d'autres , et que les passions qui conduisent au luxe , à la mollesse , à la débauche , loin de pouvoir s'associer avec les vertus nécessaires pour conserver la république , ouvrent la porte à tous les vices qui doivent la détruire ? Semblable à un ouvrier qui a fait une mauvaise horloge , dont il presse ou retarde tour à-tour les mouvemens , et qu'il conduit , pour ainsi dire , au doigt et à l'œil , vous voudriez presque , mon cher Damis , que Dieu fût occupé de tout côté à appliquer des remèdes préservatifs contre les maux qui nous menacent. Avec votre permission , peut-on se faire une idée plus basse et plus fausse de la divinité ? Comme si sa bonté et sa puissance n'étoient pas d'accord , vous voudriez que l'une s'appliquât sans cesse à corriger les négligences de l'autre , c'est-à-dire que Dieu détruisant ainsi les lois éternelles de la création des êtres , eût autant de caprices que nous-mêmes.

Vous me paraissez , mon cher Damis , un peu gâté par la philosophie à la mode. En voyant dans le spectacle de l'univers tant de preuves de la puissance sans bornes et de la sagesse infinie du créateur , ne devrions-nous pas rentrer en nous-mêmes , connaître notre néant , et adorer en silence ce que nous ne comprenons pas ? Les passions basses , viles et honteuses qui tiennent comme

étouffées et mortes en nous nos qualités sociales, ont triomphé de la sagesse bien-faisante de la nature ; et c'est une vérité qu'on ne peut nier. Mais peut-on en conclure, comme vous avez fait, que la providence, après avoir été favorable aux premiers hommes, s'est enfin lassée de protéger leurs descendans ? Quand a-t-elle cessé de nous avertir de nos devoirs et de l'abus que nous faisons de ses bienfaits ? Par une loi éternelle, elle a attaché à chaque vertu sa récompense, et à chaque vice son châtement. La paix que porte en lui l'homme de bien, les remords, ou du moins les craintes qui déchirent le méchant, ne sont-ce pas autant d'avertissemens salutaires qui doivent éclairer notre raison, et nous apprendre à ne pas abuser de notre liberté ? En se multipliant, les vices augmentent-ils leur force ? Nous sommes encore rappelés au bien par les malheurs qui en résultent et les accompagnent. Les cœurs endurcis ont-ils enfin étouffé toutes les lumières de la raison ? Alors un peuple touche à son terme fatal. S'il ne se déchire pas par ses propres mains, parce qu'il est opprimé par sa lâcheté, il est envahi et subjugué par ses ennemis ; et ses révolutions funestes sont encore autant d'avertissemens que la providence met devant nos yeux pour nous ramener à un repentir salutaire ; elles servent quelquefois à remuer fortement nos ames, et nous retirent de notre engourdissement. Quand on lit l'his-

toire dans cet esprit , les révolutions les plus effrayantes nous paroissent autant de leçons de la bonté et de la sagesse de la providence.

Mais laissons tous ces raisonnemens métaphysiques ; et si vous le voulez bien , venons enfin à ce qui constitue le Beau politique , qui ne peut résulter que de l'emploi que la société fait des facultés , soit de notre ame , soit de notre corps , pour nous conduire au bonheur que la nature nous destine.

Vous vous le rappelez ; en nous entretenant du Beau dans les sciences et les arts , nous convînmes qu'on ne peut y atteindre , ou du moins s'en approcher que par une étude profonde de ce qui peut nous intéresser et fixer notre attention ; on fera des efforts inutiles , si , négligeant d'imiter le procédé de la nature , nous ne nous servons pas comme elle des passions pour étendre , élever et éclairer notre raison. Cette vérité est encore plus sensible , quand on l'applique aux ressorts qui doivent mettre en mouvement les lois politiques , pour diriger au bien cette foule innombrable d'hommes qui est incapable de la connoître ; et pour empêcher que ceux qui sont nés avec des talens supérieurs , dont il est si aisé et si doux d'abuser , ne se laissent tenter par le plaisir de sacrifier les avantages de la république à leurs intérêts particuliers et destructifs de tout Beau politique.

Qui ne seroit pas frappé de la plus vive

admiration , en voyant une société , dont toutes les parties faites les unes pour les autres , se prêteroient une force mutuelle ? J'adorerois , si je puis parler ainsi , j'adorerois presque comme un Dieu , le législateur profond , qui , connoissant la nature de l'esprit et du cœur humain , auroit appris tout ce qu'il doit craindre , et tout ce qu'il peut espérer. Vous le verriez se défier des passions lâches et molles , les enchaîner , ou plutôt ne leur pas permettre d'oser se montrer ; vous le verriez encourager les passions nobles et grandes qui forcent le citoyen à ne chercher son bonheur particulier que dans le bonheur public. De cette énergie propre à réveiller tous les talens dont la république a besoin , vous verriez naître et se succéder sans interruption , tous les grands hommes dont la prudence et la justice doivent être les garans de la félicité publique.

Je le sais , la raison humaine ne peut dans la pratique atteindre à cette perfection du Beau politique dont elle se fait une idée. Faut-il même ne vous rien cacher de ce que je pense ? J'ajouterai que si le gouvernement parvenoit à établir dans une société le bonheur dont nous sommes susceptibles , je craindrois , tant nous avons besoin de craindre , et d'espérer de mouvement d'action , et de changer d'attitude , que les citoyens ne s'endormissent dans leur prospérité. J'abandonne cette idée à vos réflexions. Peut-être qu'une foule de passions nécessaires pour

donner de la force et de la vigueur aux grandes vertus , ne se feroient plus assez sentir ? et je soupçonne que la décadence des grandes vertus annonçeroit la naissance et le progrès des grands vices.

Nous sommes malheureusement bien éloignés d'un pareil danger , la corruption a jetté de si profondes racines dans la plupart des états , qu'à l'exception d'un petit nombre d'hommes qui , en cultivant encore leur raison , ont donné de la force et de la grandeur à leur ame , tout le reste s'applaudit si sottement de ses vices et de ses misères , qu'on ne voit plus qu'avec une sorte de dédain les beaux jours de Lacédémone , d'Athènes et de Rome. Ces villes , dit-on , ne présentent que des ébauches de la société ; nous croyons être supérieurs aux grands hommes qui ont établi leur gouvernement. N'entendez-vous pas dire tous les jours , non pas par la multitude , mais par des hommes qui cultivent les lettres , et qui même se sont déclarés philosophes , que Lycurgue pouvoit être bon dans son temps , mais qu'il ne feroit rien dans le nôtre ? Il faut bien peu connoître de quoi nous sommes capables et dans le bien et dans le mal , pour ne pas voir que de tous les hommes , Lycurgue a le mieux connu les vus de la nature , et pris les mesures les plus efficaces pour que ses citoyens ne s'en écartassent pas. Ce n'est point ici un législateur qui , par des lois momentanées , veut remédier à des in-

convéniens passagers. Voyez avec quelle profondeur de génie se portant dans l'avenir et devinant toutes ces passions viles et basses que vous voudriez, mon cher Damis, que l'homme n'eût jamais trouvé dans son cœur; il élève les Spartiates au-dessus d'eux-mêmes, et des tentations auxquelles tous les autres législateurs ont permis que les citoyens fussent exposés; il nous a fait connoître toute la bienfaisance et toute la libéralité de la nature à notre égard, en profitant de toutes les ressources qu'elle lui offroit, pour donner une force infinie à tous les sentimens qui doivent anoblir notre ame, et nous rendre odieux et méprisables tout ce qui peut nous dégrader.

Après ces courtes réflexions, si vous l'osez, plaiguez-vous encore de l'empire que les passions ont usurpé sur nous. Notre lâcheté fait cette force que vous reprochez à la nature comme un vice. Elle nous est donnée, au contraire, pour devenir la cause, le principe et l'instrument du Beau politique. Songez-y bien, je le répète encore, et vous verrez que ces mêmes passions, qui nous exposent à de grands vices, nous préparent à la pratique des vertus les plus sublimes et les plus difficiles. Je suis étonné et confondu quand je vois avec quelle prudence Lycurgue familiarise les Spartiates avec une discipline et des mœurs qui nous paroissent impraticables et fabuleuses. L'amour de la justice, l'amour de la gloire, l'amour des

lois, l'amour de la liberté, l'amour de la patrie, l'amour de la tempérance, toutes ces vertus se confondent par ses lois, pour ne former qu'un seul sentiment qui, pendant six siècles, produisit sans cesse des héros dignes de leurs pères. Ne sentez-vous pas, mon cher Damis, que puisque la providence a fait l'homme capable d'obéir aux lois de Lacédémone, elle est justifiée à nos yeux, et que si nous nous vautrons, permettez-moi cette expression, dans la fange où nos sens nous rappellent, c'est que nos lois molles, incohérentes, et qui ne remontent jamais à la source des vices pour les empêcher de naître, nous invitent elles-mêmes à cette bassesse méprisante qui nous a dégradés en nous faisant regarder nos erreurs et nos vices comme le souverain bien.

Sans être Homère, Sophocle, Démosthène, Phidias, Apelle, etc. on peut faire de beaux ouvrages dans les arts; de même, sans égaler Lycurgue, on peut encore se rapprocher assez du Beau pour mériter de grandes louanges. En effet, avec un gouvernement, dont les lois n'étoient pas établies sur des proportions aussi justes que constantes et relatives à la foiblesse et à la grandeur dont notre nature est susceptible: Athènes, il est vrai, ne pouvoit point avoir cet ensemble, cette harmonie des parties qui forment le caractère de la république de Sparte et du Beau politique. Cependant cette ville, souvent si différente d'elle-même.

dans le calme ou dans les convulsions qu'elle éprouvoit tour-à-tour, retrouva en elle-même et par intervalles le principe de ce Beau dont nous parlons. Vous diriez que par une sorte d'inspiration les Athéniens devenoient des hommes nouveaux; leur constitution, propre sans doute à développer toutes les vertus et tous les talens, produisit cette foule de grands hommes à qui l'amour de la gloire, de la liberté et de la patrie inspiroit un enthousiasme de grandeur et d'élévation qu'ils communiquoient à la multitude même. Alors le peuple sembloit se séparer à son tour de ses vices, comme les chefs de la république sembloient avoir oublié que le barbare ostracisme seroit le prix de leurs exploits et de leurs succès.

Dans un rang plus bas que les Spartiates, mais bien supérieur à celui des Athéniens, je trouve les Romains. Ils ne se proposèrent pas comme les premiers, de se conformer aux vues de la nature, et de ne s'occuper que de leur conservation et de la liberté de leurs voisins et de leurs alliés, en se préparant à toujours vaincre. La constitution romaine ne fut point l'ouvrage d'un législateur philosophe, mais d'un peuple qui, étant inspiré par les circonstances, établit successivement les lois les plus propres à le conduire à un but qu'il s'accoutumoit chaque jour davantage à regarder comme le seul bien digne de lui. Il se forme donc une république qui se croit destinée à gouver-

ner le monde entier. Mais , à l'exemple d'Athènes, plus vaine qu'ambitieuse, Rome ne se contente point de repaître son ambition par de vaines espérances. On ne termine une guerre que pour en commencer une nouvelle. Je ne crois pas que jamais peuple puisse marcher à son but d'une manière plus constante et plus ferme que les Romains, et se préparer tous les moyens nécessaires pour remplir de si hautes destinées ; jusques-là que les vertus les plus rares, les plus grandes et les plus sublimes, en s'associant à leur ambition, deviennent autant d'instrumens qui concourent à-la-fois et avec une force égale à rendre plus certaine et plus facile la conquête du monde. Moins occupés de ce qu'ils ont fait, ou de ce qu'ils font, que de ce qui leur reste à faire, une confiance toujours nouvelle les tient toujours élevés au-dessus de tous les dangers auxquels leur ambition les expose.

Malgré l'accord que je vois entre tous les ressorts et toutes les branches de la politique romaine, quoiqu'elle s'asservisse les caprices de la fortune, qui ne semble quelquefois les offenser que pour tenir leur attention toujours éveillée, je ne découvre là qu'un Beau politique du second ordre : puisque tant de vertus, de talens, de victoires et de triomphes aboutissent enfin à un abîme. La république, parvenue à une grandeur qui n'est pas faite pour les hommes, se trouve exposée à des tentations

bien plus terribles pour elle , que tous les dangers que ses ennemis lui avoient fait éprouver. Ivre de ses succès , elle croit que les vices des vaincus doivent être la récompense légitime de son courage. En perdant successivement toutes les vertus qui avoient été l'ame de leur politique , les Romains éprouvent une décadence , dont rien ne peut suspendre les progrès , et leur ruine est faite pour servir de leçon éternelle à tous les peuples ambitieux.

Il renâtra ce Beau politique et moral dont je viens de parler , lorsque les lois , se rapprochant des vues et des procédés de la nature , par des efforts modérés , et non par des secousses violentes , relâcheront et rompront enfin les chaînes qui nous attachent à nos malheureuses habitudes. Alors la religion , profondément gravée dans les cœurs , sera un sentiment actif , un gage de la probité , et non pas dans les uns un masque pour nous tromper , et dans les autres une vaine et superstitieuse cérémonie qui ne sert qu'à endormir les vicieux dans leurs vices. À mesure que l'amour de l'argent aura moins d'empire sur nous , vous verrez l'amour de la patrie se réveiller dans les cœurs , l'ambition s'ennoblira en prenant un nouveau caractère ; et quand la politique ne récompensera que le vrai mérite , soyez sûr que chaque citoyen se tiendra à sa place , et que , content de la considération qui lui est due , il ne découragera pas les talens en

cherchant par des intrigues sourdes à leur faire des ennemis.

J'espérerai quand les magistrats ranimeront l'amour de la patrie, non pas en trompant les citoyens, non pas en les amusant par de frivoles plaisirs, non pas en flattant leurs vices; mais quand, s'occupant en effet du bonheur public, ils paroîtront s'oublier eux-mêmes. L'amour de la gloire agrandira encore, et élèvera les âmes, si d'heureuses institutions essayent de détruire cet esprit mercantile et mercenaire qui nous fait vendre à prix d'argent nos services à la patrie. Dans tous les temps la providence répand sur nous les mêmes faveurs, car ses trésors sont inépuisables; dans tous les temps, elle présente des hommes qui se dérobent à la corruption générale. Ils s'étudient sans cesse; ni lâches, ni présomptueux, leur prudence les tient dans ce juste milieu d'où toutes les passions cherchent à nous écarter. Qu'un législateur apprenne les secrets de ces philosophes, et tente de nous rendre familières les pensées par lesquelles ils ont affermi leur sagesse.

Tant que les hommes ne sont qu'ignorans, et que leurs vices grossiers peuvent s'associer avec un certain courage et une certaine force, vous trouverez encore quelques étincelles du Beau politique et moral; et l'histoire des Barbares mêmes qui se sont établis sur les ruines de l'empire romain en offre plusieurs exemples. Mais quand les

vices , polis par les grâces et autorisés par les lois , se sont fait un système de corruption , s'applaudissent de leurs recherches , et sans rougir ont la sottise de mépriser une vertu mâle comme une folie inouïe , n'espérez plus rien , tout est perdu. C'est dans cette décadence des mœurs publiques que se formèrent ces philosophes qui , se sentant trop foibles pour détourner le torrent des vices qui entraînoit tout , se tinrent sur le rivage , choisirent une vie privée , où n'ayant que leurs passions à gouverner , ils ne seroient point exposés au choc ou à la contagion de celles de la multitude. A l'abri des secousses dangereuses qu'on éprouve dans une société corrompue , ils s'étudièrent à perfectionner leur raison qui leur apprit à ne pas hasarder leur sagesse et leur tranquillité , en voulant secourir des hommes résolus à se perdre.

Dans cette retraite ils apprirent à être hommes. Ayant supprimé les besoins du vice , pour ne connoître que ceux de la nature , leurs passions furent plus dociles , et ils cultivèrent avec beaucoup de sûreté les vertus dont ils avoient besoin : se défiant de toute probité qui cherche un grand théâtre et aime la pompe , le faste et l'ostentation , ils eurent le courage de chérir une retraite obscure qui leur devint de jour en jour plus chère. On les regarda comme des âmes basses , timides et incapables de s'élever à ces fortunes que le vulgaire admire , et ils

rurent de cette sottise injuste. Faut-il donc, se dirent-ils, tant d'élévation dans l'esprit et dans le cœur pour aimer l'argent, les voluptés, et des honneurs qui ne sont que de vaines décorations? Tous ces prétendus biens que les remords, la crainte et l'inquiétude accompagnent, valent-ils cette tranquillité de la conscience qui est le premier des biens, la source de tous les autres et le rempart le plus sûr contre les caprices et les injures de la fortune?

C'est donc chez quelques philosophes que se réfugia le Beau moral dont je viens de vous faire le tableau. Mais quand les mœurs publiques d'une nation sont généralement perdues, ne vous attendez point, mes amis, à retrouver ce Beau moral dans tout le cours de la vie des philosophes. Tous les hommes ont été enfans et jeunes, et par conséquent imbus, malgré eux, des préjugés et des erreurs dont ils étoient environnés. L'exemple préparoit leurs passions naissantes au mal, et leur raison encore incertaine ne pouvoit se prémunir contre le danger. Ils se trouvent dans l'âge viril, en y traînant les restes de leur mauvaise éducation. La raison vient trop tard pour triompher de tous nos ennemis, et la vieillesse nous surprend avant que nous ayons pu visiter tous les replis de notre cœur, démasquer nos passions, les connoître toutes, nous faire une idée vraie de chaque vertu, et savoir celle dont nous avons le plus grand

besoin. Nous sommes assaillis par de mauvais exemples; les jugemens téméraires et erronnés des vicieux retentissent à nos oreilles, et peut-être que cette indulgence qu'on doit avoir à l'égard des méchans, soit pour sa propre sûreté, soit dans l'espérance de les gagner, devient un piège dangereux où la philosophie perd un peu de la force dont elle a besoin. En un mot, las de combattre dans la vieillesse, nous n'aurions plus assez de courage pour être véritablement vertueux, si nos passions ne s'étoient pas affoiblies avec nous.

Faut-il l'avouer à notre honte? Notre perfection la plus grande, c'est d'avoir tellement cultivé notre raison, en s'instruisant des ruses et de la subtilité des passions, qu'elle les aperçoive de loin, et soit en état de les reconnoître sous les déguisemens qu'elles empruntent pour nous tromper. Que cette raison se dispose par de fréquentes méditations à conserver l'autorité qui lui appartient; mais qu'elle se garde d'affecter une tyrannie sévère et dure qui causeroit sûrement une révolte générale et vraisemblablement la ruine de son empire. Puisque la nature a voulu que les passions fussent les ressorts qui nous font agir, il faut les souffrir, et les discipliner en leur apprenant qu'elles marchent presque toujours en aveugles, et plus occupées du moment présent que de l'avenir. Il faut apprendre à se servir habilement du secours des unes

pour combattre les autres ; voilà tout l'art pour calmer cette guerre intestine que nous portons en nous-mêmes , ou plutôt pour en sortir victorieux. Cette raison épurée doit ressembler à un bon maître qui aime ses serviteurs , écarte les tentations qui pourroient les séduire , prévient leurs fautes , et ne les châtie que pour leur bien quand ils désobéissent.

Je pourrois vous faire une peinture plus magnifique de mon sage ; mais en m'écartant de la vérité , je ne vous peindrois plus un homme ; et je tomberois dans l'erreur des stoïciens , qui voulant devenir ce qu'ils ne peuvent être , n'ont qu'une philosophie qui ne les console jamais. Sénèque ne me persuade point , parce que rebattant toujours les mêmes choses , je vois qu'il n'est point parvenu lui-même à se persuader. Dans cette secte , on outre tout ; comme si nous n'avions point de corps , on veut que notre ame ne puisse être effleurée par la douleur et le plaisir. C'est être insensé que de vouloir être plus sage que la nature , qui se sert continuellement de ces deux agens pour nous gouverner.

J'aime mieux la philosophie du péripatéticien que Cicéron introduit dans son admirable *Traité des Fins*. C'est par l'opposition de la force à la force , et par l'équilibre qui en résulte , disent les physiciens , que tout subsiste dans l'ordre physique ; c'est de la même manière que tout subsiste dans l'or-

dre moral. Ce disciple d'Aristote a toutes les lumières de son maître ; il connoît l'homme composé d'une ame et d'un corps ; loin de soulever l'une contre l'autre , il ne cherche qu'à concilier leurs intérêts et leurs droits ; il établit entr'eux une ligne de démarcation et ne travaille point inutilement à rendre ennemies deux puissances que la nature a faites pour être alliées.

Pourquoi ne prendroit-on pas des plaisirs , puisque la nature , qui sans doute ne nous rend pas des pièges , nous les prodigue si libéralement ? En les variant , j'empêcherois qu'aucun en particulier n'usurpât sur moi trop d'empire par l'habitude. Si je connois bien le pouvoir des sens et des passions , j'en conclurai que pour conserver ma liberté , je dois quelquefois essayer mes forces en me refusant à des plaisirs légitimes , et m'accoutumer ainsi au courage nécessaire pour résister à l'attrait des plaisirs que ma raison condamne. Pourquoi ne m'apprendrois-je pas à me rendre moins sensible aux grands maux en me familiarisant , pour ainsi dire , avec des douleurs légères ? Voilà le grand secret pour se rendre heureux. J'émousserois cette pointe de sensibilité qui trouble le bonheur des femmes et de la plupart des hommes. J'aimerois assez qu'à l'exemple des académiciens on ne s'attachât spécialement à aucune école , et que suivant les différentes circonstances et nos différens besoins on prît dans chacune ce qu'elle peut avoir de

bon. Il y a tel moment de ma vie où le stoïcisme m'est nécessaire. J'aurai besoin de présumer beaucoup de moi pour ne me pas laisser abattre ; et tel autre où je puis faire un tour dans les jardins d'Epicure , ne fût-ce que pour voir combien le bonheur de ce philosophe est insuffisant et même ridicule ; je dois seulement être attentif à en sortir avant que l'ivresse ne me gagne.

En vous parlant du Beau moral dans une nation avilie et corrompue , je crains , quoique j'aie fort mitigé la sagesse , de ne vous avoir présenté qu'un sage qu'on ne verra peut-être jamais. Philosophes , artistes , grands écrivains en tout genre , nous sommes condamnés à laisser des traces de notre foiblesse dans tous les ouvrages que nous travaillons avec le plus de soin , et que nous corrigeons dans le calme et le silence de notre cabinet. Combien donc n'y a-t-il pas de choses à reprendre dans le cours de notre vie ? L'ame quelquefois ne semble-t-elle pas perdre son ressort ? Quelquefois n'est-elle pas égarée par une sorte d'ivresse ? Alors il nous échappe des actions qu'il est impossible de méditer et que suit le repentir.

Une triste expérience ne nous apprend que trop que nous avons toujours quelque chose à désirer dans les hommes mêmes les plus dignes de notre admiration. Tantôt c'est l'esprit qui n'est pas assez éclairé pour démêler nos méprises des sentimens ; car en

obéissant à une passion méprisable , nous croyons quelquefois n'agir que par un sentiment honnête. Tantôt une passion nous surprend à l'improviste et nous avons fait une sottise avant que de nous en apercevoir. Tantôt nous avons trop présumé de nos forces , ou nous nous en sommes trop défiés , et nous manquons le but que nous nous proposons. Plus souvent , malgré notre amour pour la sagesse , nous ne savons point apprécier et distinguer les vertus différentes dont nous avons successivement besoin , et en les employant mal à-propos , nous en ternissons la pureté. Qui peut , comme Socrate , dans chaque affaire et dans chaque circonstance de sa vie , montrer une vertu aussi franche et aussi entière que s'il n'avoit jamais pratiqué que celle-là ? Souvent l'habitude même du bien , qui nous est si utile , en rendant plus aisé et plus agréable l'exercice de la vertu , nuit à la perfection à laquelle nous aspirons ; tantôt nous passerons le but , et tantôt nous n'y arriverons pas. Ordinairement les hommes les plus vertueux se livrent trop à une vertu qu'ils ont préférée mal-à-propos à toutes les autres ; soit parce qu'elle tient davantage à leur tempérament , soit parce qu'elle est plus conforme à la vie qu'ils ont embrassée. Elle les domine enfin , et quelquefois trop sévère , quelquefois trop indulgente , ne s'écartera-t-elle jamais du sentier étroit de la justice et de la vérité ? Mon sage tombera , se rele-

vera pour tomber encore ; et voilà notre destinée dans les nations les plus vertueuses. Quelle sera donc la condition d'un philosophe chez les peuples corrompus ? Combien malgré soi n'est-on pas foible , quand il faut à-la-fois se défendre et contre ses passions et contre celles de ses concitoyens ?

Si aucun homme ne peut atteindre à la perfection du Beau moral dont nous tâchons de nous faire l'idée , gardons-nous cependant de croire qu'il n'y ait aucune vertu sur la terre digne de notre admiration : *non ego paucis offendar maculis*. On trouvera toujours dans la vie privée , des citoyens qui ont appris à se défier d'eux mêmes , à se contenter de leur état , et qui ne voudroient point de ces fortunes qui sont la ruine de la probité. Toujours disposés à se corriger , et à réparer le mal qu'ils peuvent commettre par distraction ou par ignorance , ils font dans l'obscurité de leur retraite , les actions les plus justes , les plus nobles et les plus généreuses. Il y a des vertus moins pures , mais plus brillantes ; je vous prie , ne les chicannons pas ; nous devons les aimer , comme nous aimons les ouvrages des grands artistes où nous apercevons des défauts. L'histoire même des peuples corrompus offre plusieurs exemples de ces beautés défectueuses qu'on doit encourager par des applaudissemens , pour les rendre plus communes.

Mon cher Cléophon , dit alors Damis , si

j'ai bien compris votre doctrine , c'est le Beau politique qui est la source et le principe du Beau moral. En effet , il suffit d'avoir une connoissance légère de l'histoire , pour s'apercevoir que les mœurs publiques , cette morale de quiconque ne veut ou ne peut penser par lui-même , tiennent à la nature du gouvernement. Suivant qu'il est plus ou moins juste , plus ou moins propre à faire aimer le bien public ; en rendant les citoyens heureux , il est évident que la vertu sera plus commune ou plus rare. Tous les citoyens qui sont en état de penser par eux-mêmes , jugeront qu'ils n'ont rien de mieux à faire que de se conformer à l'esprit des lois ; bientôt ils les aimeront ; ils les défendront , ils les protégeront ; et à leur exemple , cette multitude esclave de la routine , qui fait ce qu'elle voit faire , prendra machinalement le caractère de la république , et par son exemple confirmera à son tour les autres dans leur manière de penser et d'agir. Mais il me reste deux questions à vous proposer ; par où commence la décadence des mœurs dans un gouvernement établi sur de sages principes , et comment parvient-on à ce point de dépravation qui rend enfin impraticable le retour au bien ?

Ce n'est pas moi , répliqua Cléophon , qui vous satisferai ; c'est vous , ajouta-t-il en s'adressant à moi , qui avez écrit sur les révolutions qu'ont éprouvées les peuples les plus

connus , qui devez répondre à Damis. Je n'ai que trop parlé du Beau politique et moral, et je n'aurois point pris cette liberté devant vous , si je ne m'étois senti tout plein de vos réflexions sur les Grecs , les Romains , et même les peuples modernes ; et j'ai espéré que vous me redresseriez si je m'égarois. Mon cher Cléophon , répartis-je , je ne me laisse point éblouir par un compliment que votre amitié trop indulgente pour moi vous a dicté. Je vous ai écouté avec le plus vif plaisir , continuez donc à nous instruire , et nous vous en prions tous trois avec la même instance. Soit , répliqua Cléophon en badinant , puisque vous voulez voir jusqu'au bout si je suis digne d'être votre disciple.

Mon cher Damis , reprit Cléophon , n'oublions point que quelques éloges que mérite un gouvernement , il n'atteint jamais à la perfection du Beau politique , il a donc toujours quelque côté foible par où la corruption peut s'introduire dans la cité. Lacédémone , par exemple , au milieu des mouvemens inquiets des Grecs , ne fut jamais tentée d'abuser de sa supériorité pour se faire un grand empire ; sa modération égale à ses forces et à son courage , se contentoit de veiller avec justice aux intérêts de la liberté de la Grèce et d'en diriger les opérations ; mais il plaît à un prince qui possédoit de vastes états qu'il étoit incapable de gouverner , de méditer des conquêtes

et de vouloir soumettre les Grecs. Vous vous rappelez comment les flottes et les armées de Xercès furent vaincues : et un événement qui devoit en apparence assurer à jamais la fortune de la Grèce , devint le principe de sa décadence. Les Athéniens avoient fait des prodiges de magnanimité et de constance pendant cette guerre ; mais leur vanité , leur inquiétude et leur ambition n'ayant été que suspendues , ils crurent après leurs succès qu'il n'étoit plus de leur dignité de voir au-dessus d'eux la puissance de Lacédémone , et ils voulurent commander sur mer tandis qu'elle commanderoit sur terre.

Admirez le jeu et le pouvoir des passions. Les vertus mêmes , c'est-à-dire , la justice , l'amour de l'ordre , de la gloire et de la patrie qui avoient empêché les Lacédémoniens d'abuser de leurs succès et d'être ambitieux , se soulevèrent et s'irritèrent peu-à-peu contre les prétentions des Athéniens ; et plus ces vertus avoient été grandes , plus elles durent s'indigner. A cette rivalité succéda la jalousie , et à la jalousie une haine d'abord timide , ensuite aveugle , qui fit oublier aux deux républiques les anciens principes de leur gouvernement , et prépara leur ruine. Que faut-il conclure de-là ? Que dans les gouvernemens les mieux constitués une trop grande prospérité est un signe certain de décadence. Elle donne toujours des espérances plus grandes , tandis qu'elle affoiblit en effet les ressorts de la constitution.

politique , elle invite les citoyens à une joie indiscrete , et enfin , à une indolence présomptueuse qui ouvrent leur ame a ces passions molles , inconsidérées et effeminées dont la politique ne peut rien attendre.

Suivez la fortune des Athéniens ; obligés de lever sur leurs alliés des tributs pour faire la guerre au roi de Perse , la tentation étoit dangereuse ; ils ne tardèrent pas à détourner une partie des subsides qu'ils employèrent à leur usage particulier , et leur vanité leur persuada que ce pillage étoit la récompense légitime de leurs travaux ; tandis que leur gloire , pour ainsi dire , encore présente , et leur ambition les soutenoient dans leurs entreprises , l'avarice à laquelle ils se livroient , commençoit à les dégrader. Au milieu des plaisirs qui étoient le fruit de la prospérité , ils oublient leurs anciennes institutions , et voulant des flatteurs , ils ne peuvent plus supporter les grands hommes qui pensoient encore comme leurs pères. Athènes se dégrade chaque jour davantage ; sa puissance n'a servi qu'à lui susciter des ennemis qu'elle ne peut plus soumettre ; et aux descendans de ces citoyens généreux qui , par le conseil de Thémistocle , avoient abandonné leur ville pour la sauver avec le reste de la Grèce ; bientôt Démosthène n'osera dire qu'il est insensé de dissiper en vains spectacles les fonds destinés à la guerre , et à défendre la Grèce contre la tyrannie de la Macédoine.

Tels devoient être les progrès rapides de la corruption chez les Athéniens, puisque Lacédémone même, à qui Lycurgue avoit imprimé toute la force et la vigueur de son caractère, ne put résister à la contagion de la prospérité; son ambition se déguisa à ses propres yeux. Sous prétexte de défendre et de protéger l'ancien ordre établi dans la confédération des Grecs, elle ébranla d'abord cet esprit de justice et de modération qui avoit servi de principe et de fondement à sa grandeur. En s'irritant par les obstacles, elle s'accrut, et pour suppléer à ce qui lui manquoit, elle fut obligée d'avoir un trésor public. Par une longue habitude de ses bonnes mœurs, résistant encore à la corruption, qu'elle ne haïssoit plus, elle fit les lois les plus sévères pour empêcher que l'avarice de la république infectât les maisons des citoyens : précautions inutiles; les anciennes vertus, dont on commençoit à se lasser, disparurent promptement, et les Spartiates virent détruire leur réputation et leur puissance par les armes des Thébains.

En jettant les yeux sur les Romains, vous ne serez point surpris de leurs succès prodigieux, si vous faites attention que leurs vertus mâles et austères devoient augmenter avec les obstacles qu'ils avoient à vaincre : mais ivres de joie et d'espérance après la seconde guerre punique, ils ne purent résister à une trop grande prospérité; la loi

Oppia

Oppia fut détruite , et ils crurent que la frugalité et la tempérance de leurs pères n'étoient plus qu'une grossièreté indigne d'eux et de leur fortune. *Etenim quod opus libertate , si volentibus luxu perire non licet.....*

Dans aucun des grands hommes qui s'opposoient encore avec beaucoup de fermeté aux progrès des vices naissans , vous ne trouverez point cette prudence sublime qui , ne se laissant point tromper par des victoires , des conquêtes et des triomphes , prévît que la liberté , qui demande des vertus sévères , feroit bientôt place à la tyrannie qui est le fruit de l'avarice et de l'ambition. Caton le censeur ne cessoit de demander la ruine entière de Carthage , sans songer que Rome avoit besoin au contraire d'une rivale pour se soutenir. Rendez , devoit-il dire , rendez aux Carthaginois leur puissance , leur ambition ; donnez-leur , s'il se peut , un nouvel Annibal , nous en avons besoin pour conserver les vertus difficiles qui nous ont rendus victorieux , et auxquelles la prospérité va faire succéder des vices doux et agréables , mais qui nous perdront.

On a loué les deux Scipion et Paul Emile d'avoir détruit Carthage et les restes de l'empire de Macédoine , et d'être revenus pauvres dans leur maison , qui conserva son ancienne simplicité. Malgré l'espèce de respect et de vénération que nous avons aujourd'hui pour les richesses , devenues si nécessaires à toutes nos passions , personne

cependant n'est , je crois , encore assez dépravé pour ne pas avoir du moins une froide admiration pour un désintéressement qui offre le modèle du Beau moral le plus sublime dans un magistrat et dans un citoyen. Mais tandis que la morale applaudit , la politique n'a-t-elle rien à blâmer ? Ne pourroit-on pas dire à ces grands hommes : si vous avez eu la sagesse et la magnanimité d'être contents de votre pauvreté , pourquoi avez - vous eu l'imprudence d'apporter un poison mortel dans votre patrie ? Avez-vous assez peu connu le cœur humain et la génération des vices , pour ne pas craindre que les dépouilles de vos ennemis , que vous transportiez à Rome , n'y feroient pas disparaître successivement toutes les vertus qui vous ont rendus supérieurs aux vaincus , et que les vices qui leur succéderaient chez un peuple accoutumé à des idées excessives de grandeur , ne franchiroient pas toutes les bornes ? L'avarice des Romains , égale à leur ancienne magnanimité , ne sera pas rassasiée par les richesses du monde entier. Suivez les progrès de cette passion funeste , et vous jugerez que bientôt le trésor public sera épuisé , parce que des citoyens auront des fortunes de rois. Que deviendra la république , lorsque les pauvres , corrompus par les riches , voudront les dépouiller ? Elle chanceloit sur ses fondemens ruinés quand les Gracques parurent ; elle ne dut dans ce moment son salut qu'à l'entreprise auda-

ciense de Scipion Nasica , qui , en punissant de son autorité privée un tribun séditieux , avertit les généraux d'armée qu'ils pouvoient se rendre les maîtres du monde entier en asservissant une république incapable de se maintenir. La tyrannie ébauchée par Sylla , consommée par César , passa dans les mains d'Octave , et s'y reposa sans effort. Pourquoi ? c'est que les Romains , avilis par leurs vices , avoient , depuis un siècle , trafiqué de leur liberté. Cette multitude , incapable de discerner le bien et le mal , voloit avec gaieté au devant du joug , et forçoit à se taire quelques grands hommes dont l'ame n'avoit pu céder à la corruption générale.

Des réflexions que je viens de faire , mon cher Damis , il résulte que , pour atteindre à la perfection du Beau politique , il ne suffit point qu'un législateur , à l'exemple de Lycurgue , imprime au gouvernement toute la force et la grandeur de son ame ; il ne suffit point qu'avec la connoissance la plus profonde de la marche des passions et de la génération des vices , il se porte dans l'avenir , et que toutes ses lois tendent à perpétuer et rendre familier l'exercice des vertus les plus difficiles. La prudence humaine a ses bornes , et elle ne peut prévenir les caprices de la fortune qui n'en ont point. *Debemus nos nostraque morti.* Ne diroit-on pas que tous les ouvrages humains sont destinés à périr , puisque les vertus

mêmes des Spartiates, après avoir subsisté pendant six cents ans avec le plus grand éclat, ne servirent enfin qu'à donner plus de force aux passions qui les devoient perdre ? Pour sauver Lacédémone, il lui auroit fallu un second Lycurgue après la guerre Médique. Ce législateur auroit arrêté l'effervescence des passions ; sûrement les vices auroient encore une fois reculé à son aspect. Les Spartiates, en méprisant la vanité d'Athènes, auroient attendu patiemment que ses revers la remissent à sa place. Mais ce que je demande est au-dessus des forces de la prudence humaine, et nous n'avons pas le pouvoir de créer les talens dont nous avons besoin, ni de les placer dans les circonstances les plus favorables et les plus urgentes.

Dès que les lois et le gouvernement sont ébranlés, les mœurs ne peuvent plus subsister, et le Beau moral doit disparaître dans la masse des citoyens. Les premiers progrès des vices en préparent de seconds, et ils travailleront toujours à renchérir les uns sur les autres. Vous le savez qu'on imagina encore de nouveaux vices, ou plutôt de nouveaux raffinemens et de nouveaux excès sous le règne de Néron. Sénèque se plaint après tout ce qu'on avoit vu de monstrueux sous Tibère, Caligula, et Claudius. Quand on est sur le penchant de sa décadence, vous voyez combien il est, je ne dis pas difficile, mais presque impossible

d'éviter l'abîme où l'on se précipite de jour en jour avec plus de célérité. A quoi servoit le stoïcisme de Caton dans les derniers momens de la liberté expirante ? Ses maximes étoient faites pour la république de Platon , et non pour la lie de Romulus. Les citoyens élevés dans une philosophie moins orgueilleuse et plus éclairés que lui , jugeant le mal sans remède , ne cherchoient qu'à appliquer les palliatifs : ils furent punis de leur vertu , et on n'osa plus les imiter.

C'est ainsi que les gouvernemens et les peuples s'anéantissent tour-à-tour , et se succèdent les uns aux autres. Quelquefois on aperçoit encore au milieu de ces révolutions quelque étincelle du Beau politique et moral , mais tombant , si je puis m'exprimer ainsi , sur une matière qui n'est pas inflammable , elle s'éteint bientôt elle-même. Pour réparer tant de maux , il faudroit que par des événemens imprévus et capables de nous étonner , la fortune vînt elle-même , par un heureux caprice , réveiller nos ames engourdies dans le vice ; il faudroit qu'elle nous éprouvât par une assez longue suite de révolutions pour nous désabuser de nos préjugés et de nos erreurs. Mais pouvez-vous espérer que , renonçant à son caractère capricieux et inconstant , elle jette dans nos cœurs la semence de quelques nouvelles passions , et que par un enchaînement constant des mêmes intérêts et des mêmes circonstances , elle nous arrache à nous-mêmes ,

et nous fasse contracter avec un esprit tout nouveau des habitudes toutes nouvelles? Sans ce secours, la prudence humaine toute seule tentera inutilement de réformer une nation. Les lois et ses institutions ne trouveront point les esprits propres à les recevoir. Si elles sont assez sages pour produire un changement heureux, elles exciteront un soulèvement subit et général; si elles ménagent les vices auxquels nous sommes accoutumés, ils réussiront bientôt par leurs ruses constantes et opiniâtres à se mettre plus à leur aise qu'auparavant.

Vous ne seriez point étonné, mon cher Damis, des tristes réflexions dont nous nous occupons, si j'entrais dans tous les détails propres à faire connoître la nature de nos passions. Toujours aussi hardies que les circonstances peuvent le permettre, elles n'affectent d'abord une certaine timidité que pour s'insinuer avec plus de facilité. Un premier avantage agrandit leurs espérances; aiguise leurs forces, et prépare un nouveau succès. Elles ont beau se proposer des objets différens et même contraires, elles sont toujours prêtes à se concilier et former des alliances et des ligues contre la raison leur ennemie. Après avoir capitulé une fois avec le vice, nous nous familiarisons avec sa honte; nous croirons bientôt qu'il est de la prudence de se dissimuler les abus, et nous ne tarderons pas à les protéger.

Mais laissons ce qui regarde en particu-

lier cette passion ; je me borne à vous faire remarquer que toutes tendent à nous avilir , parce qu'ayant besoin d'or et d'argent pour se satisfaire , elles sont toujours disposées à marcher sous les enseignes de l'avarice : *Per hominum deorumque iras ad aurum ibitur.* En préférant l'or à tout , l'avarice dénature tous les sentimens du cœur humain. Il n'est plus pour l'avare de patrie , de parent , d'ami. Les richesses produisent la lésine , qui est le plus lâche des vices , ou le luxe , qui donne aux riches tous les vices de la pauvreté , et aux pauvres une convoitise , qu'ils ne peuvent satisfaire que par des crimes ou les lâchetés les plus avilissantes ; les voluptés viennent à la suite du luxe , et tandis qu'elles amollissent et énervent l'ame des riches , dès-lors incapables de tout effort généreux , elles jettent le peuple dans une misère qui le rend féroce ou stupide. Alors la fortune dont je viens de vous parler , feroit inutilement des prodiges pour ranimer cette nation contente de ses vices ; et voilà par quelle raison l'Asie écrasée depuis tant de siècles par ses vices n'a jamais pu s'en délivrer et n'en rompra jamais les liens.

Notre entretien alloit finir , mon cher Cléante , de la manière la plus triste ; car vous me connoissez assez pour juger que je n'avois rien à opposer à Cléophon. Damis , de son côté , paroissoit convaincu malgré lui de nos lugubres vérités ; lorsque Cléon , si

porté à bien espérer du genre humain , nous retira de notre rêverie. Mon cher Cléophon , dit-il , persuadé comme vous des vérités que vous venez de nous exposer , il faut s'y soumettre , et on ne peut résister à l'évidence qui résulte des faits les mieux constatés. Mais , ajouta-t-il , pourquoi donc n'est-ce que dans le moment qu'un peuple commence à se corrompre , et même est entré assez avant dans la carrière de la corruption , qu'il parvient ordinairement au Beau des sciences et des arts ? Il me semble qu'à mesure qu'on néglige le Beau politique et moral , nous devrions être moins capables des méditations et des efforts qu'exige ce Beau dont nous nous entretenimes hier. Quelqu'étendue de génie que nous donne la nature , les savans et les artistes n'ont-ils pas besoin de beaucoup de force , de courage , de travail et de constance pour faire ces ouvrages que nous admirons ? Comment ces qualités peuvent-elles s'associer avec la décadence des gouvernemens et des mœurs ?

Car tout mortel qui porte un cœur gâté ,
N'a jamais eu qu'un esprit frelaté.

Je ne démêle point alors les causes de ce Beau dont je parle. Vous nous disiez hier qu'il y a une espèce d'antipathie entre le Beau politique et moral et le Beau des sciences et des arts , et l'histoire de la Grèce et de Rome en est la preuve. Je conçois avec vous que plus les hommes sont touchés des

vertus qui font leur bonheur , plus ils doivent négliger la perfection des arts ; mais je ne conçois point comment , lassés d'une sagesse qu'ils commencent à mépriser , ils trouvent dans leur corruption ce nouveau génie qui leur élève l'ame et leur révèle les secrets des sciences et des arts.

Voulez-vous , répondit Cléophon , sortir de l'embarras où vous êtes ? Vous n'avez , mon cher Cléon , qu'à voir ce qui s'est passé chez les peuples les plus célèbres par leurs connoissances et les talens du génie. Les Grecs , destinés à tout perfectionner , et qui ont servi de modèle aux Romains et aux peuples modernes , n'ont commencé à montrer tous leurs talens pour les sciences et les arts qu'après leurs triomphes sur Xercès. Ivres de leur gloire , et croyant n'avoir plus rien à craindre , ils voulurent se délasser de la fatigue de leurs vertus et de la guerre , dans les fêtes , les plaisirs et le repos. C'est alors , dit Horace , que la Grèce se passionna pour les combats des athlètes , les courses de chevaux , la peinture , la sculpture , la musique et les spectacles. Dans les jeux publics , les vainqueurs méritèrent d'être couronnés de laurier ; le marbre parut respirer , la toile s'anima sous le pinceau des peintres ; aux tombereaux de Tespis , succédèrent des théâtres réguliers où Eschile fit monter des héros dignes de plaire à un peuple sensible et ingénieux , et sur-le-champ Sophocle porta l'art dramatique jusqu'au

point de perfection où l'esprit humain peut s'élever.

Il me semble que je ne vois dans ces progrès rapides que la marche naturelle de l'esprit humain ; quand , malgré ses premiers égaremens en morale , un peuple est encore plein d'idées de gloire , de grandeur , de magnanimité , et par conséquent de force ; s'il se tourne subitement du côté des sciences et des arts , tout hâte sa course et rien ne peut l'arrêter. Les grands capitaines et les grands politiques ont élevé les ames et donné une sorte d'émulation aux hommes nés pour la philosophie , l'éloquence , l'histoire , la poésie et tous les arts , en un mot , et toutes les sciences qui demandent du génie. Les principes du Beau en tous les genres ne devoient point échapper à tant d'efforts réunis , car les sciences et les arts s'aident mutuellement par les lumières qu'ils répandent , et les progrès de l'un encouragent et favorisent les progrès des autres.

Cette Athènes si prodigieuse commença à se corrompre sans commencer à s'avilir. A l'école des généraux qui avoient vaincu les Perses , il s'étoit formé de grands capitaines qui , entretenant dans le peuple l'amour de la gloire , empêchoient qu'au milieu des frivoles plaisirs qui l'enchantoit , il n'oublât tous les soins de la patrie. Périclès , ambitieux et jaloux de son autorité , suspendit par des talens supérieurs une déca-

dence qu'il hâtoit en flattant les nouvelles passions qui de jour en jour devoient distraire davantage les Athéniens de la chose publique. En effet , après sa mort , des intrigans osèrent aspirer à gouverner une ville qui n'étoit plus assez sage pour ne donner sa confiance qu'à des hommes du premier mérite. Des citoyens méprisables s'emparèrent de toute l'autorité , et les Athéniens auroient dès-lors perdu avec le reste de leurs mœurs , le goût exquis qu'ils portoient dans les sciences et dans les arts , si la rivalité de Lacédémone , la gloire des Thébains et la crainte qu'inspira Philippe , ne les eussent encore secoués assez fortement pour les empêcher de s'endormir dans les plaisirs dont ils avoient de jour en jour plus de peine à se séparer , et qui leur firent enfin perdre leur liberté.

Les Romains , à leur tour , instruits par le commerce des Grecs , et qui ne pouvoient plus se contenter de l'heureuse simplicité de leurs pères , se passionnèrent pour toutes les connoissances qu'ils trouvèrent dans la Grèce , et crurent qu'il seroit honteux pour eux de ne pas égaler les vaincus qui étoient devenus leurs maîtres dans les sciences et les arts :

*Venimus ad summum fortunæ , pingimus atque
Psallimus , et luctamur achivis doctius unctis.*

On ne se contenta plus de l'éloquence rustique et des poésies négligées qui avoient

précédé Plaute et Lucrèce , on vit bientôt à Rome des rivaux de Démosthène et d'Homère. Instruit des secrets du Beau , où ne devoit pas se porter l'esprit romain qui , depuis l'établissement de la république , ne s'étoit nourri que des plus grandes idées et des plus grandes espérances. Dans leur décadence même , différente de celle des autres nations , les Romains conservoient je ne sais quoi de fier , de grand , de terrible , de majestueux et d'imposant ; ils se vendoient lâchement dans leur patrie , ils se déchiroient de leurs propres mains , et ils décidoient encore de la fortune et du trône de leurs voisins ; après les guerres civiles de Marius , de Sylla , de César , de Pompée et des seconds triumvirs , qui avoient donné tant d'énergie aux ames , et fait périr enfin tous les bons citoyens , on se douta que la licence avoit étouffé pour toujours la liberté. Las de combattre pour une chimère , on souhaita le repos avec tant d'ardeur , qu'on oublia les violences d'Octave. Sous ce prince , habile à tromper ses nouveaux sujets , et qui se fit respecter des étrangers , Rome se félicita de son bonheur et de sa gloire ; et son orgueil , qu'elle avoit conservé , la consola des vertus qu'elle avoit perdues. Le temple de Janus fut fermé , et elle crut encore régner sur le monde entier , qu'Auguste feignoit de gouverner avec elle et le sénat. Livrés alors au repos et à la joie qui suivent la confiance et la sûreté , les esprits ap-

pellés depuis long-temps à la connoissance du Beau dans les sciences et dans les arts firent un effort qu'Auguste et Mécène encouragèrent par une politique digne de Périclès ; aucun talent ne fut négligé ni perdu , et ce moment fut et sera à jamais célèbre.

A l'égard des états modernes , fondés par ces Goths , ces Vandales , ces Bourguignons , ces Francs , etc. qui ignoroient les arts les plus grossiers , et s'établirent dans les provinces où ils ne trouvèrent que des hommes aussi vils que les Asiatiques , ils devoient languir pendant plusieurs siècles au milieu du mélange des vices , nés dans les provinces romaines et dans la Germanie. Le peu de lumières qui avoit subsisté dans l'empire d'Occident , disparut ; on retrouve , il est vrai , chez ces peuples nouveaux quelques traits de courage , de force et d'audace , mais qui n'étant point dirigés par la sagesse , ne servent qu'à faire mépriser les lois de la justice et de l'humanité que ces qualités estimables de l'ame devoient protéger.

Au milieu de ce chaos parut Charlemagne , que j'ose comparer à Lycurgue , et le nom Français jeta un éclat prodigieux ; mais ce prince étoit trop supérieur à son siècle et trop gêné par les vices de ses sujets et les circonstances malheureuses du temps où il régnoit , pour que ses sujets pussent encore aimer et respecter ses lois , s'éclairer par ses lumières , et s'encourager au bien par ses exemples. Tout Beau politique et

moral fut anéanti. Sous ses fils divisés, injustes, timides ou emportés, les établissemens les plus salutaires furent négligés, oubliés, et bientôt méprisés. La licence, la force et l'anarchie établirent les coutumes barbares du gouvernement féodal, qui, se répandant bientôt dans presque toute l'Europe, y fit naître une barbarie et une ignorance plus grande que celle que les vainqueurs avoient apportée du Nord et de la Germanie. Il n'y eut plus de puissance publique, et chaque seigneur, souverain dans sa terre, ne connut plus d'autre droit que celui de la force, de son courage, de ses espérances ou de sa crainte. N'ayant plus que de petites idées, ne pouvant former que de petites entreprises, les talens n'eurent plus occasion de se développer et de prendre l'essor.

On chercheroit alors inutilement quelque étincelle du Beau politique et moral; pour le retrouver, il falloit attendre que la fortune et le temps, profitant des maux que nous faisoient nos vices pour nous en corriger, eussent assoupi, si je puis parler ainsi, notre esprit et corrigé nos passions de leur brutalité, pour nous préparer et nous conduire à un gouvernement plus régulier. Vous le savez, il s'établit dans les états une puissance publique; on s'accoutuma à craindre les lois et les magistrats; mais les racines du gouvernement féodal n'ayant pas été entièrement extirpées, les

princes craignirent qu'elles ne produisissent des rejets funestes à la tranquillité publique. Pour empêcher que leurs sujets ne s'engourdissent dans un lâche repos ou ne se livrassent encore aux désordres inquiets de leurs pères, il fallut les occuper par des guerres étrangères.

Nous touchons, mes amis, à l'époque de la renaissance du Beau si long-temps ignoré dans l'Europe. Les physiciens disent que les volcans, les vents et les tempêtes sont nécessaires pour empêcher que l'air ne se corrompe, et pour entretenir l'harmonie générale du monde. Il me paroîtroit assez sensé d'en dire autant des états qu'une paix trop constante engourdirait ; puisque nous ne sommes pas assez raisonnables pour connaître le prix de la justice et la consulter, nous défier de nos passions, résister aux amorces des plaisirs que nous offrent nos sens, et qui, en nous dégradant, nous détournent du bonheur pour lequel nous sommes faits ; il faut convenir que nous avons besoin de quelques tempêtes morales, c'est-à-dire, de ces hommes qu'on appelle héros, dont l'ambition, l'inquiétude et les talens nous secouent de temps en temps et nous rendent une ame.

Il est vraisemblable, il est même certain que si les peuples modernes avoient renoncé brusquement aux désordres de leurs guerres domestiques, pour se livrer au repos, ils auroient perdu le ressort nécessaire pour

faire de grandes choses. Heureusement les citoyens conservèrent l'énergie de leur caractère, en même temps qu'ils se façonnèrent à une politique moins barbare. Ne vous apercevez-vous pas que les nations plus unies et plus tranquilles prennent un nouveau génie en formant les unes contre les autres, des projets d'agrandissement ? Les guerres domestiques retrécissoient les esprits, les guerres nationales les étendirent. La victoire, qui étoit le seul but des combattans, ne fut plus regardée que comme un moyen de parvenir à une paix utile. Les conquêtes que notre Charles VIII fit en Italie, n'étoient pas sans doute une chose fort raisonnable, mais elles devinrent entre la France et la maison d'Autriche la source d'une rivalité qui donna une nouvelle action aux esprits. La politique forma de plus grands projets, et si on ne parvint nulle part à présenter un modèle du Beau politique, plusieurs princes en laissèrent échapper quelques étincelles ; et sous une enveloppe encore grossière, on retrouve dans les particuliers les qualités les plus propres à former le Beau moral ; on peut même prévoir que le temps nous conduira peu-à-peu à la découverte du Beau, dans les sciences et les arts.

C'est dans cette fermentation des esprits que les Grecs les plus éclairés, fuyant leur patrie, après la ruine de l'empire d'Orient, se réfugièrent en Italie, et y portèrent des

connoissances inconnues dans tout l'Occident. Les Italiens , menacés d'un joug étranger , par des puissances qui faisoient la guerre avec plus de méthode , mais qui ignoient encore l'art plus difficile de savoir en profiter , ne désespérèrent pas de leur liberté. Les Médicis qui régnoient enfin dans une province qu'ils avoient enrichie comme commerçans , accueillirent favorablement ces étrangers. La Grèce eut la gloire d'instruire pour la seconde fois l'Europe , et la Toscane devint le berceau d'où les sciences et les beaux-arts devoient se répandre chez les peuples voisins.

Tandis que la noblesse française ne connoissoit que les armes , quelques citoyens éclairés par ces premiers rayons de lumière , et avertis par leur génie , profitèrent de la tranquillité intérieure pour penser et s'instruire. On lut les anciens , et nous apprîmes à rougir de notre ignorance. François I qu'on appelle le père des lettres favorisa ces premiers progrès ; notre langue barbare se polit , Marot et Amiot nous apprirent qu'elle pouvoit s'allier avec les grâces. Montagne lui donna de la force et de l'énergie , Malherbe

D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir ;
et quelques autres génies heureux , ses contemporains , ou qui lui succédèrent , nous apprirent que notre langue étoit susceptible de l'harmonie et du nombre , si

puissans sur notre esprit. Le cardinal de Richelieu favorisa les lettres par des pensions et l'établissement d'une académie, foibles encouragemens, si ce ministre dont l'ame étoit grande, ferme et élevée, n'eût retiré la nation de cette espèce d'engourdissement où la foiblesse de ses prédécesseurs l'avoit jettée. Alors commença cette guerre célèbre que nous fîmes avec les Suédois dans l'Empire. On vit naître un nouvel ordre de choses; Gustave-Adolphe créa l'art de la guerre, et forma des capitaines comparables à ceux de l'antiquité. A ce spectacle nouveau, tous les esprits furent attentifs. Les entreprises hardies et les ruses du ministre, donnèrent de nouvelles idées aux Français, qui virent avec étonnement, qu'après avoir lutté si long-temps contre la puissance supérieure de la maison d'Autriche, ils étoient enfin parvenus à dominer dans l'Europe.

Cependant après une minorité troublée par une espèce de guerre civile plus ridicule que dangereuse, mais qui avoit cependant donné de la chaleur aux esprits, un jeune prince, le plus bel homme de son royaume, qui aimoit le faste et la magnificence, avide de gloire, de réputation et de louange, et disposé à profiter de l'agrandissement de ses forces et de sa puissance, pour les agrandir encore, déclara qu'il vouloit gouverner par lui-même. Le cardinal Mazarin, ministre le plus habile à connoître les hommes, lui avoit laissé

des généraux et un conseil disposés à servir avec succès les goûts de leur maître. Ne croyons pas que les sciences et les arts ne puissent fleurir et s'élever à un nouveau degré de perfection , que pendant la paix , qui rarement donne des élans à l'ame et de l'enthousiasme aux esprits. Tandis que l'Europe étoit agitée par des guerres ou des négociations continuelles , et que la France , qui en étoit l'ame , pour jouir de sa fortune , tâchoit d'étaler au-dedans toute sa magnificence ; vous imaginez sans peine que les Français qui avoient pris enfin un esprit conforme à leur gouvernement , et croyoient partager la gloire de leur roi , se trouvèrent dans une situation très-propre à donner du ressort à leurs talens ; en effet , on vit paroître à-la-fois de grands hommes dans tous les genres , et dont les noms seront immortels comme ceux des Grecs et des Romains les plus illustres.

Mes amis , continua Cléophon , j'ai tâché de faire voir comment les Grecs , les Romains , les Italiens et nous autres Français , nous sommes parvenus au Beau des sciences et des arts ; et par ces différens exemples , on peut juger de ce qui a dû se passer en Asie , où les Grecs allèrent puiser leurs premières connoissances. On peut même prévoir dans quelles circonstances et par quels moyens , d'autres nations se rendront peut-être un jour célèbres par les talens de l'esprit. Mais pour vous convaincre davantage

de la vérité de ces réflexions , je vous prie de remarquer de quelle façon se prépare , s'avance et se consomme enfin la décadence du Beau dont nous parlons.

En s'occupant beaucoup des arts agréables , ce qui est le signe d'une corruption naissante , à laquelle il est rare , ou plutôt impossible de résister , les administrateurs de l'état ne portent plus la même attention à la chose publique , la vigilance paroît moins nécessaire ; on ne se précautionne point contre des passions qui conservent encore quelque pudeur ; cependant , les anciennes lois et les anciennes mœurs qu'on commence à oublier , seront bientôt méprisées. Des succès moins fréquens et moins entiers , des disgraces mêmes , suspendent cette admiration qui avoit inspiré de l'enthousiasme et de la force aux citoyens. Bientôt les règles du devoir paroissent trop austères et trop pénibles pour qu'on puisse encore s'y soumettre ; et après s'être abandonné à de folles espérances , on ne consulte que sa présomption , et on s'accoutume enfin à une nonchalance orgueilleuse qui dégrade ces mêmes arts dont on est idolâtre.

Rapelez-vous le sort de la Grèce vaincue par Philippe , humiliée sous Alexandre et ses successeurs , et réduite enfin en province romaine ; vous verrez que venant par degrés à ce dernier terme d'abaissement , elle voit diminuer successivement et par degrés ces

mêmes talens qui ont commencé à la corrompre , et dont elle étoit si fière. Quelques bons esprits encore touchés de la beauté des ouvrages qui étoient sous leurs yeux , conservèrent les principes du Beau en tout genre ; sans doute , ils les auroient oubliés , si leurs vainqueurs à qui il falloit plaire , n'eussent commencé à connoître eux-mêmes le prix des sciences et des beaux-arts ; mais quand le goût commença à se perdre chez les Romains , la Grèce abandonnée à un esprit futile ne produisit enfin que de misérables sophistes , de vils flatteurs , de bas intrigans qu'on n'appelle plus que du nom de *Græculi* , et pour lesquels Juvénal avoit un si juste mépris.

Les grands hommes qui illustrèrent le règne d'Auguste ne devoient point avoir des successeurs dignes d'eux. La considération dont ils jouissoient auprès du prince et dans le public , fit naître je ne sais quelle émulation qui dégénéra en manie : et tout le monde voulut être bel esprit , ce qui annonçoit que bientôt on manqueroit de bon sens :

*Mutavit mentem populus levis et calet uno
Scribendi studio. Pueri patresque severi
Fronde comas vincti , cœnant et carmina dictant...
Scribimus indocti doctique poemata passim.*

Auguste rioit sans doute de ce ridicule qui , en achevant d'étouffer les restes de l'ancien esprit des Romains , étoit si favorable aux progrès de son autorité. Mais qui

ne voit pas que quand les successeurs de ce prince, jusqu'à Trajan, n'auroient pas étouffé, par leur tyrannie, tous les talens, cette mode de bel esprit devoit les dégrader et les avilir ? L'esprit ainsi prostitué doit produire le mauvais goût. Il s'élève de tout côté des bureaux de littérature, Juvénal en fait mention, et sous leur protection, il se formera cent petits illustres qui profiteront de la sottise publique pour faire admirer leurs talens avortés. On voudra plaire à des juges incapables de juger et d'apercevoir dans les grands modèles, les beautés qui ne sont senties que par une raison délicate et éclairée.

Un sot, dit la satire,
Trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Aussi suis-je persuadé qu'on étoit plus empressé à Rome d'entendre la Thébàïde de Stace que de lire l'Enéïde de Virgile. Alors tout est perdu ; la présomption suppléera aux talens, on croira être un grand homme, parce qu'on est applaudi par la multitude. Bientôt on regardera les lettres comme un métier propre à la fortune ; alors, il se formera, je ne sais quelle platte ambition, et mêlée d'avarice, qui rabaissera les esprits, et il ne s'agira pour réussir que de se ménager un protecteur sot et puissant. L'intrigue et la cabale feront donc de grandes réputations. Est-on sec, dur, froid et sans imagination ? on contrefera le phi-

losophe. Des Hippias, des Protagoras applaudiront gravement aux erreurs générales, pour être eux-mêmes applaudis; ils tâcheront, avec leurs sophismes, de donner au mauvais goût un air de raison; ruinant ainsi les principes des sciences et des beaux-arts, ils en hâteront la décadence, et cette multitude qui ne pense point, les croira; que voulez-vous attendre de ces gens-là? Les uns ne cultivent les lettres que par vanité; passion puérile et ridicule; et les autres pour courir à la fortune, ou du moins échapper à la misère, mais

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Etoit-ce avec une pareille ame que les grands hommes ont composé les ouvrages que nous admirons? Tout est alors rempli de cette basse littérature qui ne demande que des yeux, des mains et du papier; et ces charlatans, avec leurs dictionnaires et leurs abrégés, vivent aux dépens des sots qu'ils rendent fats et impertinens.

En parlant de la décadence des talens et du goût chez les Romains, je vous ai presque dit ce qui s'est passé parmi nous, tout le monde a voulu avoir de l'esprit, et faute de mieux, on n'a pas laissé de se faire une réputation par des quolibets, du persiflage, des pointes et des turlupinades. L'esprit étant devenu trop commun et presque ridicule, on n'a plus voulu avoir que du génie. Ce mot, dont on se servoit rarement,

quand nous avons tous ces grands hommes , dont le nom hono^rera éternellement la France , on l'emploie aujourd'hui à tout propos ; on le donne , on le prend , on le refuse à sa fantaisie , et sans savoir ni ce qu'on dit ni ce qu'on veut dire.

Si de pareils travers ne suffisoient pas pour faire connoître les causes de ces révolutions trop promptes et presque soudaines , qu'éprouvent le Beau et le goût qui en juge , j'ajouterois que , quoique la nature répande toujours ses bienfaits avec la même libéralité , tous les siècles ne paroissent pas également favorisés ; combien de talens sont étouffés , ou , par une misère extrême , ou par une fortune trop grande ? Peut-être que quelque Corneille , quelque Despréaux , quelque Bossuet , quelque Fénelon , quelque Girardon , quelque Lebrun s'ignorent eux-mêmes au milieu des occupations basses et serviles qui les retiennent dans un misérable hameau ; ou parce que abîmés dans les voluptés de leur luxe et l'indolence de leur oisiveté , leur ame a perdu la force nécessaire pour penser. Voilà le moment favorable au triomphe des esprits médiocres , on les admirera. Pourquoi ? c'est qu'à l'exception de quelques hommes privilégiés qui découvrent toujours de nouvelles beautés , dans les chefs-d'œuvres des grands maîtres , et ne s'en lassent jamais ; tout le reste est incapable de bien juger , et n'a aucune raison pour trouver Virgile supérieur à Lucain , Racine

à Campistron , et Molière à nos faiseurs de drames.

Puisque les vrais appréciateurs du Beau sont si rares , doit-on s'étonner que le goût se corrompe promptement ? Les artistes qui n'ont pas ce fonds de raison , qui est l'ame des talens supérieurs , auront-ils le courage et la force de préférer les conseils austères d'un homme éclairé , aux applaudissemens d'une multitude aveugle ? A l'exemple de Tacite , de Pline le naturaliste , et de Quintilien , se préserveront-ils des vices de leur temps en ne perdant jamais de vue le jugement de la postérité ? Ne vous y attendez pas , *neque , te ut miretur turbâ labores* ; excellent précepte , mais qui ne sera suivi que par les hommes supérieurs. Les autres étourdis du bruit de leur réputation , se livreront à leur délire sans songer qu'à l'engouement qu'ils font naître , il en succédera bientôt un autre qui les fera oublier.

Le premier signe de cette décadence , c'est de négliger les méthodes et les règles que la philosophie a faites d'après l'expérience des succès , et une étude profonde de notre esprit et de notre cœur. De-là ces préfaces pleines de paradoxes impertinens , par lesquels on cherche à déprécier les plus sublimes génies , pour prouver qu'on s'est élevé au-dessus d'eux ; on s'ouvre des routes nouvelles : incapable de faire d'excellentes tragédies ou d'excellentes comédies , on fera des tragédies bourgeoises , des comé-

dies larmoyantes ; et quand elles seroient parfaites dans leur mauvais genre , elles ne seront jamais que l'ouvrage d'un esprit médiocre et d'un talent qui n'est qu'ébauché. La première règle est , dit-on , de plaire aux gens sensés , j'en conviens , et non pas à cette multitude qui croit voir des pensées ou fines ou profondes dans les galimatias d'un orateur , et qui s'empresse d'applaudir au théâtre des rapsodies niaises ou forcées , sans mœurs , sans caractère , sans vérité , sans décence , et qui ne présentent qu'aux yeux une vaine pompe de spectacle.

Jamais un artiste ne plaira constamment qu'en étudiant les secrets de son art ; et ce n'est que par cette étude que , se surpassant lui-même , il paroît en quelque sorte inépuisable , et ne déchoit que quand les années attiédissent le feu de son génie. Je voudrois voir renaître ces poètes , ces orateurs , ces philosophes , qui ont enchanté nos pères. Ne croyez-vous pas avec moi , mes amis , que rentrant encore dans la même carrière , elle les occuperoit tout entiers , parce que , s'éclairant toujours davantage , ils se verroient toujours plus éloignés du terme qu'ils se proposent et ne peuvent atteindre. Que voyons-nous , au contraire , dans la décadence du Beau ? Des hommes épuisés par quelques productions médiocres , et assez sots pour penser qu'ils sont parvenus au bout de la carrière. Qu'arrive-t-il ? On

embrasse tous les genres, on fait des poèmes, des histoires, des pièces d'éloquence, etc. On veut être universel, on s'extasie à la vue de tous ses talens; et tandis qu'on rampe dans une basse médiocrité, on se place insolémment au-dessus des plus grands hommes. Avec cette ignorance qui dédaigne les règles, il est impossible de former un tout, raisonnable.

*Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet.*

Aussi pouvez-vous remarquer que ces productions; si admirées par la multitude, ne sont composées que de parties qui ne sont point faites les unes pour les autres. En lisant nos excellens écrivains, j'aperçois qu'ils sont pleins de la matière qu'ils traitent, qu'ils y puisent tous les ornemens dont ils ont besoin, et leur donnent un nouvel éclat par l'habileté avec laquelle ils les distribuent. On diroit, au contraire, que les autres n'ayant que des momens de verve, en profitent pour imaginer quelque situation intéressante, exprimer un sentiment noble, arrondir quelques périodes, et coudre les uns aux autres quelques vers brillans et bien tournés; et que tirant ensuite tous ces trésors de leur porte-feuille pour composer un ouvrage, ils ne parviennent jamais en les ajustant de leur mieux, qu'à produire des monstres. Une beauté nuit à une autre; et tandis qu'un lecteur incapable de juger de

Pensemble des choses applaudit, Horace s'ennuieroit de tous ces morceaux de pourpre qui le fatiguent.

On ne se donne plus la peine d'étudier les différens genres, ni les beautés qui leur sont propres, et cette présomption qui accompagne l'ignorance d'un bel esprit, lui déguise sa foiblesse ou dénature le talent qu'il peut avoir. Ce n'est plus la raison qui préside à un ouvrage; et l'imagination dont on ne peut trop se défier, n'enfante que des productions bizarres, mais d'autant plus capables de perdre le goût qu'on y trouve des beautés, dont avec quelque bon sens on auroit pu tirer le plus grand parti. Cependant la jeunesse qui s'élève forme son goût sur les ouvrages qu'elle doit applaudir; elle ne se corrigera point en avançant en âge, et les applaudissemens ridicules qu'elle distribuera à tort et à travers, corrompront le jugement des plus grands artistes, qui ne sont ordinairement que trop avides de louanges, de quelque part qu'elles viennent. D'ailleurs, peut-on connoître les hommes et ne pas penser que nous sommes condamnés à avoir toujours une partie des vices de notre siècle? C'est ainsi, mes amis, que tout dégénère; consolons-nous de ce malheur; nous croyons mieux valoir que les grands hommes qui nous ont précédé; et nos neveux, en valant encore moins que nous, croiront nous être supérieurs. Si quelques bons esprits échappent à la conta-

gion générale , ils auront dans les ouvrages anciens de quoi se satisfaire , et ils espéreront , comme nous , que la fortune fera naître quelque révolution heureuse avant que les esprits ne tombent dans la plus profonde ignorance.

Adieu , mon cher Cléante , vous êtes las de lire , je le suis d'écrire , j'attends de vos nouvelles , et vous embrasse de tout mon cœur.

Fin du Tome second.



T A B L E

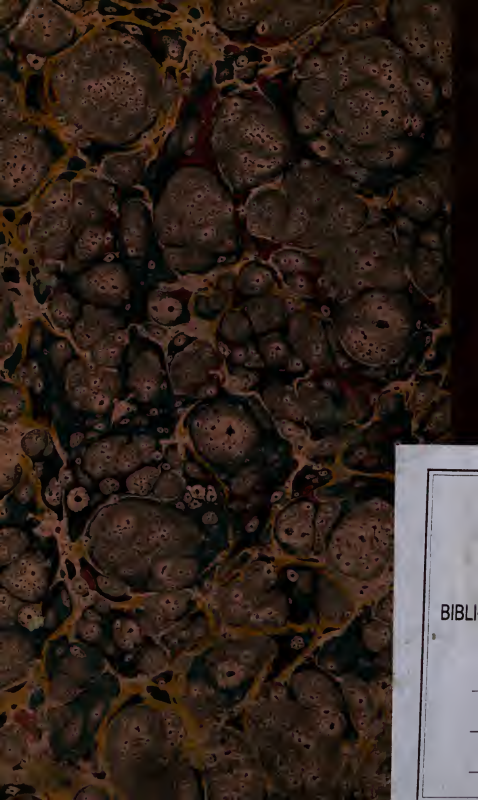
Des matières contenues dans ce Volume.

<i>DE la Paix d'Allemagne.</i>	Page 1
<i>De la Mort de l'Impératrice-Reine.</i>	27
<i>L'Oracle d'Apollon.</i>	52
<i>Des Talens.</i>	125
<i>Du Beau. Premier Entretien.</i>	210
<i>--- Second Entretien.</i>	286

Fin de la table du second Volume.







BIBLI